UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY

Class 8409 Book C83 Volume

Karsten Memorial Library 1908

My 09-1M

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

MAY - 2 1974

APR 2 1 1974

L161 — O-1096

COURS ABRÉGÉ

DE

LITTÉRATURE

ET

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE FRANÇAISES.

IIe EDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

MUNICH.
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ERNEST STAHL.
1884.

8409
C83

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

205481

Ie Partie.

Du Style.

Chapitre Ier.

Des Qualités du Style.

Les principales qualités du style sont:

1° la pureté.
2° la clarté.
3° la précision.
4° le naturel.
5° la noblesse.
6° l'harmonie.
7° le coloris et la chaleur.
8° le mouvement et la richesse.

§ I.

De la pureté du style.

Le moins que l'on puisse demander à toute personne qui parle ou qui écrit, c'est de le faire correctement, c. à. d. d'employer les mots conformes aux règles de la grammaire, ou au moins conformes à l'usage général.

La pureté du style oblige à éviter:

a) les *barbarismes.*
b) les *solécismes.*
c) les *néologismes.*
d) les *archaïsmes* ou *termes surannés.*

a) Les *barbarismes* sont des mots étrangers à la langue, ou pris dans un sens contraire, ou enfin une réunion de mots contraires à l'usage.

Barbarismes.	Expressions correctes.
Il a recouvert la vue.	Il a recouvré la vue.
Elle est originelle.	Elle est originale.
En quatorze jours.	En quinze jours.
C'est temps.	Il est temps. Il est l'heure.
Avant un an.	Il y a un an.
Le jour avant.	La veille.
Le jour après.	Le lendemain.
Je l'ai félicitée pour sa fête.	Je lui ai souhaité la bonne fête.
Je me suis pensé.	J'ai pensé.
Je suis finie avec mon bas.	J'ai fini mon bas.
Je veux me le marquer.	Je me le rappellerai. Je m'en souviendrai.
Cela sent après la fumée.	Il sent la fumée. Il fume.
Il tire.	Il y a du courant d'air.
Laissez-vous dire.	Laissez-moi vous dire.
Faites-vous dire.	Permettez que je vous dise.
Les cheveux me sortent.	Je perds les cheveux.
„ „ „	Mes cheveux tombent.
Le papier coule.	Le papier boit.
Elle se porte mal.	Elle se trouve mal.
Epingler son ouvrage.	Attacher son ouvrage.
Cela vaut.	Cela compte.
Attendre à ou sur quelqu'un.	Attendre quelqu'un.
Se réjouir sur quelque chose.	Se réjouir pour Noël, Pâques, etc.
Se réjouir à la maison.	Se réjouir d'aller à la maison.
A la vacance.	Aux vacances.
Elle l'a usé.	Elle s'en est servie.
Je vous prie pardon.	Je vous demande pardon.

Je vous demande excuse.	Je vous fais mes excuses.
Oui, déjà. Je sais déjà.	Oui, bien. Je le sais bien.
Je suis chez le 1er chapitre.	J'en suis au 1er chapitre.
Qu'est-ce qui dira cela?	On ne dit pas de ces choses-là.
Je vous prie pour . . .	Je vous prie de me donner . . . . .
Soyez saluée, embrassée.	Je vous salue, je vous embrasse.

b) Les *Solécismes*)* sont des fautes contre la grammaire. De ce ressort sont donc aussi les *liaisons fautives*, telles que: *quatre-s-arbres*, je *suis-t-y* donc contente! Es-tu-z-allée?

c) Les *Néologismes* sont des mots trop nouveaux que l'usage n'a pas encore consacrés. Il faut les laisser aux romanciers et aux journalistes.

Exemples: *exclamer*, *éreinter* un autre, *pétrir le marbre*, etc.

d) Les *archaïsmes*, ou *termes surannés*, depuis longtemps proscrits, ne doivent plus être employés dans un langage ou un style corrects. Tels sont: *clavecin*, *brodequin*, *éduquer*, *quérir*, *voiturer*, etc.

Mais l'excès en tout est un défaut, et l'observation trop minutieuse des règles de la grammaire, rendrait le style roide, sec et monotone. Cette exagération de la pureté du style s'appelle *purisme*, et il faut l'éviter autant que l'incorrection.

«*Les oeuvres des puristes*, dit une femme d'esprit, *ressemblent à un bouillon d'eau claire, sans impureté et sans substance.*»

§ II.

De la clarté du style.

La *clarté* est la transparence du langage qui doit laisser voir les idées sous les mots.

---

*) Ce mot provient d'une colonie grecque, établie à *Soles*, et qui parlait fort mal sa langue.

«*Avant d'écrire*, dit Marmontel, *il faut se bien entendre et se proposer d'être bien entendu.*»

Et Boileau dit :

«*Selon que notre idée est plus ou moins obscure,*
«*L'expression la suit, ou moins nette ou plus pure;*
«*Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement*
«*Et les mots pour le dire arrivent aisément.*»

Il faut donc, avant d'écrire, mûrir notre pensée, la laisser s'éclaircir par la réflexion.

On manque de clarté, en employant :

a) de *grands mots* vides de sens, stériles ou vagues de pensées,
b) trop de *périphrases* et *d'inversions forcées.*
c) des *équivoques.*
d) des *phrases trop longues.*

Cependant la clarté ne demande pas d'expressions triviales pour être mieux compris; au contraire, elle s'allie fort bien à la finesse et à la délicatesse du langage, pourvu que ces qualités ne brillent pas aux dépens de la clarté.

§ III.

De la précision du style.

Ne rien dire de superflu, ne rien omettre de nécessaire, voilà le secret et le mérite de la *précision.*

Ex.: «*Et toi aussi, mon fils,*» dit César à Brutus, son fils adoptif, qu'il voit au nombre de ses assassins.

Ex.: «*Il rougit, tout est gagné,*» dit Térence, en peignant les égarements d'un jeune homme.

Ex.: Esther veut toucher Assuérus en faveur des juifs:
Adorant dans les fers le Dieu qui les châtie,
Tandis que votre main sur eux appesantie,
A leurs persécuteurs les livre sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours.

Il ne faudrait pourtant pas confondre la *précision* avec la *concision* (tailler avec) qui est un peu trop avare de mots.

La précision se trouve entre deux écueils: la *sécheresse* et la *prolixité*.

La *sécheresse* ne se borne pas à retrancher l'inutile, elle retranche même les développements nécessaires. C'est le tronc de l'arbre, sans ses branches, sans ses fleurs, sans ses feuilles, et par conséquent sans ses fruits.

La *prolixité*, au contraire, multiplie les mots sans ajouter à l'idée. Voltaire la nomme; «*Un déluge de mots sur un désert de pensées.*»

§ 4.

Du naturel.

Avant tout, il faut être *naturel*. Nous avons dans l'esprit comme dans la prononciation, un ton qui nous convient, et nous ne réussirions pas mieux à contrefaire notre style que notre voix.

Le style est naturel, quand toutes les expressions conviennent aux pensées, et les pensées au sujet.

Le naturel a un charme de plus, lorsqu'il va jusqu'à *la naïveté*.

La naïveté, comme qualité morale, est le naturel d'un enfant, d'une âme, qu'aucun souffle corrupteur n'a encore atteint.

Mais comme qualité du langage, la naïveté est un acte très-fin, dicté par les sentiments les plus délicats.

Quoi de plus touchant, de plus naïvement naturel, et pourtant de plus noble, que les réponses de Joas à Athalie?

Athalie.

Comment vous nommez-vous?

Joas.

J'ai nom Eliacin.

Athalie.

Votre père?

Joas.

Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

Athalie.

Vous êtes sans parents?

Joas.

Ils m'ont abandonné.

Athalie.

Comment, et depuis quand?

Joas.

Depuis que je suis né.

Athalie.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

Joas.

Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre.

Athalie.

Où, dit-on, que le sort vous a fait rencontrer?

Joas.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

Athalie.

Qui vous mit dans ce temple?

Joas.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom et qu'on n'a pas revue.

(Jean Racine.)

Les défauts opposés au naturel, à la simplicité, à la naïveté, sont:

a. la *recherche* qui rend le style guindé ou pédant.
b. la *prétention* qui manque ordinairement d'esprit.
c. *l'affectation*, fruit du mauvais goût.

Ces trois défauts gâtent ce qui est beau, et rendent ridicule ce qui ne serait que médiocre.

§ V.

De la noblesse.

Plus qu'aucune autre qualité du style, *la noblesse* découle de l'élévation des sentiments et des pensées dont elle n'est que l'écho fidèle. Une âme formée à l'école de la vertu, ignorera toujours le langage de la bassesse.

Boileau a dit:

«*Quoique vous écriviez, évitez la bassesse,*
«*Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.*»

La *noblesse* du style interdit:

a. les expressions *populaires* et *banales*, *basses* et *vulgaires.*
b. les *boursouflures* du style.
c. une dignité trop *roide.*
d. la *niaiserie* et la *bouffonnerie.*

§ VI.

L'harmonie.

On distingue trois sortes d'harmonies:

1° L'*harmonie des mots.*

Elle exige qu'on affaiblisse les syllabes rudes et qu'on fortifie les syllabes faibles, en choisissant et en groupant bien celles qui précèdent et celles qui suivent. Il est donc essentiel de lire soi-même, à haute voix, ou du moins à voix basse, ce que l'on a écrit.

Cette sorte d'harmonie fait aussi éviter la répétition d'une même syllabe, ou d'une même articulation, ou d'une même lettre.

Ex. : Pourquoi ce roi du monde, et si libre et si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage?
(Voltaire.)

Ton thé t'a-t-il ôté ta toux?
Je ne me le ferai pas dire deux fois.

(Chacune reconnaît bien le défaut de ces trois exemples.)

2° L'*harmonie des phrases* consiste dans l'heureux choix des nombres, des mesures et des repos, comme aussi dans leur analogie avec le caractère de la pensée.

Exemple.

Mais que signifient ces myriades d'étoiles? Qu'on dise que ce sont autant de mondes, semblables à la terre que nous habitons; je veux le supposer. Combien donc doit être puissant et sage, celui qui fait des mondes aussi innombrables que les grains de sable qui couvrent le rivage des mers et qui conduit sans peine, depuis tant de siècles, tous ces mondes errants, comme un berger conduit son troupeau. *(Fénelon.)*

3° L'*harmonie imitative,* ou *onomatopée,* qui semble imiter ou peindre les objets par les sons.

Exemples.

Roucouler, gazouiller, bourdonner, cliquetis, froufrou, croquer, grincer, frire, souffler, ronfler, flache, flamboyer, etc.

— Pour qui ces serpents qui *sifflent* sur vos têtes?
— Et la foudre en *grondant roule* dans l'étendue.
— Un héron au *long* bec, emmanché d'un *long* cou,
Un jour sur ses longs pieds, allait je ne sais où.
— Quatre boeufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.

§ VIII.

Du coloris et de la chaleur.

Voyez un tableau qui manque de *coloris*, et vous comprendrez que le style sans couleur est *terne, mat*, tout aussi bien que la peinture en question.

Il faut pourtant donner à son style, cette *couleur*, nommée *locale*, qui convient le mieux au sujet qu'on traite, et se garder de tomber dans le style *maniéré*, *prétentieux*, *rédondant;* se garder que le coloris ne devienne *fard* et *clinquant.*

Quant à la *chaleur* du style, si elle venait à manquer, l'ouvrage serait *froid* et *sans intérêt;* si, au contraire, elle allait jusqu'à l'excès, ce serait plutôt *fièvre* et *délire.*

Ici, comme presque partout, le juste-milieu est toujours préférable.

§ VIII.

Du mouvement et de la richesse.

L'absence de *mouvement*, de *variation*, rendrait le style *monotone* et *pesant*; tandis que le défaut de *richesse*, le rendrait *pauvre*, *maigre* et *stérile.*

Sans doute qu'un style trop *sémillant* ferait éprouver une sorte de vertige et de fatigue. *Trop de mots et d'images*, amènerait la confusion et le dégoût.

Chapitre II.

Des différents Genres de style.

On distingue deux sortes de style: l'un *coupé*, l'autre *périodique.*

§ 1.

Du style coupé.

Ce style a une allure plus vive, plus légère, plus rapide que le second. Il procède par des phrases détachées qui se succèdent sans se lier; chacune est indé-

pendante de celle qui précède, et elle n'a pas de relation avec celle qui suit.

Ce genre de style semble offrir plus de facilité aux commençants, et il convient au *récit*, à la *narration*. Mais il faut employer le style périodique, dès que le sujet qu'on traite le demande, et d'ailleurs la perfection consiste dans l'heureuse alliance de ces deux sortes de style.

L'emploi exclusif du *style coupé* serait uniforme et fatigant.

Exemple-modèle.

«N'attendez pas, Messieurs, que j'ouvre ici une scène «tragique. Que je représente ce grand homme étendu «sur ses propres trophées. Que je découvre ce corps «pâle et sanglant auprès duquel fume encore la foudre «qui l'a frappé. Que je fasse crier son sang comme celui «d'Abel, et que j'expose à vos yeux les images de la «religion et de la patrie éplorées.»

(Fléchier.)

§ II.

Du style périodique.

Le *style périodique* a pour objet de conserver et de présenter les alliances de pensées et de sentiments qu'on ne peut isoler sans nuire à leur vérité et à leur force.

Mais il présente plus de difficultés; il exige plus d'art et d'habileté pour réussir. Car il ne suffit plus de représenter exactement chaque trait, il faut le proportionner aux autres, conserver fidèlement leurs rapports, leurs harmonies. Ce ne sont plus des traits isolés, c'est un portrait.

La meilleure étude est l'analyse sérieuse et réfléchie des chefs-d'oeuvre de la littérature française.

Remarque.

Il est bien question, dans les traités de littérature, d'un genre *simple*, d'un genre *tempéré ou fleuri*, et d'un genre *sublime*. Mais au fond, il y a autant de genres de style qu'il y a de genres de littérature. Les qualités, la forme, le ton qui dominent, suivant la nature du sujet, c'est ce qui donne au style une physionomie particulière.

Du reste, les trois genres, nommés tout-à-l'heure, peuvent même paraître successivement, dans une seule et même composition.

IIe Partie.

Des Figures.

C'est l'indigence des termes qui a été la cause première des figures, car comment parler des choses morales, métaphysiques, sans employer les mots qui représentent les choses sensibles?

Il y a des *figures de mots* et des *figures de pensée.*

Chapitre Ier.

Des Figures de mots.

Ces figures sont de deux sortes:

1° les *figures grammaticales.*

2° les *tropes.*

§ 1.

Des Figures grammaticales.

Les principales sont:

a) l'*ellipse.*

b) la *syllepse.*

c) l'*inversion* (ou renversement).

d) le *pléonasme.*

e) la *conjonction.*

f) l'*apposition.*

g) la *disjonction.*

a) *L'ellipse* est une figure qui supprime un ou plusieurs mots, pour rendre le style plus précis, plus énergique, mais sans rien ôter de sa clarté ou de sa pureté.

Ellipses régulières.

Je plie et ne romps pas.
Contentement passe richesse.
Que voulez-vous? — Rien.
Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.
Pour moi, plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.

Ellipses vicieuses.

La boîte *est* à toi, les bonbons à moi.
Je suis plus *ignorante* que mon frère.
Les rois dans le ciel *ont* un juge;
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.
Qui ne sait point *aimer* n'est pas digne de l'être.

b) *La Syllepse* consiste à faire accorder un mot, non avec le mot auquel il devrait se rapporter, mais avec la pensée.

Exemples.

Entre *le pauvre* et vous, vous prendrez Dieu pour juge,
Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,
Comme *eux* vous fûtes pauvre, et comme *eux* orphelin.
(J. Racine.)

Un grand *nombre* de personnes *ont* péri dans cet incendie.

Moïse dit: «Que ferai-je à ce *peuple?* Bientôt *ils* me *lapideront.*»
Quand *le peuple* hébreu entra dans la terre promise, tout y célébrait *leurs ancêtres.*

Tout *Vienne* s'est *levé* comme un seul homme à l'approche des Turcs. (Vienne serait féminin.)

Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide . . .
Bientôt *ils oseront,* sur la foi des étoiles,
S'abandonner aux mers à l'aide de leurs voiles.
(Louis Racine.)

c) L'*Inversion*, ou *Hyperbate* (renversement) n'est permise en français, que si elle conserve à la langue ce caractère de netteté, de clarté et de précision qui lui est propre.

Il y a *inversion* dans une phrase, quand les mots n'y sont pas rangés dans l'ordre naturel.

Cette figure doit être employée sobrement dans la prose.

Exemples.

inv. du suj.
Songez qu'il est là, sous le givre et la neige,
Ce père, sans travail, que la faim assiège.
(*V. Hugo.*)

inv. du suj. et du compl.
Jamais pour *éclaircir* ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse.
(*Lamartine.*)

inv. du suj. et du compl.
Sur *ce front* foudroyant le *moucheron* bourdonne
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil. (*Lamartine.*)

inv. du suj. et du compl.
De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Et, *dans le vallon* solitaire,
Le *rossignol* était sans voix. (*Millevoye.*)

idem.
Que la brise du soir est douce et parfumée!
Que *des feux* d'un beau jour *la mer* brille enflammée! (*C. Delavigne.*)

idem.
Pour vous chanter, dans ma nacelle,
Au bruit des vagues, chaque soir,
J'accorde ma lyre fidèle . . . (*C. Delavigne.*)

d) Le *Pléonasme* (répétition) donne souvent à l'expression, plus de grâce ou d'énergie.

Pléonasmes permis.

Henri IV., le bon Henri IV., voulait que tous ses sujets eussent la poule au pot, au moins chaque dimanche.

Je vais donc *la* voir, cette fameuse et belle Venise!

Moi, je vais vous porter ;
Vous, vous serez mon guide.

Tout ce que l'on dit, tout ce que l'on écrit de nos jours,

Pléonasmes vicieux.

Vous n'avez *seulement* qu'à lui parler.

Ces lettres sont remplies *d'une foule* de fautes.

J'y ai été forcée, *bien malgré* moi.

Elles s'entr'aident *mutuellement*.

Monter *en haut*. Descendre *en bas*.

Vous êtes de mon âge ; *je suis du vôtre*.

*on l'*a déjà dit et écrit cent fois avant nous.
Désert, *heureux désert*, quels sont tes priviléges!
Nous sommes innocents, *nous* mourrons *innocents*.
Elle se tait *et garde le silence*.
Les troupes reculèrent *en arrière*.
J'ai marché dessus *avec mon pied*.
Le mur était couvert *d'une quantité* de tableaux.
Jamais je ne pourrai m'acclimater *à ce climat*.

e) La *Conjonction* (variété du pléonasme) multiplie les parties copulatives.

Exemples.

Et le riche et le pauvre, *et* le faible *et* le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort. *(Voltaire.)*

Cependant du trépas on atteignit l'asile.
L'if *et* le buis lugubre, *et* le lierre stérile,
Et la ronce alentour croissent de toutes parts.
(de Fontanes.)

Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
*Afin qu'*un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'êtres meilleurs . . . . *(V. Hugo.)*

Salut, champs que j'aimais, *et* vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois! *(Gilbert.)*

f) L'*Apposition* (variété du pléonasme) explique un mot.

Exemples.

Coron, *nom malheureux, nom moderne et barbare*,
Et qui de Colonis détrôna le beau nom. *(Delavigne.)*

Hirondelles, *oiseaux ennemis des hivers*. *(Béranger.)*

Et le sort, *ce seul dieu* qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace,
Entre le trône et le tombeau. *(Lamartine.)*

C'est sous un faible objet, *imperceptible ouvrage*,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage. *(L. Racine.)*

Ciel, *pavillon de l'homme*, admirable nature,
Salut pour la dernière fois. *(Gilbert.)*

g) La *Disjonction* (variété de l'ellipse) retranche, au contraire, les particules, pour rendre le style plus vif, plus rapide.

Exemples.

Femmes, vieillards, moine, tout était descendu. (*La Fontaine.*)

Il mande auprès de lui le meunier indocile;
Presse, flatte, promet! ce fut peine inutile. (*Andrieux.*)

Mais la charité, oh! oui, riches! que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Arrache tout à pleines mains. (*V. Hugo.*)

§ II.
Les Tropes.

Les *Tropes* (changement) transportent, étendent ou diminuent le sens des mots.

On peut rattacher tous les genres de *tropes* aux cinq suivants.

a) la *Métaphore.*
b) l'*Allégorie.*
c) la *Métonymie.*
d) l'*Antonomase.*
e) la *Synecdoque.*

a) La Métaphore.

On dit, par métaphore: la *fleur de la jeunesse*, la *force de l'âge*, le *vol de la pensée*, la *dureté de coeur*, l'*aigle de Meaux*, le *cygne de Cambrai*, etc., en établissant dans son esprit une comparaison, entre la fraîcheur d'une fleur et celle de la jeunesse, entre la force physique et celle de l'âge mûr, entre la rapidité du vol et celle de la pensée, entre une matière dure et la disposition du coeur, entre l'élévation des pensées de Bossuet et le vol audacieux de l'aigle, entre la beauté gracieuse du cygne et les grâces du style de Fénelon.

Avant de faire une métaphore, il faut se dire: «Que veux-je faire de mon idée? une plante, un fleuve, «un édifice? Il faut donc que ma métaphore ne repré-«sente rien qui ne convienne à une plante, à un fleuve, «à un édifice.»

J. B. Rousseau a manqué à cette règle en disant:

Et les jeunes zéphirs, de leurs tièdes haleines,
Ont fondu l'écorce des eaux.

Fondre l'écorce présente deux images incohérentes qui ne peuvent se convenir.

b) L'Allégorie.

Ce n'est qu'une *métaphore continuée* dans tout le morceau. Mais *l'allégorie*, dit *Lemierre*, *habite un palais diaphane.* Il faut donc qu'elle soit *transparente;* il faut de plus qu'elle soit *juste* et *bien soutenue.*

Exemple-modèle.

On dit que la Vertu, dans son palais, un jour,
Voulut réunir sa famille.
Dès le matin paraît l'Innocence, sa fille,
Qu'accompagnent la paix, le respect et l'amour.
Des mains de la Pudeur ornée,
De roses blanches couronnée
Et tenant un lis en sa main,
Elle entre; quel oeil pur, quel front calme et serein!
En la voyant aussi parfaite,
La Vertu tendrement sourit,
Et tout le palais retentit
De chants de triomphe et de fête.
Le soir, arrive un inconnu,
Pâle, qui lève au ciel une paupière humide
Et s'avance d'un pas incertain et timide,
Comme s'il redoutait de n'être pas reçu.
Sur ses traits est empreinte une douleur amère.

«Ah! c'est le Repentir si longtemps attendu,
Dit avec bonté la Vertu;
Ne le rebutez pas, je suis aussi sa mère.»

c) La Métonymie.

La *métonymie* n'opère que sur les mots.

Exemples.

Une belle main	pour une belle écriture.
Il a bu la mort	pour le poison.
Quitter la robe pour l'épée	la magistrature pour l'état militaire.
Un madras	pour un tissu fait à Madras.
Un sans-coeur	pour un homme insensible.
Pas de tête	pas de jugement, de prudence.

d) L'Antonomase.

Cette figure emploie un nom propre pour un nom commun, et vice versa.

Exemples.

Un Néron, pour un prince cruel et lâche.
Un Alexandre, pour un habile conquérant.
Un Machiavel, pour un fin politique.
Un tigre, pour un homme féroce et sanguinaire.
Des yeux de taupe, pour une personne peu clairvoyante.
Une belle statue, pour une beauté raide et froide.

e) La Synecdoque.

La *synecdoque* met le plus pour le moins, ou le moins pour le plus.

O *Jacob*! ton Dieu t'appelle (pour tout le *peuple* juif).
J'ignore le destin d'une *tête* si chère (pour la *vie*).
C'est un vrai *paradis* (pour un *séjour délicieux*).
L'*airain*, le *fer* (pour le canon, la cloche, l'épée).
C'est un *géant*, un *nain* (pour une personne fort grande ou fort petite).

Chapitre IIe.

Des Figures de pensée.

Les principales Figures de pensée sont:

1° L'*Enumération.*
2° La *Gradation.*
3° La *Comparaison.*
4° L'*Euphémisme.*
5° La *Périphrase* ou *Circonlocution.*
6° L'*Allusion.*
7° L'*Ironie.*
8° L'*Hyberbole.*
9° La *Litote.*
10° Le *Contraste*, l'*Antithèse* (la).
11° La *Prétérition.*
12° La *Suspension.*
13° La *Réticence.*
14° La *Prolepse.*
15° La *Correction.*
16° L'*Apostrophe.*
17° L'*Interrogation.*
18° La *Prosopopée.*
19° L'*Exclamation.*
20° L'*Obsécration.*
21° L'*Imprécation.*

1° L'*Enumération*, après avoir annoncé un fait, en énumère les diverses circonstances.

Exemples.

Femmes, moines, vieillards, tout était descendu;
L'attelage suait, soufflait, était rendu. *(La Fontaine.)*
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
(Le même.)
Adieu, veau, vache, cochon, couvée. *(Le même.)*

2° La *Gradation* place les détails d'un récit comme sur les degrés d'une échelle, les élevant ou les abaissant successivement. De là, les noms de *gradation ascendante* et de *gradation descendante.*

Exemples.

Souviens-toi que je suis veuve du grand Pompée,
Fille de Scipion; et pour dire encore plus,
Romaine! . . . mon courage est encore au-dessus.
(Cornélie à César.)

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
(Le lièvre de *La Fontaine.*)

3° La *Comparaison* emprunte d'une chose étrangère, l'image sensible et naturelle d'une vérité.

Exemple.

Et Rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin . . . (Ode de *Malherbe.*)

4° L'*Euphémisme* substitue une expression plus convenable à un mot trivial; ou bien elle déguise sous un tour poli, une idée ordinairement exprimée d'une manière fâcheuse.

Exemples.

Euphémismes.	**Expressions trop crues.**
Une maison d'aliénés ou de santé.	Un hospice de fous.
Je ne vous retiendrai pas davantage.	Il est temps que vous partiez.
La fortune nous a été contraire.	Nous avons été battus.

5° La *Périphrase* ou *Circonlocution* fait connaître par une description ce qu'on évite de nommer.

Exemple.

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blonds, déjà toute chenue,
A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesans,
Onze lustres complets, surchargés de trois ans.
(Epîtres de *Boileau.*)

(L'auteur se sert de ces périphrases, pour dire qu'il porte perruque et qu'il a 58 ans.)

6° L'*Allusion* est une comparaison indirecte. Elle rend quelquefois l'éloge plus délicat et la critique plus tolérable.

Exemple.

Dieu seul est grand, mes frères, disait Massillon, dans son oraison funèbre de Louis XIV, par allusion aux *grandeurs* éclipsées du *grand* roi.

7° L'*Ironie*, ou *contre-vérité*, dit précisément le contraire de ce qu'on pense ou de ce qu'on veut faire entendre. Aussi les mots n'y peuvent-ils être pris dans leur sens littéral.

Exemple.

Puisque vous le voulez, je vais changer de style;
Je le déclare donc: Quinault est un Virgile;
Pradon, comme un bel astre a paru en nos jours.
. . . . . .
Sophal est le phénix des esprits relevés;
Perrin . . . bon, mon esprit: courage, poursuivez.

(Satires de *Boileau.*)

8° L'*Hyperbole* amène à la vérité en l'exagérant, soit en bien, soit en mal.

Exemples.

Voler au combat. Se *tuer* de travail. *Brûler* de zèle. Se *consumer* de chagrin. *Sécher* de dépit. Etre *glacé* de crainte.

Ce sont autant de *métaphores hyperboliques.* Elles offrent des images où la réalité est dépassée, mais qui sont justifiées par la vivacité qu'elles donnent à l'expression.

9° La *Litote*, au lieu de dire plus, comme l'hyperbole, dit moins que la vérité, mais pour en faire entendre plus.

Exemples.

L'espagnol déjeûne d'une gorgée de chocolat, dîne d'un air de guitare et soupe d'une cigarette.

Va, je ne te *hais* point (c. à d. je t'aime).

Je ne *fuis point* une conversation intéressante (je la recherche).

Ma foi, tout est *passable*, il le faut confesser,
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.

(Satires de *Boileau.)*

10° Le *Contraste* ou *Antithèse* oppose des pensées aux pensées, usant des termes les plus propres à rendre cette opposition bien sensible.

Exemple.

Ver impur de la terre et roi de l'univers,
Riche et vide de bien, libre et chargé de fers,
Je ne suis que mensonge, erreur, incertitude,
Et de la vérité je fais ma seule étude.

(Louis Racine.)

11° La *Prétérition* semble passer sous silence, les choses qu'elle exprime par cette figure.

Exemples.

Je ne vous peindrai pas le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père, etc.

(Voltaire.)

Sans parler des divines consolations que Dieu prépare ici-bas même à ceux qui l'aiment; sans parler de cette paix intérieure, fruit de la bonne conscience; sans vous dire, avec l'Apôtre, que tout ce qu'on peut souffrir sur la terre n'est point digne d'être comparé avec la récompense qui vous attend, etc. *(Massillon.)*

12° La *Suspension* s'arrête tout-à-coup, tient l'auditeur ou le lecteur dans l'incertitude, et l'en tire par une explication inattendue.

Quelquefois pourtant, elle devient l'expression d'un passion contenue.

Exemples.

Combien de fois a-t-elle remercié Dieu de deux grandes grâces; l'une, de l'avoir faite chrétienne; l'autre, ... Qu'attendez-vous? peut-être d'avoir rétabli les affaires de son fils? . . . non, c'est de l'avoir faite reine malheureuse!

(*Bossuet.* Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.)

13° La *Réticence* interrompt brusquement la phrase pour passer à un autre sujet, mais non sans en avoir dit assez pour faire entendre ce que l'on supprime.

Exemples.

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis . . . . . Rome alors estimait leurs vertus.

(Agrippine à Néron. — *Jean Racine.*)

Dieu laisse en mon pouvoir, et ton temple et ta vie:
Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie
Te . . . . . mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter;
Ce que tu m'as promis, songe à l' exécuter.

(Athalie à Joad. — *Jean Racine.*)

14° La *Prolepse* prévient ce qu'on pourrait dire, pour le réfuter d'avance.

Exemple.

Attaquer Chapelain! Ah! c'est un si brave homme!
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer; que n'écrit-il en prose?
Voilà ce que l'on dit. Hé! que dis-je autre chose?

(Satires de *Boileau.*)

15° La *Correction* semble rétracter ce qu'elle veut confirmer avec plus de force.

Exemple.

Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence; tout est vain en nous, excepté le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes. Mais

dis-je la vérité? L'homme que Dieu a fait à son image, que J. C. est venu chercher du ciel en terre, et qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, racheter de tout son sang, n'est-il qu'un rien?

(*Bossuet.* Or. fun. de la R. d'Angleterre.)

16° L'*Apostrophe* détourne subitement le cours de la parole et interpelle auditeurs et absents.

Exemples.

Répondez, cieux et mers, et vous terre, parlez.
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles;
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?

(Louis Racine.)

Quoi! pour noyer les Grecs et leurs cent vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux?

(Jean Racine.)

17° L'*Interrogation* semble demander compte de ce que l'on voit ou entend, bien que ce doute n'exprime qu'une plus forte persuasion.

Exemple.

Où suis-je? de Baal ne vois-je pas le prêtre?
Quoi! fille de David, vouz parlez à ce traître,
Vous souffrez qu'il vous parle! . . . . . .

(Athalie de *Racine.)*

18° La *Prosopopée* fait parler, non-seulement les absents, mais encore le ciel, la terre, les êtres inanimés ou imaginaires, et même les morts dont elle ouvre les tombeaux.

Exemples.

La terre le publie: Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
C'est celui dont la main posa mes fondements.

(Louis Racine.)

Dormez de votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière. *(Bossuet.)*

19° L'*Exclamation* est un cri de l'âme.

Exemple.

O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! où retentit tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle: «Madame se meurt! . . . . Madame est morte!»

(*Bossuet.* — Or. fun. de la D. d'Orléans.)

20° L'*Obsécration* substitue au simple raisonnement, d'instantes prières.

Exemple.

Par le salut des juifs, par ces pieds que j'embrasse,
Par ce sage viellard, l'honneur de votre race,
Daignez d'un roi terrible apaiser le courroux;
Sauvez Aman qui tremble à vos sacrés genoux.

(Esther de *Racine.)*

21° L'*Imprécation* (prière contre) invoque une puissance supérieure contre un objet odieux.

Exemple.

Qu'il règne donc, ce fils, ton soin et ton ouvrage,
Et que pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau!
Voilà ce qu'en mourant lui souhaite sa mère.
Que dis-je? souhaiter! . . . je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David, l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab et Jézabel.

(Athalie de *Racine.)*

Remarque importante sur l'emploi des Figures.

On s'abuserait étrangement si l'on voulait répandre les figures à profusion dans son style. Non; il faut que ces figures naissent du sujet, autrement elles seraient forcées, disparates, grimaçantes et ridicules.

Mais il ne suffit pas qu'elles viennent à l'esprit, il faut de plus les mettre à leur vraie place, il faut qu'il y ait parfaite harmonie entre les figures ou pensées et le sujet qu'on traite ; entre ces mêmes figures ou pensées et les mots qui devront les rendre.

L'étude assidue et réfléchie des grands maîtres peut seule donner le tact nécessaire.

IIIe Partie.

De la Composition.

La *Composition* est l'art de rassembler ses idées, de les lier entre elles, d'en former un tout, et de les reproduire par la parole ou par l'écriture.

Pour bien composer, il faut bien penser, bien sentir, et bien rendre ses pensées et ses sentiments.

Les compositions les plus usitées sont:

1° La *Narration* ou le *Récit.*
2° La *Description* ou le *Tableau.*
3° Le *Portrait*, le *Caractère* et le *Parallèle.*)*
4° La *Lettre* ou *Epître* (la).
5° Les *Sujets sérieux,* de morale ou autres.

Chapitre Ier.

De la Narration ou Récit.

On fait une *Narration*, un *Récit*, quand on rend compte d'un fait, d'un évènement dont on a été témoin, ou qu'on nous a raconté.

La *Narration* peut être *historique*, *anecdotique, imaginaire, poétique, badine.*

---

*) La *Biographie* et la *Nécrologie* s'y rattachent, puisque ce sont aussi des portraits moraux.

1er Exemple-Modèle.

Fénelon, archevêque de Cambrai, confessait assidûment et indistinctement dans sa métropole toutes les personnes qui s'adressaient à lui. Il y disait la messe tous les samedis. Un jour, il aperçut, au moment où il allait monter à l'autel, une pauvre femme fort âgée qui paraissait vouloir lui parler. Il s'approcha d'elle avec bonté, l'enhardit par sa douceur à s'exprimer sans crainte. «Monseigneur, lui dit-elle en pleurant et en lui présentant une pièce de douze sous, je n'ose pas, mais j'ai beaucoup de confiance dans vos prières. Je voudrais vous prier de dire la messe pour moi. — Donnez, ma bonne, lui dit Fénelon, en recevant son offrande: votre aumône sera agréable à Dieu. — Messieurs, dit-il ensuite aux prêtres qui l'accompagnaient pour le servir à l'autel, apprenez à honorer votre ministère.» Après la messe, il fit remettre à cette femme une somme assez considérable et lui promit de dire une seconde messe le lendemain à son intention.

(Maury.)

2e Exemple-Modèle.

Henri IV n'avait pas seulement dans Sully une grand ministre, mais un sincère ami qui savait résister à ses volontés quand il les croyait injustes ou dangereuses.

Un jour que Sully avait combattu avec plus d'énergie qu'à l'ordinaire les volontés du Roi, celui-ci impatienté et irrité, le quitta avec brusquerie en lui exprimant son mécontentement.

Mais la réflexion lui fit bientôt reconnaître ses torts.

Dès le lendemain, il revient de grand matin auprès de Sully qu'il trouve comme d'habitude occupé des affaires de l'État.

Le Roi le remercie de son zèle, et comme Sully lui répond respectueusement, mais en gardant une froide réserve; «allons, allons, lui dit le monarque en lui prenant la main qu'il serre avec affection, je vois bien que vous êtes encore fâché de ce qui s'est passé hier; pour moi, je l'ai oublié et ne me souviens que de notre vieille amitié.»

Chapitre II.

De la Description.

Par la *Description* (le *Tableau)* on cherche à dépeindre un objet quelconque, une scène naturelle ou fictive.

Les *contrastes* qui animent et varient la description, doivent s'unir à l'harmonie de manière que tout soit soumis au point dominant du tableau. Par ex. s'il y a contraste du gracieux et du grave, il faut que le gracieux ne soit pas aussi fleuri que s'il était seul. De même, dans un tableau où domine la joie, les choses tristes ne prendront qu'une teinte légère.

La *puérilité* doit être exclue d'une bonne description; il faut éviter de tout décrire, comme il faut éviter de tout raconter dans ses narrations.

Un auteur quelquefois trop plein de son objet
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
S'il rencontre un palais il m'en dépeint la face;
Il me promène après de terrasse en terrasse . . .
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant . . .

(Satires de *Boileau.*)

Modèles de bonnes Descriptions.

Le Jardin de Rollin.

Je commence à sentir et à aimer plus que jamais la douceur de la vie rustique, depuis que j'ai un petit jardin qui me tient lieu de maison de campagne. Je n'ai point de longues allées à perte de vue, mais deux petites seulement, dont l'une me donne de l'ombre sous un berceau assez propre, et l'autre, exposée au midi, me fournit du soleil pendant une bonne partie de la journée, et me promet beaucoup de fruits pour la saison. Un petit espalier, couvert

de cinq abricotiers et de dix pêchers, fait tout mon fruitier. Je n'ai point de mouches à miel, mais j'ai le plaisir tous les jours de voir les abeilles voltiger sur les fleurs de mes arbres, et, attachées à leur proie, s'enrichir du suc qu'elles en tirent, sans me faire aucun tort. Ma joie n'est pourtant point sans inquiétude, et la tendresse que j'ai pour mon petit espalier et pour quelques oeillets me fait craindre pour eux le froid de la nuit, que je ne sentirais point sans cela. Il ne manquera rien à mon bonheur, si mon jardin et ma solitude contribuent à me faire songer plus que jamais aux choses du ciel. *Rollin.*

Lever du soleil.

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes; à leur éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre; à chaque instant on croit le voir apparaître: on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée qui réfléchit à l'oeil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en choeur se réunissent et saluent de concert le père de la vie: en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée; il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste: un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid. *J.-J. Rousseau.*

Le Chat.

L'un doux, bénin, et gracieux.
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
(Le jeune rat de *La Fontaine.*)

Le Coq.

Et l'autre, turbulent et plein d'inquiétude;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.
(Le jeune rat de *La Fontaine.*)

Le premier vol de l'oiseau.

Voyez avec quel soin et quel zèle nouveau
Ses parents à voler forment le jeune oiseau.
C'est aux heures du soir, lorsque dans la nature
Tout est repos, fraîcheur, et parfum et verdure.
L'adolescent ravi de ce bel horizon
S'agite dans son nid devenu sa prison.
Il sort, et, balancé sur la branche pliante,
Il hésite, il essaye une aile encore tremblante.
Le couple en voltigeant provoque son essor,
Gourmande sa frayeur, l'appelle et vole encore.
Enfin il se hasarde, et, déployant ses ailes,
Non sans crainte, il se fie à ses plumes nouvelles.
L'air reçoit ce doux poids; il touche le gazon.
Les parents enchantés répètent la leçon.
D'une aile moins novice alors le jeune élève
S'enhardit, prend l'essor, s'abat et se relève.
Enfin, sûr de sa force et plus audacieux,
Il part; tout est fini: tous se font leurs adieux.

Chapitre III.

Du Portrait, du Caractère et du Parallèle.

§ I.

Du Portrait.

Le *Portrait* littéraire doit reproduire en traits justes et délicats, l'esprit, le coeur, et quelquefois le visage du personnage dont on s'occupe.

Le *Portrait* est *réel* ou *historique*, s'il représente l'image d'une personne existante ou qui a existé. Ex. *Alexandre*, *Ambroise*, *Mme Barat.*

Le *Portrait* est *idéal* ou *factice*, si nous prêtons à un être imaginaire telles ou telles qualités vraisemblables. Ex. *Mentor*, *Calypso*, *Loreley.*

Portraits-Modèles.

Jésus-Christ après sa mort.

Il y a un homme dont l'amour garde la tombe; il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, après dix-huit siècles, n'est pas refroidie; qui chaque jour renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes; qui est visité dans son berceau par les bergers et par les rois, lui apportant à l'envi, et l'or, et l'encens, et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pélerinage, sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme mort et enseveli dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme, des milliers d'adorateurs le détachent chaque jour du trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternent au plus bas qu'ils peuvent, sans en rougir, et là, par terre, lui baisent avec une indicible ardeur les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie et jusqu'à l'extase. Il y a un homme poursuivi, dans son supplice er sa tombe, par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs

à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul qui ait fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus ! vous qui avez bien voulu me baptiser, me sacrer dans votre amour, et dont le nom, seul en ce moment ouvre mes entrailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même et que je ne connaissais pas.

Lacordaire.

Les Enfants bien gardés.

La candeur de leur front, la vivacité de leurs regards, ce coloris si pur, ce sourire si gracieux, ces paroles si simples et si aimables, toutes les innocentes beautés et les charmes extérieurs de cet âge ont une grande puissance ; mais les charmes de leur cœur sont plus puissants encore. Voyez comment cette simplicité naïve inspire à l'enfant, sans qu'il le sache, les plus hautes vertus ! On peut dire de lui ce que l'Apôtre dit de la charité : Il croit tout, il espère tout, il recherche tout ce qui est aimable et bon ; il admire tout ce qui est grand et noble ; il ne suppose pas le mal ; il ne s'attriste pas du bien. Il se réjouit de tout ce qui est heureux. Vous l'aimez, il vous aime ; vous paraissez vertueux, il vous vénère. Il agit sans ambition, sans malignité, sans amertume et sans aigreur. Au récit d'une action généreuse, son cœur bat, son cœur s'enflamme. A la vue du malheur, ses larmes coulent ; il n'attend pas qu'on lui expose, il comprend, il devine les besoins de la misère. Son regard est toujours le plus prompt à secourir le pauvre qui s'attache en tremblant à ses pas ; sa main toujours la première à s'ouvrir pour soulager. Non, je ne m'étonne pas que Jésus-Christ, un jour que ses disciples se disputaient entre eux pour savoir qui serait le plus grand dans le royaume des cieux, ait appelé un jeune enfant, et, après l'avoir embrassé, se plaçant au milieu de la foule attentive, leur ait dit : En vérité je vous le déclare, si vous ne devenez semblables à ce petit enfant, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux . . .

Age pur et brillant ! âge noble et sincère ! temps héroïques de la vie ! âge admirable, lorsqu'une éducation religieuse en inspire les affections, en dirige les efforts, en

consacre l'ardeur, en modère les passions, en corrige les défauts, en prévient les écarts, en embellit les vertus!

C'est l'âge des plus pures pensées, des affections les plus généreuses, des amitiés les plus fidèles; du courage intrépide pour le bien, et, quand il le faut, même des dévouements magnanimes. *(Dupanloup.)*

§ II.

Du Caractère.

Lorsqu'on prend pour sujet un défaut, un trait commun à plusieurs personnes, c'est un *Caractère.*

Caractères-modèles.

Le mysterieux.

C'est, de la tête aux pieds, un homme tout mystère,
Qui vous jette, en passant, un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons, il assomme le monde;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

Molière.

La sotte.

Le pauvre esprit de femme et le sec entretien!
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre,
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire;
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance:
Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable;
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle bouge aussi peu qu'une pièce de bois.

Molière.

§ III.
Du Parallèle.

Le *Parallèle* rapproche deux personnages par les traits qui leur sont communs et les distingue par ceux qui leur sont opposés.

Parallèle-modèle.

Corneille et Racine.

Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées; Racine se conforme aux nôtres. Celui-là peint les hommes comme ils devraient être; celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus, dans le premier, de ce qu'on admire et de ce qu'on doit même imiter; il y a plus, dans le second, de ce qu'on reconnaît dans les autres et de ce qu'on éprouve en soi-même. L'un élève, maîtrise, instruit: l'autre plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus grand, de plus impérieux dans la raison est manié par celui-là; par celui-ci, ce qu'il y a de plus tendre et de plus flatteur dans la passion. Dans l'un, ce sont des règles, des préceptes, des maximes; dans l'autre, du goût et des sentiments. On est plus occupé aux pièces de Corneille; on est plus ébranlé et plus attendri aux pièces de Racine. Corneille est plus moral, Racine plus naturel. Il semble que l'un imite Sophocle, et que l'autre doit plus à Euripide.

La Bruyère.

Chapitre IV.
De la Lettre ou Epître.

La simplicité, le naturel, la variété, doivent servir de bases au *style épistolaire.*

La *lettre* est un entretien avec une personne absente: il faut donc écrire comme on parle, mais à condition qu'on parle bien. Le style exige même plus

de correction que la parole, car la personne qui lit est toujours moins indulgente que celle qui écoute.

Le style *simple* et le style *familier* ne sont pas toujours une même chose: ce dernier suppose beaucoup d'intimité avec la personne à qui on écrit; le coeur et la liberté doivent être ses mobiles.

La *familiarité* serait au contraire déplacée avec les étrangers, tandis que la *simplicité* est toujours de saison.

On peut en dire autant du *naturel:* il demande aussi le sentiment des convenances; il faut avant tout sentir qui on est et à qui on écrit. Ce sentiment réglera ce qu'on doit dire et la manière de le dire. Cependant la modestie et la délicatesse placeront toujours les autres un peu au-dessus de ce qu'ils sont, et elles nous placeront aussi un peu au-dessous de ce que nous sommes, sans tomber toutefois dans la bassesse, la flatterie et l'exagération.

Que notre *naturel* soit toujours poli; qu'il soit délicat, s'il loue, et plus encore s'il blâme; aimable sans trivialité; gracieux sans prétention; spirituel sans ironie, et qu'une douce réserve accompagne son abandon. Quoique nous fassions, notre caractère se reproduira dans nos lettres.

Le *style épistolaire* convient à tous les sujets, car il sait s'élever et s'abaisser selon la variété du sujet qu'il traite.

Lettres-modèles.

Au Comte de Bussy.

Bonjour et bon an, mon cher cousin. Je prends mon temps de vous demander pardon, en vous souhaitant mille bonnes choses cette année, suivie de plusieurs autres. Il me semble qu'en vous adoucissant ainsi l'esprit, je vous

disposerai à me pardonner d'avoir été si longtemps sans vous écrire. Je partis de Bretagne le 20 d'octobre, qui était bien plus tôt que je ne pensais, pour venir à Paris. Un mois après, j'eus le plaisir d'y recevoir ma fille. Je l'ai trouvée mieux que quand elle est partie; et cet air de Provence qui devait la dévorer ne l'a point dévorée: elle est toujours aimable. J'ai souvent pensé à vous, et j'ai dit mille fois: Mon Dieu! je voudrais bien écrire à mon cousin de Bussy; et jamais je n'ai pu le faire. Pour moi, je crois qu'il y a de petits démons qui empêchent de faire ce que l'on veut, rien que pour se moquer de nous et pour nous faire sentir notre faiblesse. Ils ont un contentement, et je l'ai senti dans toute son étendue. Nous avons ici une comète qui est bien étendue aussi; c'est la plus belle queue qu'il est possible de voir. Tous les plus grands personnages sont alarmés, et croient fermement que le Ciel, bien occupé de leur perte, en donne des avertissements par cette comète. On dit que, le cardinal Mazarin étant désespéré des médecins, ses courtisans crurent qu'il fallait honorer son agonie d'un prodige, et lui dirent qu'il paraissait une grande comète qui leur faisait peur. Il eut la force de se moquer d'eux, et leur dit plaisamment que la comète lui faisait trop d'honneur. En vérité, on devrait en dire autant que lui; et l'orgueil humain se fait trop d'honneur de croire qu'il y ait de grandes affaires dans les astres quand on doit mourir. Tout mon silence ne m'a pas fait oublier le charme de vos traductions. Adieu, mon cher cousin. Mandez-moi de vos nouvelles.

(Mme *de Sévigné.)*

*A Melle Constance de Maistre.**)

Tu me demandes donc, ma chère enfant, après avoir lu mon sermon sur la science des femmes, *d'où vient qu'elles sont condamnées à la médiocrité?* Tu me demandes en cela la raison d'une chose qui n'existe pas et que n'ai jamais dite. Les femmes ne sont nullement condamnées à la médiocrité; elles peuvent même prétendre au

*) Plus tard duchesse de Laval-Montmorency.

sublime, mais au sublime *féminin*. Chaque être doit se tenir à sa place et ne pas affecter d'autres perfections que celles qui lui appartiennent Je possède ici un chien, nommé *Biribi*, qui fait notre joie: si la fantaisie lui prenait de se faire seller et brider pour me porter à la campagne, je serais aussi peu content de lui que je le serais du cheval anglais de ton frère, s'il imaginait de sauter sur mes genoux ou de prendre le café avec moi. L'erreur de certaines femmes est de s'imaginer que, pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des hommes. Il n'y a rien de plus faux. C'est le chien et le cheval. Permis aux poëtes de dire:

Le donne son venute in eccellenza
Di ciascun arte ove hanno posto cura.*)

Je t'ai fait voir ce que cela vaut. Si une belle dame m'avait demandé, il y a vingt ans: «Ne croyez-vous pas, monsieur, qu'une dame pourrait être un grand général comme un homme?» je n'aurais pas manqué de lui répondre: «Sans doute, madame. Si vous commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux comme j'y suis moi-même; personne n'oserait tirer, et vous entreriez dans la capitale ennemie au son des violons et des tambourins.» Si elle m'avait dit: «Qui m'empêche d'en savoir, en astronomie, autant que Newton?» Je lui aurais répondu tout aussi sincèrement: «Rien du tout, ma divine beauté? Prenez le télescope: les astres tiendront à grand honneur d'être lorgnés par vos beaux yeux, et ils s'empresseront de vous dire tous leurs secrets.» Voilà comme on parle aux femmes en vers et en prose. Mais celle qui prend cela pour argent comptant est bien sotte . . .

Le mérite de la femme est de régler sa maison, de rendre son mari heureux, de le consoler, de l'encourager et d'élever ses enfants. Au reste, ma chère Constance, il ne faut rien exagérer: je crois que les femmes, en général, ne doivent point se livrer à des connaissances qui contrarient leurs devoirs: mais je suis fort éloigné de croire qu'elles doivent être parfaitement ignorantes. Je ne veux pas

*) Les femmes excellent dans tous les arts auxquels elles s'adonnent.

qu'elles croient que Pékin est en France, ni qu'Alexandre le Grand demanda en mariage une fille de Louis XIV. La belle littérature, les moralistes, les grands orateurs, etc., suffisent pour donner aux femmes toute la culture dont elles ont besoin.

Quand tu parles de l'éducation des femmes, qui éteint le génie, tu ne fais pas attention que ce n'est pas l'éducation qui produit la faiblesse, mais que c'est la faiblesse qui souffre cette éducation. S'il y avait un pays d'amazones qui se procurassent une colonie de petits garçons pour les élever comme on élève les femmes, bientôt les hommes prendraient la première place, et donneraient le fouet aux amazones. En un mot, la femme ne peut être supérieure que comme femme; mais dès qu'elle veut *émuler* l'homme, ce n'est qu'un singe.

Adieu, petit *singe*. Je t'aime presque autant que *Biribi*, qui a cependant une réputation extraordinaire à Saint-Pétersbourg.

J. de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 1808.

Au Duc de Berry.

Votre lettre, Monseigneur, m'a été remise le soir de mon arrivée à Lyon. Je ne veux plus vous répéter que je vous en remercie: une fois pour toutes, comptez sur ma vive reconnaissance, et soyez sûr que rien n'échappe à ma sensibilité: vous l'avez touchée vivement.

Vous êtes content de moi, dites-vous, Monseigneur. C'est sans doute pour me rassurer, car je sens qu'il me manque beaucoup, mais beaucoup, pour être ce que je voudrais, pour vous plaire et pour répondre à l'idée trop flatteuse qu'on vous a donnée de Caroline. Croyez à son bon cœur, à son désir de répondre à votre confiance, en vous accordant la sienne tout entière. Voilà tout ce dont je puis vous répondre; vos soins, vos bontés feront le reste.

Je suis bien touchée de tout ce qu'on fait pour embellir mon habitation et parer ma personne. Comment témoigner à tous ma reconnaissance? Vous m'aiderez, Monseigneur; ce n'est que vis-à-vis de vous que j'essaie déjà de n'avoir

plus besoin d'interprête, car je vous dis bien franchement que vous êtes cher à

votre Caroline.)*

Lyon, 9 juin 1816.

A la Comtesse Edling, née Roxandre Stourdza.

Chère amie,

Rien de plus pratique assurément que vos vignes et vos moutons de la Russie blanche, rien de plus raisonnable et de plus commode que l'argent qu'ils vous donneront; mais de grâce, ne donnez trop ni à l'idylle ni à la bourse. Songez que votre amie est avide de vous, que nos jours sont courts après avoir été mauvais. Pressez-vous, chère bonne amie; tout ne se hâte-t-il pas en nous et autour de nous? Je vous promets ici tout ce que vous pouvez désirer; nous passerons notre vie ensemble; nous nous plaisons aux mêmes choses; tous mes amis sont déjà vos amis; ils trouvent que vous tardez trop.

Madame de *Swetschine.*

Paris, 1826.

Chapitre V.

Sujets sérieux.

Un esprit attentif, observateur et réfléchi, un esprit sain, clairvoyant et sensé, un esprit logique, ordonné et méthodique, trouvera son plaisir à traiter

---

*) Caroline-Marie-Ferdinande-Louise, princesse de Sicile, était alors fiancée au duc de Berry, fils du roi Charles X. de France, qu'elle épousa la même année et le même mois (juin, 1816) où elle écrivit cette lettre, d'un style facile, simple, naturel, uni à un bon goût et à un tact parfait des convenances. C'est à ces titres que nous la donnons pour modèle.

La duchesse de Berry eut la douleur de perdre son mari par le poignard de Louvel. Son unique fils, le duc de Bordeaux, seul rejeton de la branche aînée des Bourbons, mourut en 1883.

ces sortes de sujets, bien qu'ils offrent certaines difficultés naturelles qu'on surmonte aisément peu à peu, pourvu qu'on ait du zèle et de la bonne volonté.

Compositions-Modèles.

Caractère miraculeux de l'établissement de la religion chrétienne.

Nous voudrions que Dieu nous fît voir des miracles pour nous confirmer dans la foi: mais quel plus grand miracle que la conversion du monde et la propagation de l'Évangile!

Jésus-Christ entreprend de changer la face de l'univers, et de purger le monde de l'idolâtrie, de la superstition, de l'erreur, pour y faire régner souverainement la pureté du culte de Dieu. Pour cela qui choisit-il? Douze disciples grossiers, ignorants, faibles, imparfaits, mais qu'il remplit tellement de son esprit, que, dans un jour, dans un moment, il les rend propres à l'exécution de ce grand ouvrage.

En effet, de grossiers et de lents à croire qu'ils étaient, par la vertu de cet esprit qu'il leur envoie du ciel, il en fait des hommes pleins de zèle et pleins de foi. Après les avoir persuadés, il s'en sert pour persuader les autres. Ces pêcheurs, ces hommes faibles, que l'on regardait comme le rebut du monde, fortifiés par la grâce de l'apostolat, partagent entre eux la conquête et la réformation du monde. Ils n'ont point d'autres armes que la patience, point d'autres trésors que la pauvreté, point d'autre conseil que la simplicité; et cependant ils triomphent de tout. Ils prêchent des mystères incroyables à la raison humaine, et on les croit. Ils annoncent un Évangile opposé à toutes les inclinations de la nature, et on le reçoit. Ils l'annoncent aux grands de la terre, aux doctes et aux prudents du siècle, à des mondains sensuels, voluptueux, et l'on s'y soumet. Ces grands reçoivent la loi de ces pauvres; ces doctes se laissent convaincre par ces ignorants; ces voluptueux et ces sensuels se font instuire par ces nouveaux prédicateurs de la croix, et se chargent du joug de la pénitence. De tout cela se forme une chrétienté si sainte, si pure, si distinguée

par toutes les vertus, que la paganisme même se trouve forcé à l'admirer. *Bourdaloue.*

La petit enfant cheminant sans quitter la main de son père.

Faites comme les petits enfants qui de l'vne des mains se tiennent à leur père, et de l'autre cueillent des fraises ou des meures de long des hayes. Car de mesme amassant et maniant les biens de ce monde de l'vne de vos mains, tenez tousjours de l'autre la main du père céleste, vous retournant de temps en temps à luy, pour voir s'il a agréable vostre mesnage ou vos occupations, et gardez bien sur toutes choses de quitter sa main et sa protection, pensant d'amasser ou cueillir d'avantage: car, s'il vous abandonne, vous ne ferez point de ne pas donner du nez en terre. Je veux dire, ma Philotée, que, quand vous serez parmy les affaires et occupations communes, qui ne requierent pas vne attention si forte et si pressante, vous regardiez plus Dieu que les affaires. Et quand les affaires sont de si grande importance, qu'elles requierent toute votre attention pour estre bien faites, de temps en temps vous regarderez à Dieu, comme font ceux qui naviguent en mer, lesquels pour aller à la terre qu'ils desirent, regardent plus en haut au ciel, que non pas en bas ou ils voguent. Ainsi Dieu travaillera avec vous, en vous et pour vous, et vostre travail sera suivy de consolation.

Saint François de Sales.

Avantages de l'étude.

L'étude supplée à la stérilité de l'esprit et lui fait tirer d'ailleurs ce qui lui manque. Elle étend ses connaissances et ses lumières par des secours étrangers, porte plus loin ses vues, multiplie ses idées, les rend plus variées, plus distinctes et plus vives. Nous naissons dans les ténèbres de l'ignorance, et la mauvaise éducation y ajoute beaucoup de faux préjugés. L'étude dissipe les premières et corrige les autres. Elle donne à nos pensées et à nos raisonnements de la justesse et de l'exactitude. Elle nous accoutume à mettre de l'ordre et de l'arrangement dans

toutes les matières dont nous avons ou à parler ou à écrire. Elle nous présente pour guides et pour modèles les hommes les plus éclairés et les plus sages de l'antiquité, qu'on peut bien appeler en ce sens, avec Sénèque, les maîtres et les précepteurs du genre humain.

Mais l'utilité de l'étude ne se borne pas à ce qu'on appelle la science: elle donne aussi la capacité pour les affaires et pour les emplois. De plus, l'étude fait acquérir l'amour du travail: elle en adoucit la peine; elle sert à arrêter et à fixer la légèreté de l'esprit, à vaincre l'aversion pour une vie sédentaire et appliquée, et pour tout ce qui assujettit. Elle remplit utilement les vides de la journée, qui pèsent si fort à tant de personnes; elle met en état de juger sainement des ouvrages qui paraissent, de lier société avec des gens d'esprit, de prendre part aux entretiens les plus savants, de fournir de son côté à la conversation, où sans cela on demeurerait muet; de la rendre plus utile et plus agréable, en mêlant les faits aux réflexions, et relevant les uns par les autres.

Rollin.

IVe Partie.

De la Rhétorique.

C'est l'art de bien parler, de bien écrire.

La *Rhétorique* qui a pour but d'instruire, de plaire et de toucher, comprend trois parties :

1° L'*Invention* qui prépare les matériaux du discours.

2° La *Disposition* qui détermine l'ordre des idées dont se compose le discours.

3° L'*Elocution* ou art de rendre ses pensées dans le style qui leur convient.

L'*Elocution* peut être naturelle : c'est l'*éloquence.*

L'*Elocution* peut être acquise : c'est la *théorie pratique.*

Chapitre Ier.

Plan régulier d'un bon discours.

1° L'*exorde* s'assure des bonnes dispositions de ceux qui écoutent ou lisent.

2° La *proposition* expose courtement le sujet.

3° La *narration* accompagne la proposition de circonstances propres à en donner l'intelligence.

4° La *confirmation* donne des preuves de la vérité du sujet.

5° La *réfutation* combat et détruit les raisons opposées.

6° La *péroraison* conclut de manière à faire partager son sentiment.

Remarque.

La *Narration* et la *Réfutation* ne sont pas indispensables.

Du reste, la marche, le plan que nous venons d'indiquer, est non-seulement raisonnable et raisonné, il est même tout naturel. Un petit enfant fait, sans le savoir, un discours pareil, en bien des circonstances où il désire obtenir quelque chose.

Exorde. L'enfant abordera ses parents d'un air gracieux et soumis ; il leur adressera quelques paroles agréables et prévenantes.

Proposition. Il demandera, en caressant, un jouet, un congé, une promenade.

Narration. Il fera valoir le désir qu'il en a ; le plaisir que cela lui procurera. Tel et tel autre enfant en a aussi, etc.

Confirmation. Il s'est si bien conduit, il a tant travaillé ; il a mérité plusieurs bonnes notes ; cette récompense serait justice, etc. Et puis, il redoublera de zèle, on sera si content de lui ! etc.

Réfutation. Pourquoi le lui refuserait-on ? Il n'a pas fait telle et telle chose défendue ; il a fait, au contraire, plusieurs choses méritoires. Depuis tant et tant de jours, il n'a plus cassé ses joujoux, ni déchiré ses habits, ni perdu ses effets. Le *si* a été rempli ; pourquoi donc encore des *mais !* Chose promise, chose due !

Péroraison. Enfin, il donnera plus de force à son petit discours, par ses baisers, ses prières et ses larmes.

Cette naïve éloquence semble toucher à l'art consommé: c'est que toujours l'art est d'autant plus parfait qu'il se rapproche davantage de la nature.

Chapitre II.

Des 5 genres de l'éloquence.

Ce sont:

1° L'*éloquence de la tribune* qui a pour mission d'agir sur une assemblée, sur un peuple.

Mirabeau a été une triste célébrité dans l'histoire de l'éloquence de la tribune.

2° L'*éloquence du barreau* qui défend la justice, la morale, la vertu, au nom de la loi nationale. Elle ne met pas, comme l'autre, les questions d'état en jeu.

L'avocat Desèze, plaidant la cause de l'infortuné Louis XVI., a laissé à la postérité un noble et parfait discours en ce genre.

3° L'*éloquence de la chaire;* ce n'est plus la parole humaine, c'est la parole de Dieu même.

«Je ne voudrais pas, dit St. François de Sales, «qu'on pût dire en sortant d'un sermon: oh! le «grand orateur! qu'il est savant! qu'il dit bien! «Mais je voudrais qu'on fît pénitence et que l'au«ditoire, par l'amendement de sa vie, fît le plus bel «éloge du prédicateur.»

Les Bossuet, les Bourdaloue, les Bridaine, les Lacordaire, les Ravignan, etc. ont puisé leur sublime éloquence à cette source divine.

4° L'*éloquence académique*, qui est celle du littérateur dissertant sur les sciences.

5° L'*éloquence militaire;* c'est celle d'un général parlant à son armée, avant une bataille.

«Enfants, disait Henri IV. à ses soldats, ralliez-«vous à mon panache blanc; vous le trouverez tou-«jours sur le chemin de l'honneur.»

Napoléon s'adressant à l'armée d'Egypte: «Sol-«dats, s'écria-t-il, du haut de ces pyramides, qua-«rante siècles vous contemplent.»

Appendice à la Rhétorique.

Quand on veut rendre la vérité sensible, on l'appuie sur des raisons ou preuves. Ces preuves sont démontrées à l'aide d'arguments qui ne paraissent pas toujours, mais ils existent réellement dans notre jugement.

Les 5 principales formes d'argumentation sont:

1° *Le syllogisme,* composé de 3 propositions dont la dernière est déduite de deux autres.

Prémisses { Il faut aimer ce qui nous rend heureux. (Majeure.)
Or, la vertu nous rend heureux. (Mineure.)

(Conséquence ou conclusion:) Donc, il fait aimer la vertu.

2° L'*Entymème* est privé de l'une de ses prémisses, facile à suppléer.

La vertu nous rend heureux. (Mineure.)
Donc, il faut aimer la vertu. (Conclusion.)

3° L'*Epichérème* accompagne ses prémisses de preuves.

Il faut aimer ce qui nous rend heureux. (Majeure.)
Le bonheur est la fin de notre être. (Preuve de la majeure.)
Or, la vertu nous rend heureux. (Mineure.)
Tout le prouve: l'expérience, le témoignage de notre conscience, celui des autres, etc. (Preuve de la mineure.)
Donc, il faut aimer la vertu. (Conclusion.)

4° *Le sorite* est composé de plusieurs propositions qui se déduisent les unes des autres et amènent une seule conclusion commune à toutes.

Les avares sont pleins de désirs;
Ceux qui sont pleins de désirs manquent de beaucoup de choses:
Ceux qui manquent de beaucoup de choses sont misérables;
Donc les avares sont misérables.

5° *Le dilemme* est un raisonnement appuyé sur deux propositions opposées (ou plusieurs) entre lesquelles il n'y a pas de milieu et qui mènent toutes à la même conclusion.

Ou les impies en mourant meurent tout entiers, ou leurs ames sont immortelles.

S'ils périssent tout entiers, il n'y a pour eux aucune espérance de félicité pour l'avenir.

Si leurs ames sont immortelles, ils n'ont à attendre au delà de cette vie qu'un jugement terrible.

Donc il n'y a aucune félicité à espérer pour les impies.

Ve Partie.

De la Poésie.

La *Poésie* est l'ame et la vie de tous les arts. Mais, pour être sublime, elle a besoin d'être religieuse. Dieu lui-même est le poète, l'inspirateur des pensées simples et sublimes, la source des belles inspirations poétiques. A défaut d'autres, nos livres saints en feraient foi.

D'après les divers objets que traite la poésie et le caractère qu'elle leur imprime, on a divisé les oeuvres poétiques :

1° *En grands genres.*
2° *En genres secondaires.*
3° *En petits genres ou poésies fugitives.*

Chapitre I.

Des grands genres.

Ils comprennent :

1° *La poésie lyrique.*
2° *La poésie épique.*
3° *La poésie dramatique.*
4° *La poésie didactique.*

§ I.

Poésie lyrique.

Chez les anciens, la *poésie lyrique* était non seulement chantée, mais composée aux accents de la lyre.

Il y a deux sortes de poémes lyriques: l'un grave et solennel.

A ce genre appartiennent:

a) *L'ode.*
b) *Le dithyrambe.*
c) *La cantate.*
d) *L'hymne.*
e) *Le cantique.*

L'autre plus joyeux et plus simple. A ce genre appartiennent:

aa) *L'ode badine.*
bb) *La chanson.*
cc) *La romance.*

a) De l'Ode.

L'*Ode* se compose de couplets appelés *strophes* ou *stances*, dont chacune doit renfermer un sens complet.

L'*Ode* est dite *sacrée*, quand elle célèbre Dieu ou quelque chose de divin.

J. B. Rousseau et Lefranc de Pompignan ont excellé dans ce genre.

Elle est *héroïque* quand elle chante les héros.

De Lamartine a fait une belle *ode héroïque sur Napoléon.*

Elle est *morale* quand elle s'occupe d'un sujet vertueux et instructif.

Thomas a bien traité son *ode morale sur la Fortune.*

b) Du Dithyrambe.

C'est une ode où l'enthousiasme est porté au plus haut degré.

Le *Dithyrambe* de Delille sur *l'Immortalité de l'âme* est un beau modèle.

c) De la Cantate.

Elle est chantée, mais avec des repos, et comprend deux parties : le *récit* et le *chant.*

La *Cantate* ne célèbre que des sujets nobles, élevés.

Jean Racine nous a laissé de magnifiques *cantates* dans ses tragédies d'*Esther* et d'*Athalie.*

J. B. Rousseau et Lamartine en ont aussi donné de bons modèles.

d) L'Hymne.

Il faut distinguer : l'*Hymne religieuse*, composée pour le culte ; l'*Hymne national* et l'*Hymne guerrier.*

La Marseillaise et les Girondins sont des *Hymnes nationaux*, *patriotiques.*

e) Le Cantique.

Comme l'Hymne religieuse, le *Cantique* se rattache à l'Ode sacrée.

Cantique de 1e Communion.

Divin Jésus, par ta parole,
Pa ta grâce et ton amour,
Rends-moi comme la cire molle
Pour te recevoir au grand jour.

Je ne puis être que la cire,
Car le miel, ô Jesus ! c'est toi,
Plus savoureux qu'on ne peut dire
Quand tu daignes venir en moi.

Mon âme, au ciboire pareille,
Veut conserver soigneusement,
Comme la cire de l'abeille,
Le doux miel de ton Sacrement.

aa) L'Ode badine.

Elle chante le plaisir, un évènement joyeux ou risible, etc.

Les *Odes* de l'abbé de Chaulieu semblent se rapporter à ce genre.

bb) La Chanson.

Béranger s'est fait un nom par ses *chansons*, d'ailleurs non-faites pour vous, sinon quelques heureuses exceptions.

Chanson de la petite fée.

Enfants, il était une fois
Une fée appelée Urgande,
Grande à peine de quatre doigts
Mais de bonté vraiment bien grande.
De sa baguette, un ou deux coups,
Donnaient félicité parfaite.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette.

(*Pierre-Jean de Béranger.*)

cc) La Romance.

C'est la chanson du grand monde, du salon. Il y des *romances* fort jolies et fort bonnes ; il en est de fades et insupportables; enfin, il en est de très-répréhensibles. Reste donc à bien choisir.

Romance de Chateaubriand.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma soeur, qu'ils étaient beaux, ces jours
De France!
O mon pays, sois mes amours,
Toujours.

Ma soeur te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau ?

Qui, d'entre vous, ne connaît la charmante romance de *Ma Normandie,* de Frédéric Bérat ; *la Brigantine,* de Casimir Delavigne ; *le Départ pour la Syrie*, de Jean Laborde ; *le Soleil da ma Bretagne* et *la Grâce de Dieu,* de Gustave Lemoine, et tant d'autres qu'on ne peut toutes nommer ?

§ II.

De la poésie épique.

L'*épopée* est le récit d'une action mémorable et intéressante. La poésie épique comprend :

L'*épopée proprement-dite*, où il y a du merveilleux et du mémorable.

L'*épopée* manque à la littérature française, bien que de Chateaubriand ait essayé de faire une *Illiade chrétienne* de ses *Martyrs*, où il n'a guère réussi.

Le *poème héroïque*, sans fiction et sans merveilleux, tel que la *Henriade* de Voltaire.

Le *poème héroï-comique ;* Boileau en a fait un chef-d'oeuvre dans son fameux *Lutrin.*

Le *poème badin ;* Gresset y a excellé, surtout dans son petit poème de *Vert-Vert* et du *Lutrin vivant.*

§ III.

De la poésie dramatique.

Le *poème dramatique* est une épopée mise en action sous les yeux du spectateur.

Le genre dramatique est le plus attrayant et le plus dangereux de tous les genres de poésie. Son premier but a été, il est vrai, d'instruire les hommes et de les rendre meilleurs; mais l'abus qu'on en a fait, a conduit jusqu'à flatter les passions humaines et à les représenter sous un jour intéressant et même favorable.

On distingue: la *Tragédie* et la *Comédie.* La première sorte d'action est prise dans la vie sérieuse et animée des peuples et des héros. La seconde est prise dans la vie ordinaire et commune.

Tout drame, sois tragique, soit comique, est divisé en parties, nommées *actes;* les actes sont subdivisés en *scènes*, et séparés entre eux par des *intermèdes*, ou *entr'actes.*

De la Tragédie.

La *Tragédie*, qui a conservé la forme lyrique, doit toujours reproduire une action héroïque et malheureuse, bien que le dénouement puisse être heureux, comme dans l'Esther et l'Athalie de Racine.

La *Tragédie* comprend:

a) le *Drame*, ou tragédie populaire, en vers ou en prose, qui représente les situations les plus misérables de la vie humaine.

b) le *Mélodrame*, ou drame mélangé de récits, de récits accompagnés, et de chants.

c) l'*Opéra,* tragédie lyrique toujours chantée.

De la Comédie.

La *Comédie*, écrite et récitée en vers ou en prose, est l'imitation des moeurs, mises en action. Trop souvent elle dégénère en malice et en abus très-dangereux.

On rattache à la *Comédie proprement-dite:*

a) l'*Opéra comique*, accompagné de musique et de chant.

b) le *Vaudeville,* mêlé de couplets.

c) les *Pièces-à-tiroir* ou à scènes détachées.

§ IV.

De la poésie didactique.

Le but de la *poésie didactique* est d'instruire. Ce doit être une poésie noble, modeste, au-dessus de l'épître et au-dessous de l'épopée, qui embrasse la morale, les sciences et les arts.

On rattache à la poésie didactique:

a) le *genre descriptif*, le plus facile de tous. (Saint-Lambert, Roucher, Delille.)

b) l'*épître*, ou lettre écrite en vers. (Marot, Boileau, Gresset, etc.)

c) l'*apologue* ou *fable*, d'une poésie simple, naïve, riante, qui couvre la morale d'un voile ingénieux. (La Fontaine, Florian, de Jussieu.)*)

d) les *contes.* Les plus connus sont très-contraires à leur but et fort mauvais. (La Fontaine, Scarron, Galland, Perrault, Mme de La Fayette, etc.)

---

*) La *Parabole* se rattache aussi, en un sens, à l'apologue.

Chapitre II.

Des genres secondaires.

On range dans ce genre:

1° *La poésie pastorale.*

2° *L'élégie.*

§ I.

De la poésie pastorale.

C'est un petit poème dont la scène est champêtre. Son but moral est de représenter les douceurs de la médiocrité, l'innocence de la vie des champs, le paisible bonheur de la simplicité des moeurs, etc.

La *poésie pastorale* comprend:

a) l'*Eglogue*, d'un style simple, gracieux, riant.

b) l'*Idylle*, d'un style un peu plus soigné.

a) De l'Eglogue.

Segrais, Mme Deshoulières, Florian et André Chénier ont produit de bonnes *églogues*.

b) De l'Idylle.

Telle qu'une bergère aux plus beaux jours de fête,

. . . . . .

Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements;
Telle, aimable en son air, et simple dans son style,
Doit se montrer sans pompe une élégante idylle.

(Art poétique de *Boileau.)*

Racan, Mme Deshoulières, Berquin, etc. ont excellé dans l'*idylle*.

§ II.

De l'Elégie.

L'*Elégie* (d'un mot grec, *hélas!)* était primitivement consacrée aux chants de la douleur.

La plaintive Elégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, pleurer sur un cercueil.
(Art poétique de *Boileau.)*

Aujourd'hui, qu'elle est tantôt grave et plaintive, tantôt légère, gaie, passionnée, elle se confond avec les autres poésies pastorales.

Marie-Stuart, Gilbert, André Chénier, Millevoye et Guiraud, ont laissé de touchantes élégies que chacune de vous lira avec intérêt.

Chapitre III.

Des petits genres ou poésies fugitives.

On désigne sous le nom de *poésies légères* ou *fugitives*, de petits morceaux qui ont pour but de plaire un moment, plutôt que d'exprimer une pensée sérieuse. Leur principal mérite est l'à-propos. Quelques uns sont parfois de véritables petits chefs-d'oeuvre de grâce, d'esprit et de délicatesse.

Les *poésies légères* ou *fugitives* prennent différents noms.

1° *L'épigramme* et *le madrigal.*
2° *Le sonnet* et *la ballade.*
3° *Le rondeau* et *le triolet.*
4° *L'épitaphe* et *l'inscription.*
5° *L'énigme*, *la charade* et *le logogriphe.*

§ I.

De l'Epigramme et du Madrigal.

L'*épigramme* est une pensée fine et mordante écrite en peu de mots :

Du célèbre Boileau tu vois ici l'image;
Quoi, c'est là, diras-tu, ce critique achevé!
D'où vient ce noir chagrin qu'on lit sur son visage?
C'est de se voir si mal gravé.

(Boileau.)

Le madrigal dit aussi une pensée fine, mais avec grâce et amabilité.

L'inscription de l'obélisque de neige élevé à Louis XV., par les malheureux, en mémoire des bienfaits du roi et de la reine, était ainsi conçue:

Louis, les indigents que ta bonté protége,
Ne peuvent t'élever qu'un monument de neige;
Mais il plaît davantage à ton coeur généreux
Que le marbre payé des pleurs des malheureux.

§ II.

Du Sonnet et de la Ballade.

Le *sonnet* a ordinairement 14 vers, formant 2 quatrains et 2 tercets; c. à. d. 2 stances de 4 vers, et 2 stances de 3 vers. Les 2 quatrains roulent sur 2 rimes, les 2 tercets sur 3 rimes différentes.

Exemple.

S'élève qui voudra, par force et par adresse,
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la cour;
Moi, je veux, sans quitter mon aimable séjour,
Loin du monde et du bruit rechercher la sagesse.

Là, sans crainte des grands, sans faste et sans tristesse,
Mes yeux, après la nuit, verront naître le jour;
Je verrai les saisons se suivre tour-à-tour,
Et dans un doux repos, j'attendrai la vieillesse.

Ainsi lorsque la mort viendra rompre le cours
De ces moments heureux qui composent mes jours,
Je mourrai, chargé d'ans, inconnu, solitaire.

Qu'un homme est malheureux à l'heure de son trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul bien nécessaire,
Il meurt connu de tous, et ne se connaît pas. *(Xénault.)*

La *Ballade* est un autre tour de force qui n'est plus guère en usage. Casimir Delavigne l'a toutefois rajeunie en notre siècle.

Ballade.

1.
La brigantine,
Qui va tourner,
Roule et s'incline
Pour m'entraîner.

2.
Mon pauvre père
Verra souvent
Pâlir ma mère,
Au bruit du vent.

Refrain.
O Vierge Marie,
Pour moi, priez Dieu!
Adieu, patrie,
Provence, adieu!

3.
La vieille Hélène
Se confiera
Dans sa neuvaine,
Et dormira.

4.
Ma soeur se lève
Et dit déjà :
«J'ai fait un rêve,
«Il reviendra.»

Refrain.
O Vierge Marie,
Pour moi, priez Dieu!
Adieu, patrie,
Provence, adieu!

5.
De mon Isaure
Le mouchoir blanc
S'agite encore
En m'appelant.

6.
Brise ennemie,
Pourquoi souffler,
Quand mon amie
Veut me parler?

Refrain.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie,
Provence, adieu!

Casimir Delavigne,
(né en 1793, mort en 1843.)

§ III.

Du Rondeau et du Triolet.

Le *Rondeau,* né gaulois, a de la naïveté.

(Art poétique de *Boileau.)*

Il a treize vers, dont huit rimes masculines, et cinq féminines, ou vice versa.

Le *Triolet* est ainsi nommé, parce que le premier vers se répète trois fois.

NB. Ces deux genres de poésie ne sont plus usités de nos jours.

§ IV.

De l'Epitaphe et de l'Inscription.

L'*épitaphe* est une inscription que l'on place sur un tombeau, et qui a pour objet de peindre d'un trait, la vie ou le caractère d'un personnage.

Epitaphe de La Fontaine.

Jean s'en alla, comme il était venu.

Epitaphe de J. B. Rousseau.

Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

Epitaphe de Piron.

Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

L'*Inscription,* aussi nommée *épigraphe,* se met sur un édifice, un monument, un livre, une composition artistique quelconque.

§ V.

L'Enigme, la Charade et le Logogriphe.

L'*Enigme* a pour objet un mot qu'il faut deviner.

Exemple.

«Je ne suis rien; j'existe cependant;
«Les lieux les plus cachés sont les lieux que j'habite:
«Le sage me connaît, et la folle m'évite:
«Personne ne me voit; jamais on ne m'entend.
«Du sort qui m'a fait naître,
«La rigoureuse loi,
«Veut que je cesse d'être
«Dès qu'on parle de moi.» (Silence.)

La *Charade* coupe un mot en syllabes et donne à chaque syllabe un sens complet.

Exemple.

Mon premier est un métal précieux;
Mon second est un habitant des cieux;
Mon tout est un fruit délicieux. (Orange.)

Le *Logogriphe* a pour objet un mot décomposé.

Exemple.

Sans user de pouvoir magique,
Mon corps, entier en France, a deux tiers en Afrique;
Ma tête n'a jamais rien entrepris en vain;
Sans elle, en moi tout est divin;
Je suis assez propre au rustique,
Quand on me veut ôter le coeur
Qu'a vu plus d'une fois renaître le lecteur.
Mon nom bouleversé, dangereux voisinage,
Au gascon imprudent peut causer le naufrage.
(Orange.)

Les parties sont: Oran, or, ange, orge, an, Garonne.

HISTOIRE LITTÉRAIRE FRANÇAISE, AVEC BIOGRAPHIES.

Histoire littéraire française, avec les Biographies des différents auteurs.

Cinq époques partagent l'histoire de la littérature française :

I^e^ Epoque : *Enfance* de la littérature (du Xe au XVIe siècle.)
IIe „ *Renaissance.* (XVIe siècle.)
IIIe „ *Age d'or.* (XVIIe siècle.)
IVe „ *Décadence.* (XVIIIe siècle.)
V^e^ „ *Littérature contemporaine.*

Chapitre Ier.

Enfance de la littérature.

Origine de la langue française.

Les débris de la *langue celtique*, idiôme du peuple gaulois, le *latin*, naturalisé dans la Gaule par les Romains, bientôt dégénéré en *latin rustique*, et enfin le *tuaesque*, *théotisque* ou *teutsche*, introduit par les Germains, servirent à former peu à peu la *langue romane*, aussi appelée *roman.*

Vers la fin du IXe siècle, cette langue romane se divisa en deux dialectes:

1° le *Roman wallon, welche, langue d'oïl* (oui), parlée au Nord, et cultivée par les *Trouvères.* C'est l'origine de la langue française actuelle.

2° Le *Roman provençal, gaie science, langue d'oc* (oui), parlée au midi et cultivée par les *Troubadours.* C'est encore le patois des méridionaux, et on le retrouve même en Espagne, sous la forme *limosine* ou *catalane.*

Remarque sur les mots français, dérivés du latin.

Une simple réflexion vous les ferait reconnaître. En voici pourtant quelques exemples:

Racine latine:	Mot français actuel.	Dérivés du latin.
ager	champ	agreste, agronome, etc.
agricola	laboureur	agricole, agriculteur, etc.
aqua	eau	aquatique, aquarium, aquarelle.
ascendere	monter	ascension, ascendant, etc.
bellum	guerre	belliqueux.
bruma	hiver	brume, brumeux, etc.
canis	chien	dent canine, canicule, caniche, etc.
caput	tête	capitaine, capuchon, etc.
culpa	faute	coupable, etc.
domus	maison	domaine, dôme, domicile, etc.
equus	cheval	équipage, écurie, écuyer, etc.
far	blé	farine, etc.
labor	travail	laboureur, laborieux, etc.
lapis	pierre	lapidaire, lapider, lapis, etc.
magnus	grand	magnanime, magnifique, etc.
manus	main	manuel, manuscrit, manoeuvre.
medium	milieu	Méditerranée, médiocre, etc.
mi	milieu	midi, minuit, etc.
nauta	matelot	nautonnier, naufrage, nautile, etc.
navis	vaisseau	navire, navette, etc.
oculus	oeil	oculiste, etc.

Racine latine:	Mot français actuel:	Dérivés du latin:
orare	prier	oratoire, oraison, etc.
pater	père	paternel, etc.
populus	peuple	population, etc.
rus	campagne	rustique, etc.
schola	école	scolaire, Scholastique, etc.
silva	forêt	sylphide, Sylvain, pl. sylvestres.
vulnus	blessure	vulnéraire, vulnérable.

Remarque sur les mots français, dérivés du Provençal.

Peu à peu la syllabe *ou* des Provençaux, s'est changée en *eu*. Mais elle s'est conservée en certains mots dérivés, appartenant à la même famille.

Exemples.

Mot provençal:	Mot français:	Dérivés du Provençal:
avou	aveu	avouer, désavouer.
bouf	boeuf	bouvier.
cour	coeur	courage, etc.
doulour	douleur	douloureux, etc.
éprouve	épreuve	éprouver.
flour	fleur	flore, floraison, florissant, etc.
goule	gueule	goulot, goulu.
jou	jeu	jouer, la joûte, etc.
jouvence	jeunesse	Eau de jouvence, le jouvenceau, la jouvencelle.
langour	langueur	langoureux, etc.
moule	meule	moulin, moudre, etc.
nouf	neuf	nouveau, etc.
noud	noeud	nouer, noueux, dénouement, etc.
ouvre	oeuvre	ouvrage, ouvrier, etc.
pastour	pasteur	pastorale, pastoureau, pastourelle.
plours	pleurs	déplorer, etc.
prouve	preuve	prouver, etc.
proux	preux	prouesse.
rigour	rigueur	rigoureux, etc.
savour	saveur	savourer, savoureux, etc.
vigour	vigueur	vigoureux, etc.
vou	voeu	vouer, dévouement, etc.

Remarque sur les mots dérivés du vieux français.

L'*s* d'autrefois, usité devant quelques consonnes, a été remplacé par l'accent circonflexe, mis sur la voyelle précédente. Cet *s*, retranché au radical, subsiste toutefois encore dans bien des dérivés.

Exemples.

Vieux mot.	Mot actuel.	Dérivés du vieux français.
apostre	apôtre	apostolat, etc.
arrester	arrêter	arrestation.
aspreté	âpreté	aspérité.
beste	bête	bestiaux.
coste	côte	accoster.
épistre	épître	épistolaire.
estre	être	il est.
feste	fête	festin, festival, festoyer, etc.
forest	forêt	forestier.
fraischeur	fraîcheur	frais.
gouster	goûter	déguster.
hospital	hôpital	hospice, hospitalier, etc.
Pacques	Pâques	pascal, etc.
paste	pâte	la pastille, la pastèque.
pastre	pâtre	la pastorale, etc.
protest	protêt	protester, etc.
vespres	vêpres	le vespertillon (chauve-souris).
vestir	vêtir	la veste, le vestiaire, le vestibule.
„	„	le travestissement, se travestir.

§ I.

Littérature provençale.

Elle fut toute lyrique et le plus souvent improvisée.

La vie errante des chevaliers-poètes, dont plus d'un ne savait d'ailleurs pas même écrire, ne leur permettait pas de composer de longs poèmes. Ils se bornèrent à cinq formes de poésie:

1° la *chanson* qui traitait un sujet aimable et gracieux.

2° la *pastourelle,* ou entretien d'un troubadour et d'un berger.

3° le *sirvente,* ou critique de moeurs.

4° le *lai* ou complainte; chant plaintif.

5° la *tenson*, ou dialogue sur un sujet moral ou poétique.

La licence et la hardiesse caractérisent la poésie provençale. Elle traite de sujets frivoles et légers, où bien souvent la religion et la morale ne sont pas même respectées.

Quant à la prose, la littérature provençale ne mit guère au jour que des *Novas* ou *Novellas*, petits contes surchagés de fictions orientales, par suite de l'influence arabe en Espagne.

Les discordes religieuses du midi, au XIIIe siècle, mirent fin à la *gaie science.* Mais pour empêcher qu'elle ne se perdît tout à fait, ou institua à Tolosa (Toulouse) les *Jeux floraux*, où l'on récompensait le mérite littéraire, par une églantine ou un souci, en or ou en argent.

Clémence Isaure rétablit les *Jeux floraux* en 1509, et Louis XIV. érigea cette assemblée en *Académie.*

On y couronne encore chaque année les meilleurs poètes, et la statue de Clémence Isaure décore la grande salle des assemblées.

Fragments de poésie provençale.

Chant de noce.	**Chant de mort.**
Las carrèros diouyon flouri,	Las carrèros diouyon gemi,
Tan bèlo nôbio bay sourti;	Tan bèlo morto bay sourti;
Diouyon flouri, diouyon grana,	Diouyon gemi, diouyon ploura,
Tan bèlo nôbio bay passa.	Tan bèlo morto bay passa.

Les chemins devraient fleurir (gémir),
Quand belle mariée (morte) va sortir ;
Devraient fleurir (gémir), devraient grener (pleurer),
Quand belle mariée (morte) va sortir.

Troubadours.

Quand on était chevalier et qu'on avait la gaie science, on était de plein droit *troubadour*.

Suivi d'un ou de deux *jongleurs*, l'artiste ambulant gravissait le sentier escarpé qui menait à quelque manoir féodal où il était presque toujours accueilli avec faveur. On guettait de loin l'arrivée du gai troubadour, vêtu de couleurs bariolées, sa vielle en sautoir, l'aumônière pendue à sa ceinture. La châtelaine, ses filles, ses damoiselles de compagnie et ses pages, se rendaient à la grande salle pour entendre les *novas* de ce chevalier-errant, ou quelque nouvelle *poésie* composée durant le long hiver, si redouté des habitantes du château, à cause de sa monotonie et de leur isolement.

TROUBADOURS ILLUSTRES.

1° *Guillaume IX, Comte de Poitiers et duc d'Aquitaine.* Il chanta la 1re croisade à laquelle il prit part, en expiation de ses péchés. Quoi de plus touchant que ses derniers adieux?

> «J'ai été mondain et folâtre ; mais Notre-Seigneur «ne le veut plus. Si j'aimai autrefois la joie et les «plaisirs, je vois volontiers partir de moi, et joie «et délices, et le vair et le gris, et la marte zibeline. «Pardonnez-moi ; j'en prie Jésus en roman et en «latin.»

2° *Bertrand de Born,* la fine fleur de la chevalerie, à l'âme guerrière et sensible tout à la fois, qui chanta en une complainte si plaintive, la mort du jeune Henri au court mantel.

«A celui qui voulut venir au monde, qui reçut mort «pour notre salut, comme à un maître doux et juste, «crions merci, afin qu'au jeune roi anglais il pardonne, «s'il lui plaît, et le fasse habiter avec nobles com- «pagnons, là ou jamais ne sera ni deuil ni tristesse.»

Bertrand de Born a été éternisé d'une manière terrible par *Dante* (Inferno, 28) et glorieusement, par la magnifique ballade d'*Uhland.*

3° *Richard Coeur de Lion*, feudataire d'Aquitaine.

4° *Raymond Bérenger IV*, et beaucoup d'autres.

§ II.

Littérature wallone.

Les hommes du Nord n'eurent qu'un cri d'étonnement et de dédain, en se rencontrant pour la première fois avec ceux du midi, à l'occasion du mariage de Constance, fille du comte de Toulouse, avec le roi Robert. Ils les regardaient comme des bouffons, pendant que les méridionaux ne voyaient en eux que des sauvages. Il est vrai que ceux du Nord, plus vaillants, mais encore barbares, n'avaient qu'une langue sèche et rude, en comparaison du dialecte si mélodieux du midi. Mais cette langue était claire, fondée sur le bon sens, précise et régulière. C'est elle enfin qui a prévalu, en se perfectionnant d'âge en âge.

La littérature wallone produisit:

1° des *Romans* et des *Fabliaux.*

2° des *Poésies diverses.*

3° des *Tragédies* ou *Mystères.*

4° des *Comédies*, ou *Moralités* ou *Sotties.*

5° des *Chroniques* et des *Mémoires.*

Des Trouvères.

Ce nom ne répond pas exactement à celui de Troubadour, car on comprend aussi parmi les *Trouvères*, les auteurs d'oeuvres littéraires quelconques.

Leur mérite, c'est la naïveté, la gaieté, la finesse; leur défaut, c'est le prosaïsme, la trivialité et l'obscurité d'une langue encore imparfaite.

Mais les *Trouvères*, même les meilleurs, eurent de plus le tort si grave de ne regarder la poésie que comme un amusement de l'imagination, une espèce de broderie savante faite à force d'esprit; de là leurs ennuyeuses et continuelles *allégories*.

TROUVÈRES CÉLÈBRES.

Romans et Fabliaux.

1° *Robert Wace*, né à l'ile de Jersey, au XIIme siècle.

Son roman de *Brut* ou d'*Artur*, traite l'histoire fabuleuse des premiers rois d'Angleterre. Ce Brut est accompagné des célèbres 12 chevaliers de la table ronde. Au milieu d'eux figure le non moins célèbre et populaire enchanteur *Merlin*.

Le roman de *Rou* ou de *Rollon* raconte les actions de ce premier duc de Normandie et de ses successeurs. Presque tous les romans de ce temps sont nommés *romans de la table ronde* et les chevaliers qui y figurent parcourent tous les pays, pour trouver le *saint Graal*, vase dans lequel on prétendait que le Sauveur avait bu à la dernière Cène et où Joseph d'Arimathie avait reçu le sang du divin Crucifié.

2° *Guillaume de Lorris* commença, au XIIIe siècle, le long et immoral *roman de la Rose*, qui fut continué par

3° *Jean de Meung* et divers romanciers du XIVe siècle.

L'intérêt principal de ces *vieux poèmes*, c'est la fidèle peinture du moyen-âge. On y retrouve les monastères, les dames cueillant des fleurs de Mai, ou, du haut de leur tour, attentant des nouvelles; l'ermite au fond du bois, qui lit son livre enluminé; les messagers, les pélerins, assis à table dans la salle parée; les bourgeois causant sous la poterne; les chasses au faucon, les interminables combats des preux chevaliers; enfin le spectacle entier de cette vie religieuse et guerrière, bruyante et silencieuse, variée et monotone du moyen-âge.

Quant aux *Fabliaux*, ils avaient, la plupart, un caractère railleur et satirique, goûté par le petit peuple qui se réjouissait de ces récits humbles et malins, où il retrouvait sa vie de chaque jour, les vices et les travers de ses maîtres et de ses égaux.

Poésies diverses.

1° *Marie de France* est connue par ses *contes*, ses *romans* et ses *fabliaux*.

2° *Thibaut, comte de Champagne*, a écrit des *Tensons* et des *Reverdies;* ce poète est d'une naïveté et d'une originalité charmantes. Il mêle avec bonheur le génie du Nord à celui du Midi.

3° *Charles d'Orléans*, fils de Charles V. et de Valentine de Milan. Ses poésies ont des expressions qui *n'ont point de date*, qui restent toujours vraies.

Le Renouveau.

Les fourriers d'été sont venus,
Pour appareiller son logis;
Et ont fait tendre ses tapis
De fleurs et verdure tissus.

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderye,
De soleil raiant cler et beau.

Il n'y a beste ne oiseau,
Qui en son jargon ne chante ou crye:
Le temps a laissié son manteau
De vent, du froidure et de pluye.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie,
Gouttes d'argent, d'orfavrerie :
Chacun s'habille de nouveau.

L'esprit d'enjouement, de délicatesse et de malice, se peint fort bien dans sa premiere élégie sur lui-même :

Au temps passé, quand nature me fist,
En ce monde venir elle me mist
Premièrement tout en la gouvernance
De une dame qu'on appelait enfance,
En lui faisant estroit commandement,
De moi nourrir et garder tendrement;
Sans point souffrir soing et mélancolie
Aucunement me tenir compaignie.

Malheureusement les sujets que traite Charles d'Orléans sont le plus souvent si frivoles et si légers qu'on ne peut s'en permettre la lecture.

4° *Villon*, véritablement doué du génie poétique, ne peut être lu, à cause de ses moeurs corrompues où il puisa presque toujours ses inspirations.

Tragédies ou Mystères.

Le peuple, encore plein de foi, aimait à retrouver dans ses plaisirs, les admirables scènes de nos livres saints. Les croisades développèrent considérablement ce sentiment religieux. Ce fut donc dans la représen-

tation des mystères de la religion que l'on tenta les premiers essais dramatiques.

On peut voir l'origine des mystères dans les rapsodies des pélerins, qui, revenus de la Terre sainte, chantaient leurs travaux et leurs misères, en variant ces récits de longs chapitres de l'ancien et du nouveau Testament; ou bien ou en trouve aussi l'origine dans les fêtes de l'Eglise catholique qui ajoutait souvent la représentation des saints mystères au simple rituel.

Trois sortes d'étages représentaient le ciel, la terre et l'enfer. Chaque passant qui convenait, était aussitôt revêtu d'un rôle. Quand un personnage avait fini, ou suspendu son rôle, il venait sont bonnement s'asseoir parmi les spectateurs. Le zèle des acteurs et du public était également admirable. La nuit venue, on coupait l'action, pour continuer le prochain Dimanche, et l'on continuait ainsi pendant plusieurs mois, sans fatigue, sans impatience, l'interminable drame.

Les *confrères de la Passion* qui représentaient ces *Mystères*, y mêlèrent des sujets profanes et la licence de ces drames les fit défendre sous François Ier.

Quelques endroits de ces *Mystères* sont pleins de noblesse et d'élévation.

Jésus, devant Jérusalem.*)

Hiérusalem noble cité fleurie,
Temple de paix, sanctuaire élu,
Le temps sera sans doute tôt venu...
Tes ennemis viendront autour de toi,
Pour te jeter en piteuse ruine;
J'en ai pitié, j'en ai douleur en moi!
Car trop mal vit, en qui péché domine!
Hiérusalem, pleure, pleure ton roi! etc.

*) Au jour de son entrée triomphale dans la ville sainte.

Comédies ou Farces.

Le genre comique fut surtout exploité par de jeunes clercs, réunis en société, et qui se moquaient de l'humanité entière, dans leurs drames, appelés *sotties.* Ces réunions prirent différents noms: la *mère folle,* la *basoche,* les *enfants sans-souci,* les *coqueluchiers,* les *cornards,* etc., qui inventaient eux-mêmes, et représentaient ensuite, ce qu'ils appelaient leurs *Moralités.*

Le roi lui-même n'était pas épargné dans ces comédies, et loin de s'en fâcher, Louis XII. répondit un jour: «*J'aime mieux les faire rire par mon avarice, que de les faire pleurer par ma prodigalité.*»

Il fallut abolir ces sortes de représentations, à cause de leurs abus.

Chroniques et Mémoires.

La *prose française* fit ses premiers essais dans les *chroniques* et les *mémoires.*

(† 1213.) *Geoffroi de Villhardouin,* prit part à la 4ème croisade et s'établit en Orient où il écrivit des *mémoires* (les plus anciens de la prose française) qui intéressent par leur naïve simplicité.

(† 1317.) *Joinville,* puisa à la cour de Thibaut de Champagne, l'esprit conteur des troubadours et le reproduisit dans ses mémoires sur St. Louis, avec lequel il vécut dans une grande intimité. Ses *mémoires* sont empreints d'une vive gaîté, unie à une rare candeur et à une noble franchise.

Départ de la flotte.

Et tantost le maistre de la nau (nef, vaisseau) s'escria à ses gens qui estaient au bec de la nef: Est votre besongne preste? Sommes-nous à point? Et ilz dirent que oy vraiement. Et incontinent le vent s'entonne dans la voille, et

tantost nous fait perdre la terre de veuë, si que nous ne vîmes plus que ciel et mer, et tous de chanter au nom de Dieu ce bel hymne: *Veni Creator Spiritus*, tout de bout en bout, et en chantant nous éloignasmes du lieu dont nous étions partiz. Et par ce veulx-je bien dire que icelui est bien fol, qui scent avoir aucune chose de l'autrui, et quelque péchie mortel en son âme, et qui se boute en tel dangier. Car, si on s'endort au soir, l'on ne sceit si on se trouvera au matin au sous de la mer.

(*Le Sire de Joinville.*)

(† 1410.) *Froissard* est le chevalier errant de l'histoire; son style n'est qu'improvisé; il est plutôt conteur qu'écrivain; mais il raconte admirablement; il voit tout en images; il donne à tout une forme vive et dramatique. Froissard eut le tort de dépeindre trop à nu les moeurs licencieuses de ses contemporains.

Fragment du siège de Calais.

Adonc fit la noble royne d'Angleterre (Philippine de Hainaut) grand humilité, qui pleurait si tendrement de pitié que elle ne se pouvait soustenir. Si se jeta à genoux par devant le roy son seigneur, (Edouard III d'Angleterre) et dit ainsi: «Ha, gentil Sire, je ne vous ai rien requis, ni demandé, depuis que je repassai la mer en grand péril; or, vous pris-je humblement et requiers en propre don que pour le Fils de sainte Marie, et pour l'amour de moi, vous veuiliez avoir de ces six hommes mercy.»

Le roy attendit un petit à parler; si dit: «Ha, dame, j'aimasse trop mieux que vous fussiez autre part que cy. Vous me priez si acertes que je ne le vous ose escondire; et combien que je le fasse ennis, (avec peine) tenez, je vous les donne, si en faites votre plaisir.» La bonne dame dit: «Monseigneur, très-grand mercy.» Lors se leva la royne et fit lever les six bourgeois de Calais et leur oster les cordes d'entour leur col, et les emmena avec li dans sa chambre, et les fit revestir et donner à disner à tout aise, et puis donna à chacun six nobles et les fit conduire hors de l'ost (camp) à sauveté. (*Froissard de Valenciennes.*)

(† 1509.) *Philippe de Commines*, attaché d'abord au service de Charles-le-Téméraire, puis à celui des rois de France, Louis XI. et Louis XII., est le seul historien de génie du XVème siècle. Commines avait une parfaite connaissance des hommes et des affaires; il est incomparable pour son mélange de finesse et de bon-sens qui démêle si bien la vérité. Mais la moralité, ce dernier but de l'historien, vient un peu tard chez Commines, et en fait de politique, en pourrait l'appeler le *Machiavel français*. Plus jaloux de raisonner juste que de bien peindre, Commines veut instruire et non amuser; l'histoire prend donc, sous sa plume, un caractère nouveau: véridique et critique.

Il tomba cependant en disgrâce pour un temps. Voici comment il dépeint ces rigoureuses cages de fer, suspendues au fond d'un cachot, où il fut enfermé lui-même.

«Cages de fer et autres de bois, couvertes de plaques de fer par le dehors et par le dedans, avec terribles ferrures, de quelque huict pieds de large, et de la hauteur d'un homme, et un pied plus. Plusieurs les ont maudites, et moi aussi qui en ay tasté sous le roy de présent, (Charles VII) l'espace de huict mois.»

(Mémoires de *Ph. de Commines.*)

Le passage suivant sur le cruel roi Louis XI, son grand protecteur, est plein de justesse:

«N'eut-il pas mieux valu moins se soucier et travailler, et plus craindre à offenser Dieu et à persécuter le peuple, et ses voisins, par tant de voies cruelles? Sa vie en serait plus longue; les maladies viendraient plus tard; et sa mort serait plus regrettée, et de plus de gens, et moins désirée; et aurait moins à douter à la mort.»

(Mémoires du même.)

Chapitre II.

Epoque de la Renaissance.

Jusqu'au XVI ème siècle, on s'était bien exprimé d'une manière agréable et naïve, mais la diction n'avait encore rien d'énergique et de noble. Enfin les relations avec la poétique Italie et l'harmonieuse Grèce, unies à l'étude laborieuse des grands modèles de l'antiquité, firent sortir la littérature française de son état d'enfance.

Cependant le culte de la matière succéda à celui de l'âme; on en revint aux traditions du paganisme et l'on s'affranchit des règles chastes et mystiques de l'Eglise. La forme devint plus que la pensée; le sensualisme remplaça le spiritualisme: c'est le caractère de la soi-disant *Renaissance.*

§ I.

Poésie et poètes du XVI ème siècle.

Clément Marot, page de Marguerite de Navarre, soeur de François Ier, cultiva avec succès la poésie légère, surtout *l'épigramme* et *l'épître.* Celle où il raconte à François Ier, comment il a été volé par son valet, est un modèle de finesse et de bonne plaisanterie. Cependant la vie et les écrits de Marot lui attirèrent de justes disgrâces et malgré le succès de ses traductions des psaumes, on convint qu'il n'appartenait pas au flageolet de Marot de reproduire les sons de la harpe inspirée du roi prophète.

Marguerite de Navarre, dont les *contes* rappellent l'esprit, mais aussi l'immoralité de Boccacio.

Marguerite de Savoie, fille de François Ier, et

Marguerite de Valois, fille de Henri II., cultivèrent aussi les lettres. On les a surnommées: les *trois Marguerites.*

Ronsard, attaqué de surdité à 18 ans, quitta la cour de François Ier et étudia le grec et le latin avec une ardeur incroyable. Ronsard faillit gâter la langue française en la mêlant de mots grecs et latins, afin de la réformer sur le modèle des langues anciennes. Il dit lui-même:

Les Français qui mes vers liront,
S'ils ne sont Grecs ou Romains,
Au lieu de ce livre, ils n'auront
Qu'un pesant faix entre les mains.

M. Stuart: au nom de Marie Stuart, tout coeur s'attriste. Reine d'Ecosse à 8 jours, reine de France à 16 ans, reine par la beauté, reine par le talent, Marie, supérieure à toutes les femmes de son temps sut se faire admirer et aimer. Et pourtant, pauvre reine! les poésies qu'elle laisse à la postérité, ne sont que de touchantes *élégies.*

O plaisant pays da France!
O ma patrie
La plus chérie,
Qui ha nourri ma jeune enfance!
N'a cy de moi que la moitié:
Une part te reste, elle est tienne;
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te soubvienne.

Malherbe, d'abord militaire, se consacra à la poésie au retour de la paix, et cédant d'abord au préjugé de son siècle, il se mit à *ronsardiser.* Mais comme il était né avec de l'oreille et du goût, il se soustraignit promptement à cette fâcheuse influence et apprit l'espèce d'harmonie qui convient au génie de la langue française.

Malherbe fut le 1er modèle du style noble et de la *poésie lyrique.* *L'ode* qu'il adressa à son ami Duperrier, sur la mort prématurée de sa fille, est devenue presque populaire.

Ta douleur, Duperrier, sera donc éternelle ?
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille, au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et Rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulles autres pareilles ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

De murmurer contre elle et de perdre patience
Il est mal à propos ;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

Racan, se lia étroitement avec Malherbe et sous une telle direction, il fit de rapides progrès.

Son triomphe fut la *pastorale.*

Ses stances sur la retraite sont généralement goûtées. En voici une seule:

Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable.
Plus on est élevé, plus on court de dangers:
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois que les toits des bergers.

§ II.

Prose et prosateurs du XVIème siècle.

Marguerite de Navarre, se servit la première de la prose dans ses *Nouvelles*, car jusqu'alors les contes et les romans avaient paru en vers. Mais déjà le genre chevaleresque avait disparu avec le moyen-âge.

Rabelais imprima au roman un caractère railleur et satirique. Ses oeuvres lui donnèrent une déplorable célébrité, surtout son roman de *Gargantua*, rempli de folies, d'impiété, et en même temps d'esprit et d'érudition. On y voit trois géants: *Grangousier*, son fils *Gargantua*, et son petit fils *Pantagruel.* Ces trois personnages représentent, dit-on, Louis XII., François Ier et Henri II. Toujours est-il que l'imagination bouffone et railleuse de Rabelais s'exerce même sur ce qu'il y a de plus sacré, et il trace de plus des lignes qui ne reproduisent que trop fidèlement la bassesse et la corruption profondes de son coeur. Aussi aucune de ses qualités intellectuelles ne peut-elle effacer la honte éternelle dont il s'est couvert, surtout en qualité de prêtre et de moine.

La satire Ménippée, ainsi nommée, parce qu'elle était mélangée de prose et de vers, comme les satires de Menippe de Gadare; c'était un célèbre pamphlet politique dirigé contre la Ligue. Cette satire retrace l'homme, tel qu'il est dans tous les temps, et dévoile des trames, des intrigues et des machinations trop vraies.

Amyot ne put parvenir à faire ses études qu'en entrant dans un collège de Paris, en qualité de domestique. Remarqué par les maîtres du collège, ils le mirent à même d'étudier plus facilement. Il entra dans les ordres sacrés, devint professeur de grec, puis précepteur des enfants de France et enfin évêque. *Ses traductions de Plutarque*, et *sa vie des hommes illustres*, si justement estimées, ont placé Amyot au-dessus de tous les écrivains de son temps, pour la correction du langage.

Les Mémoires du XVIe siècle, nous font connaître plusieurs historiens remarquables, entre autres:

Louis de la Trémouille et Bayard qui caractérisent admirablement les temps chevaleresques.

Le quatrain suivant dépeint parfaitement le *Chevalier sans peur et sans reproche:*

A Dieu mon âme,
Mon coeur aux dames,
Ma vie au roi,
L'honneur pour moi.

Brantôme, l'expression la plus fidèle de son siècle, a écrit avec beaucoup de finesse d'esprit et d'un style charmant. Mais son coeur fut si dépravé que sa plume trace le bien et le mal avec la même indifférence.

Sully (le Duc de) et Baron de Rosny, quitta la cour après la mort de Henri IV., son roi bien-aimé, et consacra les loisirs de sa retraite à retracer la glo-

rieuse vie du monarque. Son style a une forme bizarre, mais ses récits sont naïfs et véridiques.

Marguerite de Valois, fille de Henri II., et première épouse de Henri IV., était pleine de grâce, d'esprit et de savoir; mais elle était fille de Catherine de Médicis, et c'est tout dire.

*Michel de Montaigne,**) reçut une éducation soignée et même prétentieuse; à six ans il savait le grec et le latin et pas un mot de sa langue maternelle. Au retour de son exploration par toute l'Europe, il reproduisit ses observations, sous le titre *d'Essais.* Ses écrits sont surtout propres aux ignorants studieux qui veulent s'enfariner de quelques connaissances superficielles. Montaigne peut prétendre à la triple réputation de philosophe, d'érudit et de littérateur, sans l'être en effet, parce qu'il n'eut aucun principe, ni religieux, ni scientifique, ni moral.

Parmi les disciples de Montaigne, on remarque Melle *de Gournay*, sa fille adoptive.

Michel de l'Hôpital, grand chancelier de France, fut le seul orateur politique dont les sentiments méritent de venir jusqu'à nous. Il mourut de chagrin, après la nuit de la St. Barthélemy.

St. François de Sales nous apparaît sur le confins de la Renaissance et du siècle de Louis XIV.

Dans le langage du Saint, tout est image, tout est peinture riante et gracieuse. On croit cheminer avec le saint évêque le long des torrents ou sur le penchant des montagnes de son pays, et respirer, en l'écoutant, l'odeur des buissons: c'est le vieillard de

---

*) Prononcez Montagne.

Virgile, devenu chrétien, qui ne connaît des choses de ce monde que le bourdonnement de ses abeilles, la fraîcheur de ses roses, le chant de ses oiseaux, et qui n'emprunte qu'à son ménage rustique les comparaisons dont il égaye ses sentences. Mais plutôt, n'est-ce pas l'âme de saint François de Sales qui prête sa candeur et sa pureté à la nature?

Saint François de Sales n'est pas poëte: voyez pourtant comme tout s'anime sous sa plume, comme tout vit et comme tout respire! Ainsi brillait l'univers au premier jour de la création; ainsi tous les êtres créés s'unissaient pour faire monter jusqu'au ciel le concert de leurs bénédictions; ainsi la fleur qui s'épanouissait, la goutte de rosée qui tombait sur la terre, le vent qui soufflait dans les grands arbres, n'apportaient à l'oreille encore innocente de l'homme que le nom de Dieu, et à son esprit que des idées d'obéissance et d'amour! Saint François de Sales a connu et aimé la nature, parce qu'il a connu et aimé Dieu. Elle est pour lui comme un miroir de la bonté et de la justice divine, comme une vivante parabole de la loi morale. Ces souvenirs et ces images champêtres répandent sur *l'Introduction à la vie dévote* un charme incomparable. Ce sont-là des beautés qui ne vieillissent jamais.

Le style déjà ancien de saint François de Sales, cette langue naïve et gracieuse comme le bégayement de l'enfance, est encore un attrait pour le lecteur moderne. Saint François de Sales est un excellent écrivain: il n'a pas seulement la clarté et le naturel, il a aussi l'abondance, la richesse de l'expression; il a des tours piquants, des phrases vives et des traits qui frappent. On s'étonne de rencontrer, au milieu de ce style tout fleuri, qui s'étend et se développe à son aise,

des sentences à l'antique, hardiment coupées et lancées comme une flèche. *S. de Sacy.*

L'inquiétude, ses symptômes et ses remèdes.

L'inquiétude provient d'un desir dereiglé d'estre délivré d'un mal que l'on sent, ou d'acquerir le bien que l'on espere, et neantmoins il n'y a rien qui empire plus le mal, et qui esloigne plus le bien, que l'inquiétude et empressement. Les oyseaux demeurent pris dans les filets et les lacs, parce que s'y trouuant engagez, ils se debattent et remuent desreglément pour en sortir, ce que faisant ils s'enveloppent tousiours tant plus. Quand doncques vous serez pressés du desir d'estre déliurées de quelque mal, ou de paruenir à quelque bien, auant toute chose mettez vostre esprit en repos et tranquillité; faites rasseoir vostre iugement et vostre volonté, et puis tout bellement et doucement pourchassez l'issue de vostre desir, prenant par ordre les moyens qui seront convenables; et quand je dis tout bellement je ne veux pas dire négligemment, mais sans empressement, trouble et inquietude; autrement, au lieu d'auoir l'effet de vostre désir, vous gasterez tout, et vous embarrasserez plus fort.

Mon ame est tousiours en mes mains, ô Seigneur! et ie n'ay point oublié vostre loy, disoit David. Examinez plus d'une fois le iour, mais au moins le soir et le matin, si vous avez vostre ame en vos mains, ou si quelque passion ou inquiétude ne vous l'a point rauie. Considerez si vous auez vostre coeur à vostre commandement, ou bien s'il n'est pas eschapé de vos mains pour s'engager à quelque affection desreglée d'amour, de haine, d'enuie, de conuoitise, de crainte, d'ennuy et de ioye. Que s'il est égaré, auant toutes choses, cherchez-le, et le ramenez tout bellement en la presence de Dieu, remettant vos affections et desirs sous l'obeyssance et conduite de sa diuine volonté. Car comme ceux qui craignent de perdre quelque chose qui leur est précieuse, la tiennent bien serrée en leurs mains, ainsi à l'imitation de ce grand roy, nous deuons tousiours dire: O mon Dieu! mon ame est au hazard, c'est pourquoi ie la

porte tousiours en mes mains, et en cette sorte je n'ay point oublié vostre saincte loy.

Ne permettez pas à vos desirs, pour petits qu'ils soient et de petite importance, qu'ils vous inquietent, car après les petits, les grands et plus importants trouveroient vostre coeur plus disposé au trouble et desreglement. Quand vous sentirez arriuer l'inquietude, recommandez-vous à Dieu, et résoluez-vous de ne rien faire du tout de ce que vostre desir requiert de vous que l'inquiétude ne soit totalement passée, sinon que ce fust chose qui ne se peut differer, et alors il faut, avec un doux et tranquille effort, retenir le courant de vostre desir, l'attrempant et moderant tant qu'il vous sera possible. Et sur cela faire la chose, non selon vostre desir, mais selon la raison.

Saint François de Sales.

Chapitre III.

Age d'or de la littérature.

La littérature du XVIIe siècle se divise en deux époques ou parties.

§ I.

Première partie du XVIIème siècle.

Au commencement du 17ème siècle, la marquise d'Angennes de Rambouillet réunit dans le grand salon bleu de son hôtel, près du Louvre, les restes de la cour italienne de Marie de Médicis et tout ce que Paris possédait alors de plus remarquable sous le rapport de la naissance et de l'esprit. Julie d'Angennes, sa fille, était la vie et l'ornement de cette société littéraire qui eut d'abord pour but de *dévulgariser* la langue; mais l'affectation et la raideur de ses conversations produisit le faux bel-esprit qui domina cette époque.

Article Ier.

Poésie et poètes du commencement du XVIIème siècle.

Chapelain fut regardé alors comme l'oracle du goût et le roi des écrivains. Le style de son *roman, la Pucelle*, est cependant rude et barbare. Devenu académicien, Chapelain rédigea le plan d'une *grammaire* et d'un *dictionnaire* français.

Scudéri, ainsi caractérisé par Boileau:

Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissants,
Semblent être formés en dépit du bon sens:
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre, et des sots pour les lire.
(IIe satire.)

Saint-Amant fut l'auteur du *Moïse sauvé des eaux;* ce poëme renferme des détails plats et rampants que Boileau recommande d'éviter soigneusement:

N'imitez pas ce fou qui, décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour les voir passer, les poissons aux fenêtres,
Peint le petit enfant qui *va, saute, revient;*
Et joyeux, à sa mère, offre un caillou qu'il tient.
(*Art poétique*, chant III.)

Saint-Amant écrivit, à la louange de Louis XIV., sa *Lune parlante*, qui ennuya le public et le monarque; l'auteur en mourut de chagrin.

Le *Père Lemoyne* (Jésuite); son *poème sur St. Louis* et la *ste couronne*, renferme des beautés et des défauts. *Brébeuf* dont le satirique Boileau a pu dire avec justice:

Malgré son fatras obscur,
Souvent Brébeuf étincelle.

Article II.

Prose et Prosateurs du commencement du XVII.e siècle.

La *prose*, au XVII.e siècle, se dépouillait peu à peu de sa naïveté primitive et familière, et bien qu'elle prît une régularité trop pénible et quelque chose de prétentieux, la réforme fut achevée pendant cette première partie du siècle en question.

Parmi les brillants écrivains de la société de Rambouillet, on distingue :

Voiture, poète et prosateur. *Ses lettres* sont remarquables par la pureté et par l'élégance du style.

Balzac, qui se distingua par ses *lettres.*

Vaugelas, par ses *remarques sur la littérature française* et par sa belle *traduction de Quinte-Curce.*

Sarrazin, qui écrivit également en vers et en prose. Ses principaux ouvrages sont: *le siège de Dunkerque* et *la conspiration de Wallenstein.*

§ II.

Seconde partie du XVII.ème siècle.

C'est de la cour, c'est des marches du trône qu'il faut envisager le mouvement littéraire de cette seconde moitié du XVII.e siècle. Versailles, ce château improvisé à force d'art et de trésors, son architecture sévère et régulière, ses avenues tirées au cordeau, ses bosquets qui ne végètent que sous la règle et l'équerre, ses eaux qui ne jaillissent qu'en dessins géométriques, tout ce petit univers enfin, dont le roi Louis XIV. est le centre et la vie, c'est là le symbole que les poètes et les écrivains vont tous, plus ou moins, reproduire.

Le besoin de clarté et de précision triomphera dans la prose, mais la poésie deviendra conventionnelle ; elle perdra son principe vital, c. à. d. sa liberté.

Article Ier.

Poésie lyrique.

J. B. Rousseau (1670), le Ier des poètes lyriques français, reçut une éducation très-soignée, malgré l'humble profession de cordonnier qu'exerçait son père. Il joua le double rôle de poète religieux et de poète licencieux, malgré les sages conseils de son vieux maître Boileau.

Ses poésies sacrées sont restées cependant les plus beaux monuments de la poésie lyrique française.

Rousseau a de la verve, de l'inspiration et de l'enthousiasme dans *ses odes*. Enfin ses *cantates* sont des morceaux achevés qui n'ont ni modèles ni imitateurs.

Chapelle, *Bachaumont*, l'abbé *de Chaulieu*, *La Fare*, chantèrent les plaisirs de la vie dans leurs *Odes anacréontiques*. L'esprit de leurs compositions, réduit en sentiment, n'en est que plus dangereux.

Article II.

Poésie dramatique.

Aux Confrères de la Passion, avait succédé, au XVIe siècle, un très-jeune homme, du nom d'*Etienne Jodelle*, qui acheva de séparer le sacré du profane, en composant des tragédies, d'ailleurs fort médiocres, sur le modèle des Anciens. A ce titre, il peut être considéré comme l'auteur et le fondateur du théâtre, tel qu'il est aujourd'hui.

Mais le vrai créateur de la tragédie française, c'est *Corneille;* et celui qui lui donna toute sa perfection, c'est *Racine.*

Tragédie.

Corneille (Pierre, 1606), fils d'un avocat général de Rouen, fit ses études chez les Jésuites de cette ville. Il débuta au théâtre à 23 ans, par 6 comédies:

La 1ère *tragédie de Médée* fit bientôt pressentir son talent qui prit enfin l'essor dans *le Cid*, parodie du Cid espagnol. Il fut suivi des *trois Horaces*, pure création de son génie; puis de *Cinna*, l'une des meilleures tragédies de Corneille, enfin de *Polyeucte.* La patrie avait inspiré Cinna, la religion inspira Polyeucte au poète.

Les tragédies de *Pompée*, de *Pharsale* et de *Rodogune*, sont inférieures aux premières.

Les personnages de Corneille sont grands, généreux, hauts de tête, nobles de coeur. Malheureusement, on sent trop que Corneille donnait beaucoup plus à l'effet qu'aux inspirations du génie, plus à la tête qu'au coeur. Il a mérité toutefois les applaudissements de son siècle et l'éloge suivant:

Deux siècles ont passé, des siècles passeront,
Sans flétrir les lauriers qui surchargent son front;
Leurs rameaux vieillissant se couvrent d'un feuillage
Dont l'immortalité reverdit d'âge en âge.

(Casimir Delavigne.)

Acte V, Scène III de la Tragédie de Polyeucte.

Polyeucte, mari de Pauline.

Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers;
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,

Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre:
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux;
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître au cieux.
. . . . . .
J'ai méprisé leur temple, j'ai brisé leurs autels;
Je le ferais encore si j'avais à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

Félix, père de Pauline et gouverneur.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur:
Adore-les, ou meurs!

Polyeucte.

Je suis chrétien.

Félix.

Impie!
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

Polyeucte.

Je suis chrétien.

Felix.

Tu l'es? O coeur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

Pauline, encore payenne.

Où le conduisez-vous?

Félix.

A la mort.

Polyeucte.

A la gloire.
Chère Pauline, adieu; conservez ma mémoire.

Pauline.

Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.

Polyeucte.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

Félix.

Qu'on l'ôte de mes yeux, et que l'on m'obéisse.
Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

Scène V. (après la mort de Polyeucte.)

Pauline.

Père barbare, achève, achève ton ouvrage;
Cette seconde hostie est digne de ta rage:
Joins ta fille à ton gendre; ose: que tardes-tu?
Tu vois le même crime ou la même vertu.
. . . . . .
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée:
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée;
Je suis chrétienne enfin; n'est-ce point assez dit?
Conserve en me perdant ton rang et ton crédit;
Redoute l'empereur, appréhende Sévère:
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire;
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas;
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.
Mène, mène-moi voir tes dieux que je déteste;
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,
Et, saintement rebelle aux lois de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance!
Ce n'est point ma douleur que par-là je fais voir;
C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.
Le faut-il dire encor, Félix? je suis chrétienne;
Affermis par ma mort ta fortune et la mienne;
Le coup à l'un et l'autre sera précieux,
Puisqu'il t'assure en terre et m'élève aux cieux.

(Polyeucte de *Corneille.*)

(Le martyre de saint Polyeucte eut lieu en Arménie, sous l'empereur Dèce. Néarque était ami de Polyeucte, et chrétien avant lui. Félix et Pauline ont vécu aussi, dans les conditions ci-dessus mentionnées.)

Jean Racine (1639), étudia la littérature classique avec une ardeur passionnée. Il se fit d'abord connaître par une *ode* sur le mariage de Louis XIV.

Sa *tragédie d'Andromaque*, dévoile avec un art merveilleux et une délicatesse exquise, les secrets du coeur de l'homme.

Britannicus est la pièce des connaisseurs.

Bérénice fut honorée des larmes de la cour et de la ville.

Bajazet eut un succès immense.

Mithridate, *Iphigénie* et *Phèdre*,*) firent voir que le génie de Racine allait toujours se développant. Mais l'envie de ses ennemis et d'injustes cabales blessèrent profondément Racine, et réveillant en lui les sentiments religieux de son enfance, il n'écrivit plus qu'

Esther et Athalie, à la demande de Madame de Maintenon. Cette dernière pièce est son chef-d'oeuvre, bien que Racine eût le chagrin de la voir méprisée, tant qu'il vécut.

Si Racine n'a pas égalé le génie vigoureux de Corneille, il l'a surpassé en sensibilité, en souplesse et en élégance; et Voltaire a bien dit, en s'écriant un jour, qu'on pourrait écrire au bas de chaque page des oeuvres de Racine: *Beau*, *pathétique*, *harmonieux*, *admirable*, *sublime!*

Acte II, Scène VII, de la tragédie d'Athalie.

Athalie à Joas.

De vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

Joas.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

Athalie.

. . . . Quel est tous les jours votre emploi?

Joas.

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi;
Dans son livre divin on m'apprend à lire;
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

---

*) *Phèdre* est une pièce fort dangereuse, au point de vue moral.

Athalie.

Que vous dit cette loi?

Joas.

Que Dieu veut être aimé ;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide.

Athalie.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé en ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?

Joas.

Il loue, il bénit Dieu.

Athalie.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

Joas.

Tout profane exercice est banni de son temple.

Athalie.

Quels sont vos plaisirs?

Joas.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies,
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

Athalie.

Hé quoi! vous n'avez point de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

Joas.

Moi! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!

Athalie.

Non; je ne veux pas vous contraindre à l'oublier.

Joas.

Vous ne le priez point.

Athalie.

Vous pourrez le prier.

Joas.

Je verrai cependant en invoquer un autre.

Athalie.

J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre:
Ce sont deux puissants Dieux.

Joas.

Il faut craindre le mien:
Lui seul est Dieu, madame; et le vôtre n'est rien.

Athalie.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

Joas.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

Athalie.

Ces méchants, qui sont-ils?

Josabet.

Hé madame! excusez
Un enfant . . .

Athalie, à Josabet.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier;
Laissez-là cet habit, quittez ce vil métier:
Je veux vous faire part de toutes me richesses.
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses:
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

Joas.

Comme votre fils!

Athalie.

Oui . . . Vous vous taisez?

Joas.

Quel père
Je quitterais! et pour . . .

Athalie.

Hé bien?

Joas.

Pour quelle mère!

Athalie, à Josabet.

Sa mémoire est fidèle; et, dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnais l'esprit.

Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur:
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

Josabet.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire?
Tout l'univers les sait; vous-même en faites gloire.

Athalie.

. . . . . .

Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente.
J'ai voulu voir; j'ai vu.

Athalie de *Racine.*

Les *tragiques du second ordre* qui méritent d'être nommés, sont: *Rotrou* et *Thomas Corneille*, frère de Pierre Corneille, que Boileau appelait malicieusement le *cadet de Normandie.*

Comédie.

Les *Clercs de la Basoche*, les *Enfants sans souci*, avaient été remplacés par des imitateurs des comiques de l'antiquité.

Comme la Tragédie, la *Comédie* fut soumise, durant le XVIIe siècle, au systême gênant et absurde des trois unités:

Qu'en *un lieu*, en *un jour*, *un seul fait* accompli,
Tienne jusqu'a à la fin, le théâtre rempli.

(Art poétique de *Boileau.*)

Pierre Corneille réussit bien dans la comédie du *Menteur*, empruntée aux Espagnols.

Jean Racine écrivit avec naturel, esprit et gaîté, sa comédie des *Plaideurs*, imitée des Guêpes d'Aristophane.

J. B. Pocquelin, plus connu sous le nom de *Molière* qu'il adopta en devenant comédien, fils d'un ta-

pissier de Louis XIV, fit ses études avec d'illustres condisciples. Il composait lui-même les pièces qu'il jouait ensuite. L'hôtel de Rambouillet lui fournit le sujet des *Précieuses ridicules*, et cette comédie corrigea la cour et la ville du mauvais goût, de l'affectation et du galimatias sentimental qui était alors de mode.

On conserve encore de ce comique:

L'école des maris, tableau de moeurs.

Les fâcheux, 1ère comédie à tiroir et chef-d'oeuvre en ce genre.

L'école des femmes, où il offensa sensiblement la morale.

Le misanthrope, où Molière atteignit l'apogée de son génie.

Le Tartufe, où Molière insulta à la vertu même, sous prétexte de n'attaquer que le vice (l'hypocrisie).

L'amphytrion et l'avare, *George Dandin* et *Pourceaugnac* sont des farces grossières et licencieuses.

Le bourgeois-gentilhomme scandalisa, mais fit bien rire.

La comédie des femmes savantes, condamnée sans être entendue, se releva de son échec avec grand éclat.

Le malade imaginaire termina la carrière dramatique de Molière; à la 4ème représentation, quoique très-souffrant, il voulut jouer son rôle, mais à la fin de la pièce il fut pris d'une convulsion; on le transporta chez lui et il expira avant l'arrivée du prêtre.

J. J. Rousseau fait ainsi la critique de Molière: «On prétend que Molière est le plus parfait auteur comique que nous connaissions; mais quoiqu' admirateur de son talent, je ne puis disconvenir avec tout le monde, que son théâtre ne soit une école de vices et de mauvaises moeurs, plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner.»

Fragment de la Comédie des Femmes savantes.

Philaminte à Martine.

Vite, sortez, friponne ; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

Chrysale (mari de Philaminte).

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine?

Philaminte.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons insulté mon oreille,
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

Martine.

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon ;
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.

Philaminte.

L'impudente! appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage!

Martine.

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos bons dictons ne servent pas de rien.

Philaminte.

Hé bien! ne voilà pas encore de son style?
Ne servent pas de rien!

Bélise.

O cervelle indocile!
De *pas*, mis avec *rien*, tu fais la récidive:
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

Martine.

Mon Dieu! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheuz nous.

Bélise.

Quel solécisme horrible!

Philaminte.

En voilà pour user une oreille sensible.
Veux-tu, toute ta vie, offenser la grammaire?

Martine.

Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père?

Bélise.

Quelle âme villageoise

De l'opéra.

L'opéra, tel qu'il se joue en France, est un drame où la poésie sacrifie ses avantages à la musique.

Le Marquis de Sourdiac ayant fait jouer la *toison d'or* de Corneille, dans son château de Neubourg, en Normandie, avec accompagnement de musique, conçut l'idée de naturaliser en France, l'opéra italien. Il y réussit un peu, mais céda ses avantages au Florentin *Lulli*, surintendant de la musique du roi, qui réussit parfaitement, en s'associant *Quinault*. Après Quinault, *Houdar de Lamothe* s'illustra aussi dans la poésie dramatique et composa plusieurs opéras.

Article III.

Poésie didactique.

Nicolas Boileau (1635), fils d'un greffier au parlement de Paris, reçut le nom de Despréaux, d'un petit pré situé à l'extrêmité du jardin de son père, pour le distinguer de ses autres frères.

Son enfance fut triste et il contracta de bonne heure l'habitude de la réflexion.

Ni le barreau, ni la Sorbonne, ne purent le captiver, et cédant à son inclination naturelle, il fit ses premiers essais de poésie qui encoururent le blâme de l'hôtel de Rambouillet. Le jeune poète comprit qu'il devait, avant tout, réformer le mauvais goût de son siècle. Il atteignit ce but dans ses

Satires, suivies de 12 *Epîtres*.

L'*Art poétique* est son chef-d'oeuvre; il y révèle un goût délicat et une foule de ses vers ont passé en proverbes, tant ils sont vrais.

Le *Lutrin*, poème héroï-comique, est plaisant et ingénieux, bien que Boileau s'y soit exposé à tourner en ridicule les ministres des autels.

Boileau resta faible dans *l'épigramme* et le *genre lyrique.*

Le culte du bon sens, la souveraineté de la raison en matière de goût, tel fut le mérite de la doctrine de Boileau; mais trop ami de l'ordre et de la régularité, d'un esprit plus juste que large, il disciplina la poésie et tyrannisa le génie, à peu près comme fit Louis XIV envers la société.

Satire VI.

Qui frappe l'air, bon Dieu, de ces lugubres cris?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats des toutes les gouttières?
J'ai beau sauter du lit plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi.
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie:
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie:
Ce n'est pas tout encor. Les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats:
Plus importuns pour moi durant la nuit obscure,
Que jamais en plein jour ne fut l'abbé de Pure.
Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage,
Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteaux me va rompre la tête.
J'entends déjà partout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir:
Tandis que dans les airs mille cloches émues,
D'un funèbre concert font retentir les nues,
Et se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts font mourir les vivans.
Encor je bénirais la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avoit borné ma peine.
Mais si, seul en mon lit, je peste avec raison,

C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.
En quel endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout froissé,
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là, d'un enterrement la funèbre ordonnance,
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance;
Et plus loin, des laquais, l'un l'autre s'agaçans,
Font aboyer les chiens et jurer les passans.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là, je trouve une croix de funeste présage,
Et des couvreurs, grimpés au toit d'une maison,
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
Là, sur une charrette, une poutre branlante,
Vient, menaçant de loin la foule qu'elle augmente.
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant,
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse, en tournant, il accroche une roue,
Et d'un choc le renverse en un grand tas de boue;
Quand un autre à l'instant, s'efforçant de passer,
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file,
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille:
Et pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de boeufs.
Je me retire donc, encor pâle d'effroi:
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.

Boileau-Despréaux.

La Fontaine (1621), sentit s'éveiller son goût pour la poésie, en lisant à 22 ans, Malherbe, Amyot, Montagne, Marot, Voiture et les conteurs italiens. Il goûta encore tout particulièrement Plutarque et Platon.

Son caractère insouciant le porta à négliger sa place de maître des eaux et forêts, et même sa femme et son ménage.

Ses essais poétiques lui valurent la protection de la Duchesse de Bouillon, de l'infortuné Fouquet,

d'Henriette d'Angleterre, du grand Condé, du Duc de Bourgogne et surtout celle de Madame de la Sablière, femme aimable et généreuse, qui le traita dans son hôtel pendant vingt ans.

Pendant que ses contemporains considèrent la nature comme une sorte de mécanisme inanimé, La Fontaine se plaît à composer dans la solitude des champs; il comprend, comme Virgile et Théocrite, les voix secrètes des eaux et des bois; il sympathise avec toute la création; l'arbre, l'oiseau, la fleur champêtre, ont pour lui un sentiment, un langage.

Sous la main de La Fontaine, la *fable* devint un petit poème où la noblesse se joint à un esprit d'autant plus fin, qu'il se cache sous les apparences de la simplicité la plus naïve. Ne croirait-on pas entendre cette bonne vache, se plaignant de l'ingratitude du maître qu'elle a nourri de son lait?

> Enfin, me voilà seule: il me laisse en un coin,
> Sans herbe; s'il voulait encor me laisser paître!
> Mais je suis attachée; et si j'eusse eu pour maître
> Un serpent, eût-il jamais poussé plus loin
> L'ingratitude?

A la variété des pensées, des couleurs et du style, La Fontaine joint, sous un air de grande facilité, l'art si difficile de la coupe et de la mesure des vers; enfin, sur 300 fables qu'il a composées, 250 sont des chefs-d'oeuvre.

Ses contes, au contraire, ne sauraient être frappés d'une censure trop sévère, quelqu'en soit le mérite littéraire. Cependant il les condamna lui-même dans sa vieillesse, en fit pénitence et revint sincèrement à la religion.

Le Savetier et le Financier.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir:
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor:
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit: Or ça, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? — Par an! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année;
Chaque jour amène son pain. —
Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée? —
Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer; . . . . . .
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit: Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui: dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant: il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis:

Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus:
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

Article V.

Poésie pastorale.

Regnaud de Segrais (1624) a peu de naturel dans ses *Pastorales;* c'était un poète de cour, un poète bel-esprit.

Madame Deshoulières paraît avoir eu plus d'esprit que de talent, plus d'agrément que de naïveté et l'on convient généralement que ses *idylles* manquent d'intérêt, de variété et de noblesse. Celle des *Moutons*, où elle recommande ses enfants à Louis XIV, ne mérite guère sa réputation.

Article VI.

Prose et Prosateurs de la IIe partie du XVIIe siècle.

Eloquence de la Chaire.

François de Salignac de Lamothe Fénelon, né en 1651, prêcha à 15 ans à l'hôtel de Rambouillet, où son génie précoce lui attira de grands applaudissements. Ayant reçu les ordres sacrés, il fut nommé supérieur des *Nouvelles catholiques* et composa son *traité sur l'éducation des filles*, chef-d'oeuvre de délicatesse et de bon-sens. Il fut ensuite nommé gouverneur du petit-fils de Louis XIV. Ce fut pour l'éducation du jeune prince que Fénelon écrivit: 1° *les dialogues des morts*, pour lui faire connaître d'un manière ingénieuse tous les hommes les

plus remarquables du monde ancien et du moderne. 2° *les fables en prose*, devenues, comme les dialogues, des ouvrages classiques, 3° *l'examen de la conscience d'un roi*, où se retrouve la belle âme de Fénelon qui s'est peinte dans ces mémorables paroles: «j'aime mieux ma famille que moi-même; j'aime mieux ma patrie que ma famille; mais j'aime encore mieux le genre humain que ma patrie.»

L'heureux changement opéré dans le caractère naturellement bouillant du jeune Duc de Bourgogne révéla tout le talent de son précepteur. Louis XIV en témoigna sa reconnaissance en le nommant Archevêque de Cambrai. Mais bientôt commencèrent ses dissensions avec Bossuet, au sujet du mysticisme de Mme Guyon, puis la condamnation de la Cour de Rome, pour son *Exposition des maximes des Saints*, dont il rétracta publiquement les erreurs, avec une humilité touchante; enfin la publication de son *Télémaque;* Louis XIV crut s'y reconnaître sous les traits d'Idoménée, ce qui attira à Fénelon la disgrâce du monarque. Cet ouvrage est, sans contredit, le chef-d'oeuvre de Fénelon; ce n'est pas un poème, mais il se rapproche pourtant de l'épopée par l'étendue, les fictions, et le coloris poétique.

Après Télémaque, son ouvrage le plus important est *le traité de l'existence de Dieu* qui renferme des trésors d'éloquence. Inférieur à l'évêque de Meaux, par la force et le sublime, il le surpasse peut-être par l'onction et le charme du style, et le surnom de *cygne de Cambrai* nous révèle toute la candeur de son âme et la douceur de son caractère.

Ses dialogues et ses lettres placent Fénelon au 1er rang parmi les critiques. Mais sa *correspondance intime* découvre tout ce qu'il y eut de noble, d'aimable, d'attachant dans cette belle âme.

A son neveu, blessé grièvement dans un combat.

Consolations.

J'attends, mon très-cher enfant, de vos nouvelles. Puisque vous vous êtes livré patiemment à une si rude et si longue opération, il faut au moins en tirer le fruit et ne gâter rien par la moindre précipitation. Le Dieu de patience et de soulagement vous soutiendra, si vous êtes fidèle à le chercher souvent au-dedans de vous avec une confiance filiale. A quel propos disons-nous tous les jours: «Notre Père, qui êtes aux cieux», si nous ne voulons pas être dans son sein et entre ses bras comme des enfants tendres, simples et dociles? Comment êtes-vous avec moi, vous qui savez combien je vous aime? Oh! combien le Père céleste est-il plus père, plus compatissant, plus bienfaisant, plus aimant que moi! Toute mon amitié pour vous n'est qu'un faible écoulement de la sienne. La mienne n'est qu'empruntée de son coeur: ce n'est qu'une goutte qui vient de cette source intarissable de bonté.

Celui qui a compté les cheveux de votre tête pour n'en laisser tomber aucun qu'à propos et utilement, compte vos douleurs et les heures de vos épreuves. Il est fidèle à ses promesses et à son amour. Il ne permettra pas que la douleur vous tente au-dessus de ce que vous pouvez souffrir; mais il tirera votre progrès de la tentation ou épreuve. Abandonnez-vous donc à lui: laissez-le faire. Portez votre chère croix, qui sera précieuse pour vous si vous la portez bien. Apprenez à souffrir: en l'apprenant, on apprend tout. Que sait celui qui n'a point été tenté? il ne connaît ni la bonté de Dieu ni sa propre faiblesse. *Fénelon.*

Description de la grotte de Calypso.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. On n'y voyait ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues: cette grotte était taillée dans le roc, en voûtes pleines de rocailles et de coquilles; elle était tapissée d'une jeune vigne, qui étendait ses branches souples également de tous côtés. Les doux zéphyrs conservaient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur: des fon-

taines, coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amarantes et de violettes, formaient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le crystal : mille fleurs naissantes émaillaient les tapis verts dont la grotte était environnée. Là, on trouvait un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums; ce bois semblait couronner ces belles prairies, et formait une nuit que les rayons du soleil ne pouvaient percer: là, on n'entendait jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau qui, se précipitant du haut d'un rocher, tombait à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyait au travers de la prairie.

On apercevait dans le lointain des collines et des montagnes qui se perdaient dans les nues ; les montagnes les plus voisines étaient couvertes de pampre vert qui pendait en festons : le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvait se cacher sous les feuilles, et la vigne était accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier et tous les autres arbres, couvraient la campagne et en faisaient un grand jardin. *Fénelon.*

Bossuet (Jacques Bénigne) né en 1627, à Dijon, fit de brillantes mais surtout de profondes études.

Son premier sermon, improvisé en quelques minutes, excita l'admiration et l'enthousiasme de l'hôtel de Rambouillet. Il était onze heures du soir lorsqu'il prêcha; de là, ce bon mot si connu de Voiture : «*Jamais je n'ai entendu prêcher ni si tôt ni si tard.*» (Bossuet n'avait alors que quinze ans.) Plus tard, appelé souvent à Paris, pour les affaires du chapitre de Metz dont il était chanoine, Bossuet s'y fit une grande réputation par ses *sermons* et ses *panégyriques.* Devenu précepteur du Dauphin, l'orateur sacré composa pour son royal élève, l'admirable *discours sur l'histoire universelle,* où il assied l'empire du Très-Haut sur les débris des trônes tombant les uns sur les autres avec un fracas effroyable.

Bossuet composa presqu'en même temps la *politique de l'Ecriture-sainte et le traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, où il est aussi profond philosophe, que grand écrivain. Après avoir terminé l'éducation du Dauphin, Bossuet fut appelé à l'évêché de Meaux et y rédigea le célèbre *catéchisme de Meaux*, les *méditations sur les Evangiles*, les *élévations sur les mystères*, les plus beaux ouvrages en ce genre.

Son histoire des variations des églises protestantes, rapprochèrent les deux partis religieux et lui procura une correspondance remarquable avec le fameux Leibnitz; malheureusement, elle resta sans résultat.

Dans les dernières années de sa vie, Bossuet eut à combattre les erreurs du quiètismə de Molinos, reproduites en France par Mme Guyon et qui trouvèrent un appui dans l'âme tendre de Fénelon. Bossuet, jusquelà son ami, poursuivit l'Archevêque de Cambrai avec trop de chaleur et trop peu de ménagement.

Les *sermons* de Bossuet ne peuvent être comparés à ses oraisons funèbres, puisqu'il ne les écrivit pas; mais à défaut de plan régulier, on y trouve l'impétuosité et la richesse de l'inspiration, des pensées vives et fortes, des réflexions profondes. C'est surtout dans ses *oraisons funèbres* que l'orateur chrétien retentit d'accents terribles et sublimes: c'est alors qu'il fait voir au monde le néant de ses grandeurs et qu'il se plaît à faire jaillir du fond du tombeau, la clarté des jugements de Dieu qui instruit les arbitres de la terre.

Quant à son style, il est riche et énergique, n'empruntant ses teintes et ses parures qu'à sa pensée même; unique dans la hardiesse de ses tours et l'originalité de ses expressions. Sa langue est une langue qui n'appartient qu'à lui.

Cependant l'impartialité ne peut passer sous silence la part que prit Bossuet aux *quatre articles*, si tristement fameux, des *libertés gallicanes*. Trop condescendant pour Louis XIV., peut-être aussi par une crainte mal-éclairée d'un schisme, Bossuet chercha à restreindre l'autorité de l'Eglise dont il avait été jusqu'alors le zélé défenseur.

Exorde de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui; car, en leur donnant la puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même, pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa dépendance . . . . . .

. . . . . .

Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et plongé ensuite tout à coup dans un abîme d' amertumes, parlera assez haut. Et, s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des évènements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire: «*Entendez, ô grands de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde!*» *Bossuet.*

Esprit Fléchier (1632), né d'une famille d'artisans, embrassa l'état ecclésiastique, et remplit d'abord à Paris, les modestes fonctions de catéchiste; mais il devint bientôt célèbre par ses *sermons* et plus encore par ses *oraisons funèbres*.

La protection du Duc de Montausier le fit élever jusqu'à l'épiscopat. Sa douce piété et sa bienveillante charité le firent aimer des protestants et des catholiques.

Fléchier a laissé *l'histoire de Ximènes*, et celle de *Théodose-le-Grand;* des *sermons* manquant de profondeur; des *panégyriques* généralement estimés, mais qui se ressentent de l'affectation de l'hôtel de Rambouillet que fréquentait Fléchier; enfin des *oraisons funèbres,* ses meilleurs ouvrages; celles *du duc de Montausier* et *de Turenne* renferment des beautés supérieures.

Fragment de l'oraison funèbre de Turenne.

Si l'Esprit divin, l'Esprit de force et de vérité, avait enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits! et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses!

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornements d'une grave et solide éloquence? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire?

Où peut-on trouver tant et de si puissants exemples que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie, grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété?

Quel sujet peut inspirer des sentiments plus justes et plus touchants qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires et rompu les plus douces espérances de la paix?

Retenons nos plaintes, messieurs; il est temps de commencer son éloge et de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'État par sa valeur, des passions de l'âme par sa sagesse, des erreurs et des vanités du siècle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai quelquefois, peut-être, le général d'armée, le sage, le chrétien. Je lou-

erai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes; j'adorerai le Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes, et j'attirerai partout votre attention, non par la force de l'éloquence, mais par la vérité et la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

Fléchier.

Bourdaloue (1632) entra à 16 ans dans la compagnie de Jésus. — Appelé à Paris par la brillante cour de Louis XIV, il fit entendre dans la chaire, une raison toujours éloquente. Moins brillant que Massillon, Bourdaloue se distingua surtout par la solidité et la force du raisonnement; sa diction est austère et sérieuse, mais cette sévère simplicité n'est pas sans attraits.

Voici deux jugements célèbres sur le Père Bourdaloue: «Il est très-capable de convaincre, mais je ne connais guère de prédicateur qui touche moins.» *(Fénelon.)*

«Il m'a souvent ôté la respiration, par l'extrême attention avec laquelle on est pendu à la force et à la justesse de ses discours.» *Mme de Sévigné.*

Mascaron (1634), prêtre de l'Oratoire, prêcha aussi à la cour si délicate de Louis XIV, et s'y éleva avec une sainte liberté contre les moeurs licencieuses des grands et du Prince lui-même, qui l'excusa par ces belles paroles: «Le prédicateur a fait son devoir; c'est à nous de faire le nôtre, Messieurs.» Devenu évêque, Mascaron continua ses missions et convertit par sa douceur un grand nombre de calvinistes. Son éloquence, d'abord pleine d'emphase et de métaphores, s'épura sensiblement dans ses derniers ouvrages.

Massillon (1663), né à Hyères, en Provence, entra dans la Congrégation de l'Oratoire à 18 ans et débuta dans la chaire par plusieurs *panégyriques et oraisons funèbres* qui lui attirèrent un concert de louanges. Le

jeune orateur, simple et modeste comme l'est toujours le vrai mérite, s'en effraya et alla s'ensevelir dans la profonde solitude de Sept-Fonts. Mais ses Supérieurs l'en retirèrent bientôt et lui confièrent la direction d'un séminaire de Paris.

Là, sa réputation s'accrut rapidement et arriva à l'immortalité, mais par une voie différente de celle de Bourdaloue, car Massillon, préférant le langage du sentiment à celui de la raison, parla surtout au cœur et parvint à le toucher.

Louis XIV voulut entendre Massillon et lui fit prêcher l'Avent. Le nouvel orateur mêla si habilement la louange la plus délicate à la sévérité de l'Evangile, que Louis XIV le remercia à la fin de la station par ces paroles flatteuses: «Mon Père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs, et j'en ai été content; pour vous, toutes les fois que je vous entends, je suis très-mécontent de moi-même.»

Après la mort de Louis XIV et avant de partir pour Clermont dont il avait été nommé évêque, Massillon prêcha devant Louis XV son *petit carême*, où il tempère la dignité du ministère évangélique, par une onction toute paternelle, pour s'insinuer dans le cœur de l'enfant-roi, et lui faire aimer la vérité religieuse.

Massillon mourut à Clermont où sa mémoire est aussi chère que celle de Fénelon à Cambrai.

Péroraison du sermon sur le petit nombre des élus.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc: Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour vous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous

que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous, du moins, que les choses fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande, vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même: vous seul, ô mon Dieu, connaissez ceux qui vous appartiennent. Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous connaissons, du moins, que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? Les titres et les dignités ne doivent compter pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ. Qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin, un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion: voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte, car ils en seront retranchés au grand jour; paraissez maintenant, justes; où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à la droite; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu. O Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage? *Massillon.*

Philosophie.

Les philosophes, dits *Solitaires de Port-Royal,* soutinrent l'orgueilleux et désolant parti du Jansénisme, avec une force et une habileté dignes d'une meilleure cause.

Arnauld (1612) composa des *ouvrages de théologie, de logique, de métaphysique, de grammaire et de géométrie,* pleins d'érudition, mais aussi d'erreurs.

Le bon sens et le jugement.

Les hommes ne sont pas nés pour employer leur temps à mesurer des lignes, à examiner les rapports des angles, à considérer les divers mouvements de la matière: leur esprit est trop grand, leur vie trop courte, leur temps trop précieux pour l'occuper à de si petits objets; mais ils sont obligés d'être justes, équitables, judicieux dans tous leurs

discours, dans toutes leurs actions et dans toutes les affaires qu'ils manient, et c'est à quoi ils doivent particulièrement s'exercer et se former.

Une grande partie des faux jugements des hommes est causée par la précipitation de l'esprit et par le défaut d'attention, qui fait que l'on juge témérairement de ce que l'on ne connaît que confusément et obscurément. Le peu d'amour que les hommes ont pour la vérité, fait qu'ils ne se mettent pas en peine, la plupart du temps, de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux. Ils laissent entrer dans leur âme toutes sortes de discours et de maximes; ils aiment mieux les supposer véritables que de les examiner: s'ils ne les entendent pas, ils veulent croire que les autres les entendent bien; et aussi ils se remplissent la mémoire d'une infinité de choses fausses, obscures et non-entendues, et raisonnent ensuite sur ces principes, sans presque considérer ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils pensent.

La vanité et la présomption contribuent beaucoup à ce défaut. On croit qu'il y a de la honte à douter et à ignorer; et l'on aime mieux parler et décider au hasard, que de reconnaître qu'on n'est pas assez informé des choses pour en porter jugement. Nous sommes tous pleins d'ignorance et d'erreurs; et cependant on a toutes les peines du monde à tirer de la bouche des hommes cette confession si juste et si conforme à leur condition naturelle: «Je me trompe, et je n'en sais rien.» *Arnauld.*

Le Maitre de Saci, enfermé à la Bastille pour ses opinions jansénistes, traduisit dans sa prison *la Bible.*

Duguet, fut aussi habile *interprète des livres saints*; malheureusement les œuvres religieuses de ces deux auteurs sont empreintes de la doctrine de Jansénius.

Blaise Pascal (1623), fut le plus terrible adversaire des Jésuites. *Ses lettres provinciales* sont écrites avec éloquence, mais elles furent condamnées au feu, à cause des graves erreurs théologiques qu'elles renferment. Pascal y maltraite impitoyablement les Jésuites, en leur prêtant une odieuse doctrine. Son *apologie* de la re-

ligion chrétienne, connue sous le nom de *Pensées*, est empreinte d'une tristesse poignante qui se communique au lecteur.

Pensées.

Nous avons une si grande idée de l'ame de l'homme que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, et de n'être pas dans l'estime d'une ame; et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

Si d'un côté cette fausse gloire que les hommes cherchent est une grande marque de leur misère et de leur bassesse, c'en est une aussi de leur excellence; car, quelques possessions qu'il ait sur la terre, de quelque santé et commodité essentielle qu'il jouisse, il n'est pas satisfait s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme que, quelque avantage qu'il ait dans le monde, il se croit malheureux s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde: rien ne peut le détourner de ce désir, et c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme, jusque-là que ceux qui méprisent le plus les hommes, et qui les égalent aux bêtes, veulent encore en être admirés, et se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment; la nature, qui est plus puissante que toute leur raison, les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme que la raison ne les convainc de sa bassesse.

L'homme n'est qu'un roseau le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. Travaillons donc à bien penser: voilà le principe de la morale.

Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans

sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre; mais il est très-avantageux de lui représenter l'un et l'autre. *Pascal.*

Descartes et *Malebranche* se sont faits un nom aussi en philosophie, au XVIIe siècle.

Morale.

La Rochefoucauld (le Duc de), doué de beaucoup d'esprit et de peu de savoir, écrivit des *mémoires* curieux sur la Régence d'Anne d'Autriche et des *maximes* très-estimées sous le rapport littéraire, mais qui ont le tort grave de déprécier entièrement l'homme et de ne le montrer que sous un jour défavorable. Sa morale est désespérante et flétrit jusqu'aux plus douces et aux plus pures satisfactions du cœur humain, dans ce qu'il renferme de noble et de vertueux. La Rochefoucauld mourut en 1680.

De la conversation.

Pour plaire aux autres, il faut parler de ce qu'ils aiment et de ce qui les touche, éviter les disputes sur des choses indifférentes, leur faire rarement des questions et ne leur laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison qu'eux. Evitons surtout de parler souvent de nous-mêmes et de nous donner pour exemple. Rien n'est plus désagréable qu'un homme qui se cite lui-même à tout propos.

Il est dangereux de vouloir être toujours le maître de la conversation et de parler trop souvent de la même chose; on doit entrer indifféremment sur les sujets agréables qui se présentent et ne faire jamais voir qu'on veut entraîner la conversation sur ce qu'on a envie de dire. Observons le lieu, l'occasion, l'humeur où se trouvent les personnes qui nous écoutent; car s'il y a beaucoup d'art à savoir parler à propos, il n'y en a pas moins à savoir se taire. Il y a un silence éloquent qui sert à approuver et à condamner; il y a un silence de discrétion et de respect. Il y a enfin des tons, des manières, des airs qui font tout ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou

de choquant dans la conversation. Mais le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes. Ceux-mêmes qui en font des règles s'y méprennent souvent, et la plus sûre qu'on en puisse donner, c'est: écouter beaucoup, parler peu et ne rien dire dont on puisse avoir sujet de se repentir.»

De La Rochefoucauld.

Nicole (1625), l'un des plus illustres écrivains de Port-Royal, composa avec Arnauld, plusieurs *traités théologiques et philosophiques*. Ses *essais de morale* sont une série de petits traités où l'auteur fait ressortir tous les travers du cœur humain, mais il ajoute à ces peintures, des conseils sages et profonds qui relèvent l'ame. Cependant le fatalisme qui y règne n'est pas sans danger. Nicole ne se détacha du Jansénisme que vers la fin de sa vie et presque tous ses ouvrages, excepté sa *Perpétuité de la Foi sur l'Eucharistie*, sont infectés du venin de l'erreur.

L'amour-propre.

Le nom d'amour-propre ne suffit pas pour nous faire connaître sa nature, puisqu'on se peut aimer en bien des manières. Il faut y joindre d'autres qualités pour s'en former une véritable idée. Ces qualités sont, que l'homme corrompu, non-seulement s'aime soi-même, mais qu'il n'aime que soi, qu'il rapporte tout à soi. Il se désire toutes sortes de biens, d'honneurs, de plaisirs, et il n'en désire qu'à soi-même, ou par rapport à soi-même. Il se fait le centre de tout; il voudrait dominer sur tout, et que toutes les créatures ne fussent occupées qu'à le contenter, à le louer, à l'admirer. Cette disposition tyrannique, étant empreinte dans le fond du cœur de tous les hommes, les rend violents, injustes, cruels, ambitieux, flatteurs, envieux, insolents, querelleurs: en un mot, elle renferme les semences de tous les crimes et de tous les dérèglements des hommes, depuis le plus léger jusqu'aux plus détestables. Voilà le monstre que nous renfermons dans notre sein. Il vit et règne absolument en nous, à moins que Dieu n'ait détruit son empire en versant un autre amour dans notre cœur. Il est le principe de toutes

les actions qui n'en ont point d'autre que la nature corrompue; et bien loin qu'il nous fasse de l'horreur, nous n'aimons et ne haïssons toutes les choses qui sont hors de nous que selon qu'elles sont conformes ou contraires à ses inclinations.

Mais si nous l'aimons dans nous-mêmes, il s'en faut bien que nous le traitions de même quand nous l'apercevons dans les autres. Il nous paraît alors au contraire sous sa forme naturelle, et nous le haïssons même d'autant plus que nous nous aimons, parce que l'amour-propre des autres hommes s'oppose à tous les désirs du nôtre. Nous voudrions que tous les autres nous aimassent, nous admirassent, pliassent sous nous; qu'ils ne fussent occupés que du soin de nous satisfaire; et non-seulement ils n'en ont aucune envie, mais ils nous trouvent ridicules de le prétendre; et ils sont prêts à tout faire, non-seulement pour nous empêcher de réussir dans nos désirs, mais pour nous assujettir aux leurs, et pour exiger les mêmes choses de nous. Voilà donc par là tous les hommes aux mains les uns contre les autres; et si celui qui a dit qu'ils naissent dans un état de guerre, et que chaque homme est naturellement ennemi de tous les autres hommes, eût voulu seulement représenter par ces paroles la disposition du cœur des hommes les uns envers les autres, sans prétendre la faire passer pour légitime et pour juste, il aurait dit une chose aussi conforme à la vérité et à l'expérience, que celle qu'il soutient est contraire à la raison et à le justice. *Nicole.*

La Bruyère (1644), enseigna l'histoire au fils de Condé et passa le reste de sa vie auprès du Prince. Connaissant bien la cour et la ville, il se mit à tracer *des caractères*, d'un style qui a tant de vivacité et de mouvement, qu'on croit voir ses personnages agir, parler, se mouvoir. Quelques comparaisons basses et triviales déparent cet ouvrage.

Le Parleur à prétention.

«Que dites-vous? Comment? Je n'y suis pas; vous plairait-il de recommencer? J'y suis encore moins. Je

devine, enfin: Vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid; que ne disiez-vous: Il fait froid? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites: Il pleut, il neige. Vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter; dites: Je vous trouve bon visage. Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et, d'ailleurs, qui ne pourrait pas en dire autant? Qu'importe, Acis? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables, les diseurs de Phébus, vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement; une chose vous manque: c'est l'esprit. Ce n'est pas tout; il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres. Voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées, et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par votre habit, et vous dis à l'oreille: ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit: peut-être alors croira-t-on que vous en avez.

La Bruyère, Caractères.

Histoire proprement-dite.

Le *Nain de Tillemont* (1637), l'un des élèves de Nicole, écrivit des *mémoires* et une *histoire des rois d'Orient et d'Occident.* Ces ouvrages sont pleins d'exactitude et d'érudition, mais le style en est trop austère et laisse apercevoir quelque teinte de jansénisme.

L. d'Avrigny, Jésuite (1675), a rédigé aussi des *mémoires sur l'histoire universelle*, qui se recommandent par l'élégante précision du style, mais qui contiennent quelques erreurs condamnées par la cour de Rome.

Dupin (1657), savant docteur de la Sorbonne, rédigea la *bibliothèque universelle des auteurs ecclésiastiques,* ouvrage immense et complet dont le style est agréable, l'érudition profonde; cependant l'auteur fut

obligé d'en rétracter les jugements qui portaient sur l'autorité du Pape et sur les Pères de l'Eglise. Il devint plus tard janséniste.

On doit à *l'abbé Fleury*, sous-précepteur des enfants de France, le *catéchisme historique, les mœurs des Israëlites et des chrétiens,* et une immense *histoire ecclésiastique* qui fut mise à l'index. Son style est pur et clair.

Mézerai (1610), connu par sa *grande et sa petite histoire de France*, écrivit avec facilité, mais sans exactitude et sans érudition.

Le *Père Daniel*, jésuite, qui essaya, mais sans succès, de réfuter *les Provinciales* de Pascal, et dont on possède encore une *histoire de France* qui prit enfin avec lui le véritable caractère historique.

Le *Comte de Boulainvilliers;* historien érudit mais paradoxal.

Mémoires.

Ce genre tout à la fois littéraire, historique et moral, occupe une place importante dans la littérature française; les mémoires du XVIIème siècle demandent à être lus avec quelque restriction, parce qu'ils reproduisent trop fidèlement les moeurs d'une cour plus polie que vertueuse.

Pontchartrain, secrétaire de Marie de Médicis, a composé sur la régence de cette princesse des mémoires aussi exacts qu'intéressants.

Henri, duc de Rohan, gendre de Sully, a laissé sur la guerre de la réforme, des mémoires écrits avec concision et énergie, mais aussi avec une aigreur haineuse telle que pouvait l'éprouver un chef de parti (calviniste).

Le *maréchal de Bassompierre*, captif pendant 12 ans par les ordres de Richelieu, a écrit des mémoires intéressants, mais pleins de causticité.

Louis de Pontis (1683), gentilhomme provençal, homme de cour et bon guerrier, se retira plus tard à Port-Royal et charma les solitaires par ses écrits qui sont plutôt des romans merveilleux que de l'histoire.

Mme de Motteville et *Melle de Montpensier* ont composé des mémoires assez intéressants: la 1ère sur Anne d'Autriche à qui elle avait voué une espèce de culte, par profonde reconnaissance; la 2e sur la Fronde.

Les mémoires du vertueux *Turenne* ont un grand mérite, mais on regrette qu'ils soient si courts.

Le *cardinal de Retz*, voué au sacerdoce malgré lui, écrivit aussi sur la Fronde; ses mémoires manquent d'exactitude, de partialité et de convenance, mais son style est original.

Le *marquis de Torcy* (1669), neveu de Colbert, rapporte en caractères touchants, les évènements du règne de Louis XIV, lorsqu'il tirait à sa fin.

Romans.

Les interminables romans de Melle *Scudéri* eurent d'abord une vogue immense, jusqu'à ce que Boileau en eût fait une juste critique.

Scarron, le premier mari de Me de Maintenon, fut un esprit bizarre et bouffon, dont les ouvrages sont écrits d'une manière trop triviale pour pouvoir en supporter la lecture.

Melle *de Lafayette*, cette intime amie de Segrais, de La Fontaine, de la Rochefoucault, a écrit *Zaïda* et la *Princesse de Clèves*, où elle reproduit des fictions dangereuses au point de vue moral. Elle peut être regardée comme la créatrice du roman moderne.

Contes.

Les contes de *Mille et Une Nuit* de *Galland* eurent un succès européen. L'Orient, ses merveilles,

ses mystères, ses mœurs, ses usages, s'ouvrirent comme par enchantement, aux yeux du public émerveillé.

Charles Perrault (1703) conserva dens ses *Contes de fées* la simple et naïve allure des vieux récits populaires qu'il tira de l'oubli. Tout récemment encore, Gustave Doré a illustré une édition de luxe de ces mêmes *Contes*. Et qui ne se rappelle avec plaisir le petit *Chaperon rouge*, le *Chat botté*, *Cendrillon*, la *Belle aux bois dormant*, *Riquet à la houppe*, le *petit Poucet*, etc., qui ont fait les délices de notre enfance?

Cependant, ces sortes de lectures ne sont propres qu'a surexciter l'imagination des enfants, des filles surtout; à les nourrir de chimères, et à les mettre hors du calme et du positif qni leur convient avant tout.

Les belles pages de la Bible, les traits de la Vie des Saints, les œuvres si instructives et si intéressantes d'un Christophe Schmidt, d'une Eugénie Foa, et tant d'autres, seraient bien plus convenables à leur éducation, bien plus saines et pratiques.

Lettres.

Marie de Rabutin Chantal (1627), petite-fille de Ste de Chantal, de bonne heure orpheline, fut confiée aux soins de son oncle, M^r^ l'abbé de Coulanges qu'elle appela si affectueusement *le bien bon*. Ménage et Chapelain lui enseignèrent la grammaire et la littérature. Elle épousa à 18 ans le marquis de Sévigné tué en duel après 7 ans de mariage. La jeune veuve se voua tout entière à l'éducation de son fils et de sa fille qu'elle maria au Comte de Grignan, gouverneur de la Provence. C'est à Mme de Grignan qu'elle écrivit cette foule de lettres qui l'ont conduite à l'immortalité. Tout ce qui sortait de la plume de Me de Sévigné avait sans doute une teinte vive et originale, mais

c'est surtout dans sa correspondance avec sa fille que l'aimable écrivain ouvre son coeur aussi sensible que délicat.

On ne se lasse pas de relire les charmants récits de la Marquise de Sévigné, où le siècle de Louis XIV, comme par un miroir enchanté, passe devant nos yeux, avec son roi et sa cour, son théâtre et sa littérature, ses fêtes et ses guerres, ses repas et même ses toilettes.

A SA FILLE.

Sur un danger qu'elle a couru.

Ah! ma fille, quelle lettre! quelle peinture de l'état où vous avez été! et que je vous aurais mal tenu ma parole si je vous avais promis de n'être point effrayée d'un si grand péril! Je sais bien qu'il est passé; mais il est impossible de se représenter votre vie si proche de sa fin, sans frémir d'horreur. Et M. de Grignan vous laisse embarquer pendant un orage; et, quand vous êtes téméraire, il trouve plaisant de l'être encore plus que vous! au lieu de vous faire attendre que l'orage soit passé, il veut bien vous exposer! Ah! mon Dieu! qu'il eût été bien mieux d'être timide, et de vous dire que si vous n'aviez point de peur, il en avait, lui, et ne souffrirait point que vous traversassiez le Rhône par un temps comme celui qu'il faisait! Que j'ai de peine à comprendre sa tendresse en cette occasion! Ce Rhône qui fait peur à tout le monde, ce pont d'Avignon où l'on aurait tort de passer en prenant de loin toutes ses mesures: un tourbillon de vent vous jette violemment sous une arche; et quel miracle que vous n'ayez pas été brisés et noyés dans un moment! Je ne soutiens pas cette pensée, j'en frissonne, et je m'en suis réveillée avec des sursauts dont je ne suis pas la maîtresse. Trouvez-vous toujours que le Rhône ne soit que de l'eau? De bonne foi, n'avez-vous point été effrayée d'une mort si proche et si inévitable? Une autre fois ne serez-vous point un peu moins hasardeuse? Une aventure comme celle-là ne vous fera-t-elle point voir les dangers aussi terribles qu'ils le sont? Je crois du moins que vous avez rendu grâces à Dieu de vous avoir sauvée. Pour moi, je suis persuadée que les messes que j'ai fait dire tous les jours

pour vous ont fait ce miracle; et je suis plus obligée à Dieu de vous avoir conservée dans cette occasion, que de m'avoir fait naître. *Mme De Sévigné.*

Les lettres de Me de Grignan ont été insérées avec celles de sa mère; son style est noble et spirituel, quoique sérieux et guindé.

La marquise de Simiane, sa fille, écrivit au contraire avec beaucoup de précipitation. Elle a pourtant, selon l'expression de La Harpe, un *air de famille* dans ses lettres.

Fr. d'Aubigné, veuve du poète Scarron, et ensuite 2e femme de Louis XIV, sous le nom de Mme de Maintenon, a écrit en style orné, élégant, facile; mais le ton en est sérieux et uniforme; son langage est celui d'une raison austère.

A SA NIÈCE.

Réprimandes et conseils.

Je vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire vos vérités; je les dis bien aux demoiselles de Saint-Cyr; et comment vous négligerais-je, vous que je regarde comme ma propre fille? Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle qu'on admire en vous. Quoi qu'il en soit, vous serez insupportable si vous ne devenez humble: le ton d'autorité que vous prenez ne convient point.

Vous croyez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le roi va tous les jours? Le lendemain de sa mort, ni son successeur ni tout ce qui vous caresse, ne vous regardera, ni vous, ni Saint-Cyr. Si le roi meurt avant que vous soyez mariée, vous épouserez un gentilhomme de province avec peu de bien et beaucoup d'orgueil. Si, pendant ma vie, vous épousez un seigneur, il ne vous estimera, quand je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairez, et vous ne lui plairez que par la douceur, et vous n'en avez point. Je ne suis point prévenue contre vous; mais je vois en vous un orgueil effroyable. Vous savez l'Evangile par cœur; et qu'importe si vous ne vous conduisez point par ses maximes!

Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père et qui fera la vôtre, et moquez-vous des respects qu'on vous rend. Vous voudriez vous élever même au-dessus de moi; ne vous flattez point: je suis très-peu de chose, et vous n'êtes rien.

Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avez l'esprit. Je consentirais de bon cœur que vous en eussiez moins, pourvu que vous perdissiez cette présomption ridicule devant les hommes et criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve à mon retour, modeste, douce, timide, docile, je vous en aimerai davantage. Vous savez quelle peine j'ai à vous gronder, et quel plaisir j'ai à vous en faire. *Mme de Maintenon.*

Marques d'un bon caractère.

Les filles qui ont l'esprit bien fait, sont celles qui prennent simplement ce qu'on leur dit, qui ne sont ni difficultueuses, ni raisonneuses, ni pointilleuses, qui se font aimer des plus sages, qui ne sont haïes de personne, dont on aime la société, qui aiment leurs maîtresses, qui parlent peu, qui sont timides, qui aiment à faire plaisir, qui sont attentives: toutes ces qualités marquent un bon esprit et un bon cœur. On aura toujours assez d'esprit et un bon cœur, quand on l'aura droit, doux et commode; les bonnes filles sont celles qui se donnent tout entières à ce qu'elles font, qui sont simples, gaies et commodes, qui prennent tout en bonne part, qui ne se fâchent de rien; c'est ce qui s'appelle, bonne humeur; celles qui ont l'esprit droit et simple sont celles qui vont droit au fait sur ce qu'on leur dit, qui cherchent à s'instruire, quand elles n'entendent pas d'abord, qui se rendent à la raison, qui en sont frappées et convaincues. Les bons esprits sont ceux avec qui on est à son aise et à qui il faut peu de ménagements; le courage est encore une qualité essentielle à un bon sujet; on n'est bon à rien, quand on n'a pas de courage; celles qui sont de bonne foi et courageuses, sont ravies de poursuivre ce qu'elles commencent: les lâches font tout superficiellement; elles balaient, sans se soucier que le lieu soit plus propre, et ainsi du reste. Ce caractères sont mauvais et se portent partout. *Mme de Maintenon.*

Chapitre IV.

Décadence ou Siècle philosophique.

Ce n'est pas le talent, ce n'est pas le génie qui firent défaut au 18ème siècle, c'est la foi, c'est la vertu! Quelles inspirations peut-on demander à des coeurs glacés par l'impiété, corrumpus par l'immoralité? Aussi la littérature de ce siècle pourrait-elle être comparée à cette tour orgueilleuse qui devait s'élever jusqu'au ciel; prose, poésie, éloquence, philosophie, arts, sciences entrèrent dans cet infernal complot, et toutes ces oeuvres portèrent plus ou moins cette empreinte satanique.

Rien ne dépeint mieux cette funeste époque, que le noble et sublime discours du Père de Neuville, prononcé quarente ans avant la grande révolution française.

«Qu'ils continuent de s'étendre, de s'affermir, ces affreux systèmes; leur poison dévorant ne tardera pas à consumer les principes, l'appui, le soutien nécessaire et essentiel de l'Etat. Amour du prince et de la patrie, lien de la famille et de la société, désir de l'estime et de la réputation publique, soldats intrépides, magistrats désintéressés, amis généreux, enfants respectueux, riches bienfaisants, ne les espérez point d'un peuple dont le plaisir et l'intérêt seront l'unique dieu, l'unique loi, l'unique vertu, l'unique honneur. Dès lors, dans le plus florissant empire, il faudra que tout croule, que tout s'affaisse, que tout s'anéantisse; pour le détruire, il ne sera pas besoin que Dieu déploie sa foudre et son tonnerre: le ciel pourra se reposer sur la terre du soin de le venger et de la punir.»

---

§ Ier.

Poésie.

Art. Ier.

Poésie lyrique.

Lefranc de Pompignan (Marquis de) (1709) abandonna les hautes charges de la magistrature, pour se livrer tout entier à la culture des lettres. Ses *poésies sacrées* furent assez mal accueillies; Voltaire crut les stigmatiser par ce quolibet: «sacrées sont, car personne n'y touche.» Mais elles obtinrent le suffrage des hommes de coeur et de goût.

Fragment d'une ode imitée du Psaume 103.

. . . . . .

Que le jour commence à paraître,
Ou qu'il s'éteigne dans les mers,
Mon créateur, mon divin maître
Sera l'objet de mes concerts.
Trop heureux si, dans sa clémence,
Il écoute avec complaisance
Les chants que je forme pour lui.
Fidèle à marcher dans sa voie,
En lui seul je mettrai ma joie,
Mon espérance et mon appui.

Ecouchard-Lebrun (1729), serait regardé comme un des bons poétes lyriques de son siècle, si la bassesse de son coeur n'enlevait toute noblesse, toute moralité à sa poésie.

Après avoir exalté dans ses *Odes*, la bonté et la grandeur royales de Louis XVI, il se fit le poète de la Terreur, quis il chanta le Consulat et enfin l'Empire.

Ses mordantes *Epigrammes* lui aliénièrent tous les coeurs.

Malfilâtre (1733), se serait distingué par son talent poétique, si son amour des plaisirs et ses folles dépenses n'eussent hâté sa fin. Il mourut âgé de 34

ans. Ce poète a laissé des *odes*, un *poème sur Narcisse*, une belle imitation du psaume *Super flumina Babylonis* et des *traductions* de Virgile. Les poésies de cet auteur pèchent dans l'ensemble, mais on y trouve parfois une brillante facilité, de l'harmonie et du sentiment.

Art. II.

Poésie épique.

La Henriade de Voltaire, soi-disant *épopée*, est plutôt une histoire inexacte, écrite en vers, faible de plan et de conception, froide d'ensemble, vide de religion et de morale. Enfin cet ouvrage n'est pas classique. Quant à son ignoble *poème de la Pucelle*, il scandalisa et révolta, même les moins délicats.

Jacques Delille, (1738) professeur à Paris, eut le noble courage de refuser à Robespierre, un hymne qu'il lui avait demandé pour la fête de *l'Etre-suprême*. Il composa alors son fameux *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme.*

Sois donc digne de ton auteur,
Ne ravale point la hauteur
De cette origine immortelle!
Eh! qui peut mieux t'enseigner qu'elle
A braver des faux biens l'éclat ambitieux?
Que la terre est petite à qui la voit des cieux!
. . . . . .
Tous ces faux biens qu'agrandit l'ignorance,
Que colore la vanité,
Que sont-ils, aperçus dans un lointain immense,
Des célestes hauteurs de l'immortalité?
. . . . . .
Ah! si ce noble instinct par qui du grand Homère,
Par qui des Scipions l'esprit fut enfanté,
N'était qu'une vaine chimère,
Qu'un vain roman par l'orgueil inventé;
Aux limites de sa carrière,

D'où vient que l'homme éprouvanté,
A l'aspect du néant se rejette en arrière?
Pourquoi dans l'instabilité
De cette demeure inconstante,
Nourrit-il cette longue attente
De l'immuable éternité?

. . . . . .

Oui: vous qui, de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez! vous êtes immortels.
Et vous, vous du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous, vous êtes immortels. . . .

Delille.

Gresset d'Amiens (1709) a excellé dans trois petits *poèmes badins* connus sous le nom de *Vert-Vert*, du *Lutrin vivant* et du *Carême impromptu*, pleins de charme, d'espièglerie et d'originalité. On regrette cependant que Gresset y ait exercé son talent pour la plaisanterie, sur des sujets que la piété doit toujours respecter. Il est vrai que l'auteur rétracta plus tard tout ce qu'il avait écrit d'inconvenant dans ces bagatelles qui avaient fait la gloire de sa jeunesse.

Portrait du perroquet Vert-Vert.

Vert-Vert (c'était le nom du personnage),
Transplanté là de l'indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien.
Il était beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc, comme on l'est au bel âge.

. . . . . .

Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondait à tout avec justesse:
Tel autrefois César en même temps
Dictait à quatre en styles différents.
L'illustre oiseau commençait ses récits;

Des charmes neufs variaient ses débits.
Eloge unique et difficile à croire:
Nul ne dormait dans tout son auditoire.
Lui, cependant, stylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Quand il avait débité sa science,
Serrant le bec et parlant en cadence,
Il s'inclinait d'un air fort discret,
Et laissait là son monde édifié.
Mais vint un temps d'affligeante mémoire,
Un temps critique où s'éclipsa sa gloire.
Ah! qu'un grand nom est un bien dangereux!
Un sort caché fut toujours plus heureux.

Gresset.

Art. III.

Poésie dramatique.

Tragédie.

Voltaire réussit dans plusieurs *tragédies* qu'il composa à force d'esprit, pendant que son coeur restait froid. Ces compositions, souvent romanesques dans l'action, exagérées dans les sentiments, exaltent l'imagination, émoussent la sensibilité, parce qu'elles outrepassent la juste mesure.

Zaïre et *Mérope* sont les meilleures tragédies de Voltaire.

Lusignan à sa fille.

Mon Dieu! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire,
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve ma fille, elle est ton ennemie!
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines;
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros, protecteurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs! . . . .

. . . . . .

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers est mort en ces lieux-mêmes ;

. . . . . .

Tu ne saurais marcher en cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu ;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.

. . . . . .

Je te vois dans mes bras, et pleurer et gémir,
Sur ton front pâlissant, Dieu met le repentir.

(Zaïre de Voltaire.).

Crébillon (1674) donna au public plusieurs *tragédies* dont les plus estimées sont : *Rhadamiste*, *Zénobie* et *Catilina*.

Ce poète a surtout visé à exciter la terreur ; il a même poussé le terrible jusqu'à l'atrocité. «Corneille, disait-il, a pris le Ciel, Racine la terre ; il ne me restait plus que l'enfer, et je m'y suis jeté tête baissée.»

La Harpe a réussi dans ses Tragédies de *Warvick* et de *Philoctète*.

Comédie.

Destouches (1680) fit, parmi d'autres bonnes pièces, deux chefs-d'oeuvre : *le philosophe marié et le glorieux*.

Destouches a de la sagesse dans ses conceptions, de la grâce et de la finesse dans son style. Toujours il respecta la morale, et consacra la fin de sa vie à la défense de la religion, mérite fort rare à cette époque.

Piron (1689), né à Dijon, fit paraître le chef-d'oeuvre de la comédie, la *Métromanie*, pièce fort-simple, mais pleine de verve et d'originalité. Malheureusement ses moeurs licencieuses se reproduisirent dans ses écrits.

Gresset (1709) donna sa comédie du *Méchant* qui eut un succès mérité. C'est une peinture fidèle des moeurs des gens du grand monde, avant et après la

Régence; on y trouve des conceptions pleines de sens et de moralité, et des vers excellents dont un grand nombre sont devenus proverbes; aussi *le Méchant* est-il placé avec *la Métromanie*, au rang des premières comédies du dix-huitième siècle.

Lesage, auteur de *Gil-Blas*, a donné le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro; Marivaux* et *Beaumarchais* ont encore écrit avec quelque succès dans le genre comique, mais l'immoralité de leurs pièces ne nous permet pas d'en parler.

Drame.

La Chaussée composa plusieurs drames; *la Gouvernante* et *l'école des Mères* sont ses chefs-d'oeuvre. Le style de cet auteur est parfois faible.

La scène française ne conserve plus sous le nom de *Drame*, qu'une espèce de tragédie populaire, et c'est, avec le *Mélodrame*, la plus dangereuse et la plus vulgaire des représentations.

Le Père de Famille de Diderot, *Beverley*, par *Saurin*, et *le Philosophe sans le savoir*, par *Sedaine*, sont les plus-connus.

Les *Drames de la Harpe* sont inférieurs à ses Tragédies.

Opéra.

L'abbé Pellegrin eut le tort de travailler pour le théâtre.

De tous ses ouvrages, le plus remarquable est *Jephté*, l'une des pièces les plus touchantes qu'on ait applaudies à l'opéra.

Bernard fit paraître *Castor et Pollux*, l'un des meilleurs opéras français et qui fut parfaitement exécuté, grâce au fameux compositeur et musicien, *Rameau*.

Art. IV.

Poésie didactique.

Poésie didactique proprement-dite.

Louis Racine, second fils du grand poète de ce nom (1692), cédant à son attrait naturel, composa son premier ouvrage, le *poème de la Grâce*, écrit avec élégance et pureté. Les théologiens y trouvent quelques erreurs de Jansénius.

Le chef-d'oeuvre de Louis Racine est le poème de la *Religion*. L'auteur qui a si bien saisi tout ce que la religion donnait a son sujet, ne parait pas avoir eu assez d'imagination pour en remplir l'étendue et la majesté.

Fragment du Poème de la Religion.

Jésus-Christ.

Il ne dérange point les astres dans leur course;
On lui demande en vain des signes dans les cieux.
Vient-il pour contenter les esprits curieux?
Ce qu'il fait d'éclatant, c'est sur nous qu'il l'opére:
Et pour nous sort de lui sa vertu salutaire.
Il guérit nos langueurs, il nous rappelle au jour;
Sa puissance toujours annonce son amour.

. . . . . .

Lui seul n'est point ému des secrets qu'il révèle:
Il parle froidement d'une gloire éternelle;
Il étonne le monde et n'est point étonné:
Dans cette même gloire il semble qu'il soit né;
Il parait ici-bas peu jaloux de la sienne.
Qu'empressé de l'entendre un peuple le prévienne,
Il n'adoucit jamais aux esprits révoltés
Ses dogmes rigoureux, ses dures vérités.
C'est en vain qu'on murmure, il faut croire, il l'ordonne;
D'un oeil indifférent il voit qu'on l'abandonne.
Un disciple qui vient se jeter dans ses bras,
Et qui renonce à tout pour marcher sur ses pas,
Lui demande par grâce un délai nécessaire,
Un moment pour aller ensevelir son père.

«Dès ce moment, suis-moi, lui répondit-il alors,
«Et laisse aux morts le soin d'ensevelir leurs morts.»
Quittons tout pour lui seul; que rien ne nous arrête.
Cependant il n'a pas où reposer sa tête.

L. Racine.

Poésie didactique descriptive.

Le Marquis de St. Lambert (1717), s'attacha à la cour de Stanislas, roi de Lorraine; plus tard il alla à Paris, et y acquit une grande célébrité par son *poème des Saisons;* cet ouvrage renferme des idées ingénieuses, de belles descriptions, mais il est froid et monotone. C'est le style d'un grand seigneur qui n'a ni vu ni aimé la campagne.

Fragment de l'orage.

On voit à l'horizon, de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre:
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre.
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et, le long du vallon, le feuillage a tremblé;
Les monts ont prolongé le lugubre murmure
Dont le son lent et sourd attriste la nature:
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
. . . . . .
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre en grondant roule dans l'étendue.
Elle redouble, vole, éclate dans les airs:
Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés,
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Hélas! d'un Ciel en feu les globules glacés

Ecrasent en tombant les épis renversés.
O récolte! ô moissons! tout périt sans retour:
L'ouvrage de l'année est détruit en un jour!

St. Lambert.

Roucher (1745), se fit un nom par son *poème des Mois*. Le choix du sujet n'était pas heureux; quoi de plus monotone que douze chants consacrés à chacun des mois de l'année? La versification de Roucher est quelquefois noble et abondante, mais le plus souvent verbeuse et guindée.

Jacques Delille (1738) fit paraître le *Poème des jardins*, de *l'Homme des champs*, des *trois Règnes de la nature*, de *l'Imagination*, celui de la *Pitié*, de la *Conversation* et de la *Vieillesse*. Tous ces ouvrages révèlent un esprit facile et brillant, une affabilité charmante, une âme sensible et généreuse. On reproche toutefois à l'auteur d'avoir trop disséqué la nature.

Le Curé de Village.

(L'Homme des Champs, ou les Géorgiques Françaises.)

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les voeux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie, et le suit au tombeau.
Fidèle à son église et cher à son troupeau,
Le vrai pasteur ressemble à cet antique ormeau,
Qui des jeux du village, ancien dépositaire,
Leur a prêté cent ans son ombre héréditaire,
Et dont les verts rameaux, de l'âge triomphants,
Ont vu mourir le père et naître les enfants.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre Providence.
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits?

Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits!
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paraît: et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime:
Le pauvre le bénit et le riche l'estime;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.

Jacques Montanier Delille (de 1738 à 1813).

Poésie didactique satirique.

Gilbert (1751) sut unir à un mérite réel comme poète, celui d'attaquer dans ses satires, la secte philosophique. Les plus remarquables sont: *Le Dix-huitième siècle* et *Mon Apologie.* Les vers du jeune poète manquent quelquefois de nombre et d'harmonie, leur force dégénère souvent en dureté et en rudesse, mais il y a en Gilbert, une verve et une énergie qui promettaient un brillant avenir.

Poésie didactique. Fables.

Florian a donné au public de charmantes *Fables* qui le placent au premier rang après La Fontaine.

Le Grillon et le Papillon.

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regarde un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs:
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs;
Prenant et quittant les plus belles.
Ah! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talents, encor moins de figure;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas:
Autant vaudrait n'exister pas.

Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants:
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bounets, servent à l'attraper;
L'insecte vainement cherche à leur échapper,
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
Un troisième survient, et le prend par la tête:
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde!
Pour vivre heureux, vivons caché.

Florian.

Poésie didactique. Epîtres.

Les *Epîtres de Gresset* sont écrites avec abandon et franchise. *La Chartreuse* est sa meilleure production en ce genre.

Florian, page du duc de Penthièvre, fut couronné par l'académie, pour une *Epître* en vers, intitulée *Voltaire et le serf du mont Jura*. Il est à regretter que les ouvrages de ces écrivain portent l'empreinte de la corruption de son siècle.

Poésie didactique pastorale.

Le même *Florian* donna quelques *pastorales: Galatée* et *Estelle*, qu'on ne peut vous recommander; et la touchante *églogue de Ruth*, couronnée par l'académie, non-écrite pour vous.

Berquin (1749) débuta dans la carrière littéraire par des *Idylles* pleines de grâce et de sensibilité, et consacra ensuite tous ses travaux à l'instruction de la jeunesse.

Le nid de fausette.

Je le tiens, ce nid de fauvette!
Ils sont deux, trois, quatre petits!
Depuis si longtemps je vous guette!
Pauvres oiseaux! vous voilà pris.
Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous; oh! c'est en vain;
Vous n'avez pas encor vos ailes;
Comment vous sauver de ma main?

Mais quoi! n'entends-je point leur mère
Qui pousse des cris douloureux?
Oui, je le vois, oui c'est leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.
Ah! pourrais-je causer leur peine,
Moi qui l'été, dans les vallons,
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons?

Hélas! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère
Elle n'aurait qu' à mourir . . . .
Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants!
Non, non, que rien ne vous sépare;
Non, les voici; je vous les rends.

Apprenez-leur, dans le bocage,
A voltiger auprès de vous;
Qu'ils écoutent votre ramage
Pour former des sons aussi doux.
Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne,
Au bruit de leurs jeunes chansons.

Arnaud Berquin.

André Chénier, (1673) né à Constantinople où son père était consul, a composé des *églogues* d'un cachet antique.

Poésie didactique élégiaque.

André Chénier s'opposa de tout son pouvoir aux excés de la révolution; il fut arrêté, emprisonné et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. C'est pendant sa captivité qu'il traduisit en si beaux vers les plaintes d'une jeune fille, prisonnière comme lui.*)

Elégie de la jeune captive.

L'épi naissant mûrit, de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
Boit les doux présents de l'aurore.
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoique l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

L'illusion féconde habite dans mon sein;
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain;
J'ai les aîles de l'espérance.
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel,
Philomèle chante et s'élance.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encore pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et, comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encore que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

André Chénier.

---

*) Cette jeune captive était Melle la Comtesse de Coigny, plus tard Duchesse de Fleury.

Lamartine nomme cette élégie: «*le plus mélodieux soupir qui soit jamais sorti des fentes d'un cachot.*»

Gilbert, déjà nommé, soupira huit jours avant sa mort prématurée, cette douce élégie.

. . . . . .

Au banquet de la vie, infortuné convive :
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

§ II.

Prose et Prosateurs du XVIIIe siècle.

Art. 1.

Eloquence de la Chaire.

Le Père Neuville († 1774), a eu de beaux plans, de la vivacité et de la hardiesse de pensées ; un style riche, ingénieux et brillant, de la chaleur de sentiment, mais parfois ses plans sont surchargés, sa hardiesse le jette dans l'exagération, son abondance devient de la prolixité et l'éclat de son style se sent de l'affectation.

Le Père Ségaud († 1748), Jésuite aussi, aborda également les grandes vérités de la Religion. S'il n'eut pas la richesse et la magnificence de Massillon, il s'en rapprocha quelquefois par sa douceur persuasive et son onction pénétrante. Après avoir prêché dans les villes, il allait évangéliser les pauvres et les campagnards, avec un zèle vraiment apostolique.

L'Abbé Poulle. Chez lui, la religion ne semble qu'un accessoire dont il appuie sa morale ; anssi, bien que sa riche et brillante imagination lui ait fourni de beaux mouvements oratoires, n'a-t-il ni la solidité, ni la dignité de l'orateur chrétien.

Parmi les orateurs populaires, on cite *l'Abbé Boulenger*, plus connu sous le nom du *Petit Père André*, dont la naïveté, la simplicité et le naturel sont devenus proverbials.

Le Père Duplessis a eu des traits de véritable éloquence. Marmontel raconte qu'un jour le Père Duplessis, évoquant tous les hommes au tribunal de Dieu pour être jugés, les interrogeait, répondait pour eux, et enfin prononçait leur sentence: «Qui êtes-vous? disait-il; je suis un marchand . . . . Et vous? je suis un procureur . . . . Et vous? je suis un artisan;» et à l'instant il énumérait les vices et les crimes qui se rapportaient le plus particulièrement à chacune de ces conditions. Mais le Père Duplessis continuait toujours: «Et vous? Et vous? . . . » et enfin on le voyait abaisser son front et répondre d'une voix humble et tremblante: «Je suis le missionnaire Duplessis;» alors il accusait sa faiblesse et son indignité; il demandait pardon à Dieu et aux hommes de n'avoir pas sanctifié le ministère de la parole, et de n'avoir pas fait fructifier ses prédications par une vie plus édifiante; enfin il tombait à genoux et suppliait ses auditeurs de joindre leurs prières aux siennes pour désarmer la colère de Dieu et pour détourner la foudre prête à les frapper tous.

Mais le grand nom de cette éloquence populaire, est le *Père Bridaine* († 1767) qui parcourut la France en apôtre, pendant quarante ans; sa voix foudroyante déchirait les coeurs, épouvantait les consciences; et ces grands succès, il les dut seulement à ses éminentes vertus. Appelé de St. Sulpice à Paris, pour y prêcher le carême, il envisage l'auditoire illustre que la curiosité avait rassemblé autour de lui, et débute dans sa nouvelle mission par cet exorde sublime qu

produisit dans tout l'auditoire un frémissement d'épouvante et d'admiration.

«A la vue, dit-il, d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionaire dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut . . . . J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment bien différent; et si je me sens humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiètudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du Ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous: car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé, en ce moment, de frapper ma poitrine. Jusqu'à présent, j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes, les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait, malheureux! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu! j'ai porté la douleur et l'épouvante dans ces âmes simples, fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler. C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou sur des pécheurs audacieux et endurcis; ah! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté, la mort qui vous menace, et de l'autre mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main. Tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui

m'écoutez ; la nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout, l'Eternité, voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû, sans doute, réserver pour vous seuls! Et qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera ; car j'ai acquis une longue expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras, en versant des larmes de componction et de repentir, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent.»

Art. II.

Apologistes de la Religion.

L'*Abbé Bergier* († 1790) théologien érudit et logicien habile, réfuta les œuvres des philosophes avec une supériorité incontestable. Son *Traité de la Religion* en est une apologie complète ; son *Dictionnaire théologique* avait d'abord été destiné à l'Encyclopédie, mais quand l'Abbé Bergier vit la direction qui prenait l'entreprise, il se retira. On retrouve dans ce dernier ouvrage, sa logique vigoureuse, sa profonde érudition, son style rapide, coulant, aisé ; mais on regrette quelques articles trop complaisants pour la secte philosophique, qu'on croit avoir été écrits par des collaborateurs aux principes douteux. Ce Dictionnaire a été épuré depuis.

L'*Abbé Guénée* († 1803) défendit d'abord la Religion, puis attaqua Voltaire, avec une science, un esprit et un goût bien capables de réduire son adversaire au silence. L'Abbé Guénée imagina de mettre Voltaire aux prises avec les Juifs, qu'il avait odieusement calomniés,

en leur faisant écrire des *Lettres* supposées à *Mr. de Voltaire.* La modestie, la politesse, l'urbanité de ces nouveaux Juifs, contrastaient singulièrement avec les insolences et les emportements de leur superbe contempteur. Voltaire lui-même fut frappé de cette ironie pleine d'esprit et de finesse, de cette élégance de style, et après avoir prodigué des épithètes injurieuses à l'Abbé Guénée, il en revint à convenir que le secrétaire des Juifs avait de l'esprit et un style pur, qu'il était poli, mais qu'il mordait jusqu'au sang.

On peut encore citer parmi les défenseurs de la religion, l'*Abbé Barruel,* l'*Abbé Gérard,* dans son livre intitulé le *Comte de Grammont*, et le cardinal *De La Luzerne*, etc. Mais presque tous les auteurs catholiques de ce siècle demandèrent à leur raison de venir au secours de la foi, et leur parole n'eut pas l'éloquence énergique et victorieuse qui arrête le crime et provoque la vertu.

Art. III.

Ecole philosophique.

Voltaire (Fr. Marie Arouet) (1694), fils d'un ancien notaire, fit de brillantes études au collège Louis-le-Grand, dirigé par les Jésuites; mais ses maîtres, les R. P. Poré et Lejay, reconnaissant déjà son incrédulité, lui prédirent avec douleur qu'il serait le porte-étendard de l'impiété en France. Au sortir du collège, il fut introduit dans une société d'hommes superficiels et railleurs, qui développèrent promptement le scepticisme de son esprit et la corruption de son cœur.

C'est de 1740 que datent les relations de Voltaire avec Frédéric-le-Grand, roi de Prusse. Tantôt flatteur rampant de Louis XV et de ses créatures, tantôt ami et conseiller du prince-philosophe, Voltaire exploita les faveurs des deux monarques et trahit lâchement l'un et

l'autre. Il se vit d'abord repoussé de Versailles, et se retira auprès du bon roi Stanislas de Lorraine. Puis Frédéric, après l'avoir appelé à Berlin et comblé de faveurs, reconnut enfin sa bassesse et sa dégradation, et ne conserva plus que du mépris pour le philosophe. Il parcourut l'Allemagne et finit par acheter *les Délices*, sur le territoire de Genève; il acquit ensuite la *terre de Ferney*, dans le pays de Gex, où il fit construire une magnifique demeure. De là, il répandit sur l'Europe entière, un déluge de libelles, d'écrits philosophiques, de satires, de poésies, de romans, etc. sous le voile de l'anonyme, et tous inspirés par une haine forcenée contre la religion. Son château devint le rendez-vous de tous les philosophes qui se crurent obligés d'y faire un pélerinage, comme les Musulmans à La Mecque.

Voltaire était dans sa 85ème année, lorsque Mme Denis, sa nièce, le décida à venir à Paris, où il fut accueilli avec un enthousiasme digne d'un peuple dépravé; la vive émotion qu'il en ressentit, ébranla sa constitution usée par les ans, le travail et les excès, et tont annonça sa fin prochaine. Certains mémoires assurent que le prêtre qui se présenta au mourant ne fut point admis et que *l'impie* mourut entre les bras de ses amis, avec la glaciale indifférence d'un philosophe, selon les uns, et selon les autres, tremblant et bourrelé de remords.

Ce qui distingue la prose de Voltaire, c'est la facilité, le coulant, la variété et l'élégance du style. Mais il y sacrifie trop la vérité à l'agrément et à la pente de son esprit léger et frivole.

La philosophie de Voltaire n'est pas traitée avec plus de gravité que l'histoire: sa haine contre la religion fut la seule base de son système.

Au point de vue moral, Voltaire s'offre à son siècle et à la postérité, comme le type du vice. Toujours alliée au sacrilège, sa corruption ose braver Dieu en perdant les hommes. Enfin, selon l'énergique expression du Comte Joseph de Maistre, «*d'autres cyniques étonnèrent la vertu. Voltaire étonna le vice même . . . .*» «*Il a fait tout ce que nous voyons,*» disait au plus fort des désordres de la révolution française, Condorcet, le disciple, l'ami et l'historien de Voltaire. — «*Il a fait tout ce que nous voyons*, diront encore longtemps les générations à venir; *il a fait le malheur de l'Europe, en y faisant germer avec sa philosophie, le mépris des choses graves et l'estime des choses frivoles.*»

J. J. Rousseau, fils d'un horloger de Genève (1712), se borna, dans sa jeunesse, à lire les vies de Plutarque et des romans, et il puisa dans cette dernière lecture, des notions plus que bizarres sur la vie humaine. Clerc, apprenti, laquais, scribe, maître de musique, précepteur, commis, homme de lettres, Rousseau essaya de tout, sans pouvoir se fixer.

A 37 ans seulement, J. J. Rousseau sortit de l'obscurité où il avait vécu malgré lui. Bientôt après il fit représenter son *opéra-pastoral, le Devin de village*, qui eut beaucoup de succès.

Dans le *discours* qui le suivit, il attaqua l'ordre social, s'acharna contre la famille et la propriété et y préconisa l'état sauvage comme celui qui était naturel à l'homme.

Peu après, il abjura par ambition le catholicisme qu'il venait d'embrasser par complaisance, et vint habiter le trop célèbre *Hermitage* que Mme d'Espinay lui avait fait construire dans la vallée de Montmorenci. C'est de là qu'il écrivit *sur les spectacles* et qu'il prouva

avec beaucoup de logique et d'éloquence, que la meilleure comédie est toujours funeste aux moeurs publiques, et en même temps il écrivit le plus immoral des romans, *la Nouvelle Héloïse.* Lui-même condamne la jeune personne qui se permettrait d'en lire seulement une page. Mais à la honte de cette époque, ce fut précisément l'immoralité de ce livre qui en fit le succès.

Rousseau fit ensuite paraître *le Contrat social*, puis son *Emile*, c. à. d. le traité d'éducation le plus chimérique qu'on puisse concevoir; il veut que son Emile n'ait d'autre maître que la nature; il prétend que tous les instincts, toutes les passions de l'enfant sont légitimes; qu'au lieu de les contenir, il faut, au contraire, les laisser grandir et se développer; qu'avant l'âge de quinze ans, il ne donnerait à son élève aucune notion de Dieu et des vérités religieuses, et qu'alors il ne lui présenterait la Religion que comme un guide, que son Emile peut indifféremment prendre ou rejeter. C'est dans cet ouvrage qu'on lit un morceau célèbre, connu sous le nom de: *Profession de foi du vicaire savoyard.*

Ce livre fut condammé d'une voix unanime et brûlé à Genève par la main du bourreau. Rousseau se hâta de fuir et se réfugia dans la principauté de Neufchâtel, où il vécut de la manière la plus bizarre, vêtu en Arménien et faisant des lacets pour se procurer de la subsistance. Puis il se rendit en Angleterre, reparut en France et s'y cacha; enfin sa présence fut tolérée à Paris. Il y fut atteint d'une monomanie mélancolique qui lui faisait voir partout des ennemis acharnés à sa perte; et cet esprit tant vanté devint fou. On croit qu'il prit d'abord du poison, et que, pour en abréger les effets, il se tua d'un coup de pistolet. Il fut enterré à Ermenonville, dans *l'Ile des Peupliers.*

Rousseau conserva toujours, avec la foi d'un Dieu, l'espérance d'un avenir, et ces deux grandes pensées, vivifiant son génie, lui inspirèrent quelques pages d'une noble et touchante éloquence. Cette éloquence ne le rend que plus dangereux: il enflamme et passionne le lecteur; de là ce déplorable enthousiasme dont il a été longtemps l'objet et qu'il dut aux charmes de son style, à la vive sensibilité qui règne dans ses écrits; mais cette délicatesse de langage qui tient à la délicatesse du coeur, jamais Rousseau ne l'a connue.

Les Voyages à pied.

Je ne connais qu'une manière de voyager, plus agréable que toutes les autres manières: c'est d'aller à pied. On part à son moment; on s'arrête à sa volonté; on fait tant ou si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays; on se détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière, je la côtoie; un bois touffu, je vais sous son ombre; une grotte, je la visite. Partout où je me plais, j'y reste. A l'instant où je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux, ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes; je passe partout où un homme peut passer; je vois tout ce qu'un homme peut voir, et, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir.

Combien de plaisirs différents ne rassemble-t-on pas par cette agréable manière de voyager! sans compter la santé qui s'affermit et l'humeur qui s'égaie.

J. J. Rousseau.

Charles de Secondat, baron de Montesquieu, né en 1689, fut nommé président au parlement, à 22 ans déjà, mais les travaux littéraires l'occupaient beaucoup plus que ceux de la jurisprudence. Il établit sa réputation d'écrivain en publiant ses *Lettres persanes;* ces lettres ne sont pas un roman suivi, mais elles sont

écrites avec beaucoup d'esprit et renferment des épisodes variés et ingénieux. Montesquieu profita largement de la licence, générale alors, de plaisanter sur tout, même sur ce qu'on doit toujours respecter, pourvu que la plaisanterie fût fine, spirituelle et revêtue d'un style brillant. L'auteur plaça toutes ses impies satires dans la bouche d'un Persan qu'il faisait voyager en France. Ce personnage étranger mêle à ses réflexions sur les coutumes européennes, une peinture trop fidèle des moeurs orientales, et de là, des scènes immorales qui furent cependant un puissant attrait pour le public corrompu du 18ème siècle. Montesquieu qui sentait combien ce livre était peu digne de la gravité du magistrat, s'efforça, mais en vain, de garder l'anonyme.

Deux ans après son retour d'un voyage par toute l'Europe, il fit paraître ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains.* Ce n'était plus là seulement une oeuvre d'esprit comme les lettres persanes, mais une oeuvre de génie, un chef-d'oeuvre littéraire.

Ce travail n'était que le prélude de *l'Esprit des Lois*, auquel il travaillait depuis vingt ans. Malgré des conseils contraires, Montesquieu mit cet ouvrage au jour, avec cet épigraphe: *Prolem sine matrem* (fils sans mère). Effectivement cet ouvrage n'a point de modèle. Les grandes révolutions et les grands hommes y sont caractérisés avec fermeté et vigueur. Malheureusement l'Esprit des Lois tend à expliquer tout, même la différence des religions, par l'influence des climats, et on ne peut tenir compte à l'auteur des hommages qu'il rend au christianisme, puisqu'il approuve des doctrines que le christianisme condamne.

Montesquieu passa cependant ses dernières années

dans le respect le plus profond pour la religion; sa mort chrétienne, arrivée à Paris, en 1755, témoigna de son repentir. Bien que Montesquieu n'ait pas poussé l'irréligion aussi loin que Voltaire et J. J. Rousseau, les doctrines philosophiques semées dans ses ouvrages, le feront toujours regarder comme l'un des corrupteurs de son siècle.

Rica à Usbek.

Paris 1714.

«J'étais l'autre jour dans une maison où il y avait un cercle de gens de toute espèce: je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes qui avaient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. Il faut avouer, disait une d'entre elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien différents de ceux que nous voyions dans notre jeunesse: ils étaient polis, gracieux, complaisants; mais à présent je les trouve d'une brutalité insupportable. Tout est changé, dit pour lors un homme qui paraissait accablé de goutte; le temps n'est plus comme il était: il y a quarante ans, tout le monde se portait bien, on marchait, on était gai, on ne demandait qu'à rire et à danser, à présent tout le monde est d'une tristesse insupportable. Un moment après, la conversation tourna du côté de la politique. Morbleu! dit un vieux seigneur, l'état n'est plus gouverné: trouvez-moi à présent un ministre comme Mr. Colbert; il était de mes amis; il me faisait toujours payer mes pensions avant qui que ce fût; le bel ordre qu'il y avait dans les finances; tout le monde était à son aise; mais aujourd'hui je suis ruiné. Monsieur, dit pour lors un ecclésiastique, vous parlez là du temps le plus miraculeux de notre invincible monarque; y a-t-il rien de si grand que ce qu'il faisait alors pour détruire l'hérésie? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels? dit d'un air content un autre homme qui n'avait point encore parlé. La remarque est judicieuse, me dit quelqu'un à l'oreille: cet homme est charmé de l'édit; et il l'observe si bien, qu'il y a six mois il reçut cent coups de bâton pour ne le pas violer.»

Montesquieu.

Leclerc de Buffon (1707), fils d'un conseiller du parlement de Bourgogne, eut une jeunesse tout à la fois laborieuse et dissipée; quelque prolongés qu'eussent été les plaisirs de la veille, Buffon, toujours debout à la même heure, se livrait au travail une grande partie de la journée.

Nommé intendant du Jardin du Roi, cette direction lui fournit le dessein de tracer le tableau de la nature entière. Il s'adjoignit le savant *Daubenson*, et deux de ses élèves, travailla avec eux pendant vingt années et publia son *Histoire naturelle.*

Ses écrits sont de beaux modèles de noblesse et d'harmonie de style; il ne leur manque qu'un peu de souplesse et de flexibilité. C'est ce style si noble, si paré, qui a immortalisé Buffon.

On a prétendu que Buffon a fait profession de matérialisme jusque sur le bord de la tombe; mais il est certain qu'il mourut chrétiennement à Paris.

Sur les qualités du style.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'on se trouve embarrassé et qu'on ne sait par où commencer à écrire. Lorsqu'une fois on a rassemblé et mis en ordre toutes les parties essentielles de son sujet, il n'y a plus que du plaisir à écrire: les idées se succèdent aisément, le style devient naturel et facile; tout s'anime; le ton s'élève; les objets prennent de la couleur; le sentiment, se joignant à la lumière, rendra les expressions intéressantes et lumineuses.

Rien n'est plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité: aussi, plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style, à moins que cet esprit ne soit lui-même

le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie; alors l'art de dire des petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse: rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne rien dire que tout ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles: ils ont des mots en abondance, point d'idées. Ils travaillent donc sur des mots, et s'imaginent avoir combiné des idées parce qu'ils ont arrangé des phrases; et avoir épuré le langage, quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre: le style doit graver des pensées, ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue...

Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût. Le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles: les idées seules forment le fond du style, l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire. *Buffon.*

Fontenelle, membre et écrivain de l'académie, a publié différents ouvrages. Ses *Dialogues des Morts* sont remplis de paradoxes et de jeux d'esprit très-inutiles; mais ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, eurent l'avantage, inconnu jusqu'alors, de répandre du charme et de la grâce sur les sciences abstraites. On reproche à Fontenelle d'avoir laissé percer dans cet ouvrage, ainsi que dans d'autres, une ironie vraiment sceptique.

Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, d'abord militaire distingué, puis languissant et maladif, à la suite d'une marche de trente lieues sur la glace, em-

ployа les intervalles de ses souffrances à écrire *l'Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, et un recueil de *Maximes*. Il fut moraliste profond, suppléant à son défaut de connaissance des hommes, par une étude assidue sur lui-même; on rencontre dans ses ouvrages un intérêt sérieux et plein de charmes. La souffrance, cette triste, mais si sage conseillère, éclairait l'esprit de Vauvenargues et lui faisait faire des réflexions salutaires sur ses destinées futures; son cœur était rempli de sentiments nobles, élevés, et même naturellement religieux; mais il se laissa dominer par l'orgueil; ce fut la cause de ses erreurs.

Le singulier, l'original.

«Phocas se pique plus qu'homme du monde de n'importuner personne de ses idées. Si vous lui parlez d'éloquence, ne lui nommez pas Cicéron; il vous ferait d'abord l'éloge d'Abdallah, d'Abutaleb et de Mahomet, et vous assurerait que rien n'égale la sublimité des Arabes. Lorsqu'il est question de la guerre, ce n'est ni Turenne ni Condé qu'il admire; il leur préfère d'anciens généraux dont on ne connaît que les noms et quelques actions contestées. En tel genre que ce puisse être, si vous lui citez deux grands hommes, soyez sûr qu'il choisira toujours le moins illustre. Phocas évite de se rencontrer avec les autres, et dédaigne de parler juste. Il affecte surtout de n'être point suivi dans ses discours, comme un homme qui ne parle que par inspiration et par saillies. Si vous lui dites quelque chose de sérieux, il répond par une plaisanterie; et si vous lui parlez, au contraire, de choses frivoles, il entame un discours sérieux. Il dédaigne de contredire, mais il interrompt. Il est bien aise de vous faire entendre que vous ne dites rien qui l'intéresse; que tout est usé pour quelqu'un qui pense et qui sent comme lui. Faible esprit, qui s'est persuadé qu'on est singulier par étude, et à force d'affectation, original.»

Vauvenargues.

Duclos (1707) s'est placé aux rang des écrivains moralistes par ses *Considérations sur les moeurs*, écrites

avec beaucoup d'esprit et de finesse; elles offrent plus de vues pratiques et utiles que le triste livre des *Maximes* de Larochefoucauld. Ce qui tient lieu de coloris à Duclos, naturellement sec et froid, c'est un certain ton vif et brusque, une sorte d'impatience caustique qui le fait lire, comme une homme se fait écouter, autant par son caractère que par son esprit. Mais Duclos, avec toute sa modération, était un libre penseur qui ne se soumettait pas plus à l'Eglise qu'à la philosophie. Lui aussi fut du nombre des trop célèbres *Encyclopédistes* qui crurent s'immortaliser en écrivant un vaste répertoire de toutes les connaissances humaines, auquel travaillèrent tous les savants de la France; mais l'objet de cet ouvrage était de changer ce qui avait été approuvé jusqu'alors et surtout d'attaquer la religion.

D'Alembert, *Diderot* et *Voltaire* furent les principaux chefs de cette entreprise sacrilège.

D'Alembert, mathématicien habile et l'un des membres les plus distingués de l'Académie des sciences, fut, selon cette parole échappée à un malicieux critique: «*grand géomètre parmi les littérateurs et bon littérateur parmi les géomètres.*»

Dans les *Articles* qu'il fournit à l'Encyclopédie, il ne heurta pas la Religion de front, il l'attaqua de *biais*, comme il le disait lui-même; mais ses attaques, quoique moins exaltées et moins emportées que celles de Diderot, n'en furent pas moins funestes. Quant à ses *Lettres*, elles caractérisent sa dissimulation et son hypocrisie; on voit qu'il joua auprès de son ami Voltaire, un rôle ignoble et satanique, l'excitant sans cesse à un mal qu'il n'osait faire lui-même.

Diderot († 1784) se fit emprisonner par ses monstrueuses doctrines. Rendu à la liberté, il travailla avec

ses nombreux collaborateurs, à répandre ses désolantes doctrines. Des plaintes s'élevèrent de toutes parts contre l'Encyclopédie, et un arrêt du roi en fit supprimer les volumes déjà imprimés. Diderot ne se déconcerta pas; il gagna le vertueux magistrat Malesherbes, alors directeur de la librairie; cet homme respectable, mais faible ou mal-éclairé, eut à en déplorer les tristes conséquences. Enfin, tous ses autres ouvrages attestent aussi qu'il n'employa l'activité et la culture de son intelligence, qu'à saper les fondements de la Religion et de la morale. Chez Diderot, tout parle aux sens; le premier il a donné l'exemple de se passer tout à la fois de raison et de convenance.

On peut encore citer, parmi les Encyclopédistes, le *Baron d'Holbach, Helvétius, Condorcet*, l'infâme auteur de la vie de Voltaire, *Maupertuis*, etc.

Art. IV.

Histoire proprement-dite.

Plusieurs savants Bénédictins, entre autres *Don Calmet*, répandirent par leurs recherches assidues de grandes lumières sur l'histoire.

Mésenguy, l'ami du bon Rollin, écrivit parfois avec l'éloquence des Pères. Malheureusement *son ancien et son nouveau Testament* sont entachés de jansénisme.

Le *P. Berruyer*, encourut la double censure de la Compagnie de Jésus à laquelle il appartenait, et de la cour de Rome, par la rédaction de son *Histoire du Peuple de Dieu*, où il altéra le texte sacré en le revêtant de couleurs romanesques.

L'*Abbé Millot*, précepteur de l'infortuné Duc d'Enghien, composa plusieurs *ouvrages historiques*, pleins de l'esprit du 18ème siècle.

Bonnot de Mably se donna tout entier à des *études historiques et politiques* où il exalte les institutions anciennes pour déprécier les modernes. Sa plume n'est conduite que par la passion et la rancune. Il ne fit pourtant pas cause commune avec les philosophes de son siècle.

Voltaire traita aussi *l'histoire.* Celle *de Charles XII,* romanesque comme son héros, se trouve parmi les ouvrages classiques. Le *Siècle de Louis XIV*, n'est au fond qu'une narration rapide de quelques évènements. Ce qui manquait à Voltaire, comme historien, c'est la gravité, l'exactitude et la bonne foi. Les *Essais* de Voltaire *sur les mœurs, l'esprit et l'histoire des nations* ne sont qu'un assemblage d'anecdotes anti-religieuses et anti-morales. L'*histoire de Pierre-le-Grand*, celle du *Parlement* et le *Précis du siècle de Louis XV*, sont des ouvrages inférieurs aux premiers.

Duclos, l'encyclopédiste, donna aussi une histoire de Louis XI, exacte, mais froide et sans intérêt.

Rollin, né en 1661, composa son *Traité des Etudes* où il révèle une affection grave et pleine d'espérance pour la vive jeunesse qu'il veut avant tout rendre vertueuse. S'il tâche d'enrichir l'esprit de son élève de mille notions scientifiques, il s'applique surtout à former en lui un jugement sain, un coeur droit et pur, en lui inculquant la plus excellente morale par le langage de la religion.

A soixante-dix ans, le *bon Rollin* entreprit son *histoire ancienne et moderne* qu'il ne put achever, la mort l'ayant surpris. L'exactitude de l'histoire y est souvent en défaut; cependant il y a un charme singulier de candeur, de simplicité, de douceur et de gravité, dans les récits de Rollin et ce vertueux auteur se vit

entouré de l'estime et de l'affection de tous ceux qui le connurent.

L'abbé Barthélemy (1716) qui ne dut ce titre qu'à un bénéfice, se distingua d'abord comme garde du cabinet des médailles; ses recherches en doublèrent le nombre.

Quelques *Mémoires*, mais surtout son *Voyage du jeune Anacharsis* lui acquirent une gloire durable. Barthélemy voulant faire connaître l'histoire de la Grèce, y fait voyager Anacharsis, personnage fictif, qui dépeint dans un style élégant, agréable, plein de charmes et de variété, le brillant tableau qui se déroule à ses yeux. Barthélemy n'oublia pas les héros de la Grèce; aussi Anacharsis rencontre-t-il Thémistocle, Epaminondas, etc.

Le Voyage du jeune Anacharsis fut traduit dans les principales langues et eut un succès européen; la vénération qu'inspirait son auteur lui sauva même la vie, aux jours de la sanguinaire Terreur.

Mythologie grecque descriptive.

Tous les matins une jeune Déesse ouvre les portes de l'Orient et répand la fraîcheur dans les airs, les fleurs dans la campagne, et les rubis sur la route du soleil. A cette annonce, la Terre se réveille et s'apprête à recevoir le Dieu qui lui donne tous les jours une nouvelle vie. Il paraît; il se montre avec la magnificence qui convient au Souverain des cieux. Son char, conduit par les Heures, vole et s'enfonce dans l'espace immense qu'il remplit de flammes et de lumière. Dès qu'il parvient au palais de la Souveraine des mers, la Nuit, qui marche éternellement sur ses traces, étend ses voiles sombres, et attache des feux sans nombre à la voûte céleste. Alors s'élève un autre char dont la clarté douce et consolante porte les coeurs sensibles à la rêverie: une Déesse le conduit. Elle vient en silence recevoir les tendres hommages d'Endymion.

«Cet arc qui brille de si riches couleurs, et qui se courbe d'un bout de l'horizon à l'autre, ce sont les traces

lumineuses du passage d'Iris, qui porte à la Terre les ordres de Junon. Ces vents agréables, ces tempêtes horribles, ce sont des Génies qui, tantôt se jouent dans les airs, tantôt luttent les uns contre les autres pour soulever les flots. Au pied de ce côteau est une grotte, asile de la fraîcheur et de la paix. C'est là qu'une Nymphe bienfaisante verse de son urne intarissable le ruisseau qui fertilise la plaine voisine; c'est de là qu'elle écoute les voeux de la jeune beauté qui vient contempler ses attraits dans l'onde fugitive. Entrez dans ce bois sombre, ce n'est ni le silence, ni la solitude qui occupe votre esprit: vous êtes dans la demeure des Dryades et des Sylvains, et le secret effroi que vous éprouvez, est l'effet de la majesté divine. *Barthélemy.*

Art. V.

Mémoires.

Duclos († 1772) a donné des *mémoires secrets sur Louis XIV et Louis XV* qui ne sont qu'une série d'anecdotes malignes et scandaleuses recueillies de toutes les bouches médisantes.

St. Simon (le duc de) filleul de Louis XVI, mort en 1755, a laissé sur le règne de ce monarque, sur le Régent et sur Louis XV, des *Mémoires* écrits sans ordre, sans art et même sans correction; St. Simon ne daigne pas même y songer; cependant, ce qui lui donne du mérite comme écrivain, c'est qu'il excelle dans ses peintures. Il faut ajouter que la jalousie, le soupçon, l'intérêt personnel, une haine envenimée, et surtout un orgueil démesuré, altérèrent trop souvent la vérité dans ses récits. Il dénature les meilleures intentions, traite la réserve et la prudence de dissimulation et de fausseté, et, sous sa plume, rien n'est épargné.

La Beaumelle qui fut mis deux fois à la Bastille à cause des opinions dangereuses répandues dans ses ouvrages, publia les *Mémoires de Mme de Maintenon*,

mais il lui ôte ce caractère de discrétion, de convenance, de dignité, dont elle ne s'est pourtant jamais départie, et le style se ressent vivement de ce défaut.

Marmontel (1723) publia des *Mémoires* honteux sur sa propre vie, *pour servir*, écrit-il, *à l'instruction de ses enfants.*

L'Abbé Barruel († 1820) écrivit des *Mémoires diffus pour servir à l'histoire du Jacobinisme.*

L'Abbé Barthélemy († 1795) commença sa réputation par des *Mémoires sur les Anciens.*

Parmi les *Mémoires judiciaires*, il faut citer celui du comte de *Lally-Tollendal*, qui poursuivit la réhabilitation de la mémoire de son père, avec cette éloquence de l'âme qui fait le véritable orateur.

Quant aux *Mémoires de Beaumarchais*, ce ne sont que des pamphlets satiriques où la magistrature est tournée en ridicule et qui eurent un succès d'autant plus déplorable, que ces écrits, pleins de finesse d'esprit, ne respectent rien.

Mme Roland († 1793), femme du ministre révolutionnaire de ce nom, écrivit des *Mémoires politiques* où elle se plaît surtout à parler d'elle-même et de son courage. Quoique ses écrits offrent de l'intérêt, ils laissent néanmoins une impression pénible par le ton tranchant qui y règne, par l'exagération des sentiments et par l'absence de cette délicatesse, de cette réserve qu'une femme ne méprise pas impunément. Mme Roland fut enveloppée dans la proscription générale des Girondins et mourut sur l'échafaud à l'âge de trente-neuf ans.

Fragment des Mémoires de Madame Roland.

. . . Ma vie, plus retirée de jour en jour, me parut bientôt trop mondaine encore pour me préparer à ma première communion ; cette grande affaire qui doit tant influer sur le salut éternel, occupait toutes mes pensées.

Je prenais goût à l'office divin, sa solennité me frappait ; je lisais avec avidité l'explication des cérémonies de l'Eglise ; je me pénétrais de leur signification mystique; je feuilletais chaque jour mes *in-folio* de Vies des Saints, et je soupirais après ces temps où les fureurs du paganisme valaient aux généreux chrétiens la couronne du martyre ; je songeais à prendre un nouveau genre de vie, et après des méditations profondes, j'arrêtai mes projets. Jusque-là, l'idée seule de m'éloigner de ma mère me faisait verser des torrents de larmes, et quand on voulait s'amuser des nuages subits que la sensibilité faisait élever sur mon front expressif, on plaisantait sur les couvents et l'utilité de les faire habiter pendant quelque temps par les jeunes personnes. Mais que ne doit-on pas sacrifier au Seigneur! je m'étais fait du cloître, de sa solitude et de son silence, les idées grandes ou romantiques que mon active imagination pouvait enfanter. Plus son séjour était auguste, plus il convenait aux dispositions de mon âme touchée. Un soir, après souper, seule avec mon père et ma mère, je me jette à leurs genoux ; mes pleurs s'échappent en même temps et me coupent la voix. Étonnés, inquiets, ils demandent la cause de cet étrange mouvement. «Je veux vous prier, dis-je en sanglotant, de faire une chose qui me déchire, mais que demande ma conscience ; mettez-moi au couvent.» Ils me relèvent; on me demande ce qui me fait désirer cette disposition, en m'observant qu'on ne m'a jamais rien refusé de raisonnable: je dis que c'est le désir de faire ma première communion avec tout le recueillement convenable. Mon père loue mon zèle et ajoute qu'il veut le seconder: on délibère sur le choix d'une maison. Ma famille n'avait de relations dans aucune ; . . . . on se rappelle que mon maître de musique avait cité un couvent où il enseignait de jeunes demoiselles, et on décide que l'on fera des informations. Il résulta de celles-ci que la maison était parfaitement respectable, l'ordre peu austère ; les religieuses tenaient des écoles d'externes ou d'enfants du peuple, qu'elles enseignaient *gratis*, pour accomplir leurs voeux, et qui se rendaient du dehors, à cet effet, dans une salle qui leur était consacrée; mais elles avaient séparément un pensionnat pour les jeunes personnes dont on voulait leur

confier l'éducation. Ma mère fit les visites nécessaires, et, après m'avoir conduite chez tous mes grands parents, en leur montrant ma résolution qu'ils applaudirent, elle me mena chez les dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint-Étienne, faubourg Saint-Marcel, bien près du lieu où je suis actuellement renfermée.*)

Manon Jeanne Roland, née Phlipon.

Madame Campan, née à Paris en 1752, fut lectrice de Mesdames Royales, filles de Louis XV, puis femme de chambre de la jeune dauphine Marie-Antoinette. Mariée au secrétaire Campan, cette dame fut initiée à tous les évènements de la cour. Il ne lui fut pas permis d'accompagner sa royale maîtresse à la prison du Temple. Réfugiée en province, Madame Campan y vécut dans une grande pénurie jusqu'à la fin de la grande révolution française. Le pensionnat qu'elle fonda alors à Saint-Germain, acquit bientôt une si belle renommée, que Napoléon Ier confia la sage directrice une maison d'éducation qu'il venait de faire établir à Écouen, pour les filles des membres de la légion d'honneur.

Madame Campan, retirée à Mantes durant la Restauration, y mourut en 1822, laissant à la postérité, des *Mémoires sur Marie-Antoinette* et quelques autres petits ouvrages, tels que: *Lettres de deux jeunes amies; l'Education* et un *Journal anecdotique* où l'on apprend à mieux connaître Napoléon, Alexandre de Russie et les grands de l'époque.

L'acacia d'Écouen.

Je voulus accorder, dans ma maison d'éducation d'Écouen, une marque de satisfaction particulière à l'élève qui aurait été constamment douce, affable, obligeante avec ses compagnes, respectueuse envers ses maîtresses, indulgente et

*) Madame Roland était détenue à Sainte-Pélagie, lorsque le 9 août 1793 elle écrivait cette partie de ses Mémoires. Elle n'en sortit que pour mourir sur l'échafaud révolutionnaire, le 10 novembre de la même année.

bonne envers les inférieurs. Au jour marqué, la jeune personne qui avait été désignée, obtenait la faveur d'aller, en présence des dames et des élèves, planter un arbre dans l'un des bosquets du parc. Rien de plus simple et de moins fastueux qu'une semblable récompense; elle laissait pourtant de profonds souvenirs. L'arbre restait, comme un engagement pris par l'élève, qui seule avait le droit de le cultiver. Tandis qu'il croissait en feuillage, la jeune fille de son côté croissait en grâce, en talents, en qualités aimables.

Parmi les jeunes élèves de la maison d'Ecouen, il s'en trouvait une que sa bonté, sa douceur, ses manières affectueuses distinguaient entre toutes. Elle n'était point jolie, mais sa physionomie était touchante; on remarquait dans ses regards je ne sais quoi de triste et de tendre. On était attiré vers elle par le charme de sa personne et de son caractère. Elle obtint la récompense promise; personne ne l'avait mieux méritée. Un acacia fut l'arbre qu'elle planta de ses mains et qu'elle prenait plaisir à cultiver chaque jour. L'époque vint de quitter Écouen. Un an s'était à peine écoulé depuis son retour chez ses parents, qu'elle fut atteinte d'une maladie grave. Malgré les soins d'une famille qui l'adorait, le mal empira. La jeune fille ne s'abusa plus sur son sort, et dès ce moment, on crut lire dans ses traits l'expression d'un désir qu'elle n'osait avouer. On la questionna, elle ne se fit point presser. «Nous sommes au mois de juillet, dit-elle, mon acacia doit être en fleurs; j'en voudrais avoir une branche.» — Quoique éloigné d'Écouen, on eut bientôt satisfait ce désir. On avait eu raison de se hâter: peu d'heures après, elle expira, plus satisfaite en tenant dans ses mains un rameau de l'arbre chéri. Innocente enfant, que de qualités rares tu promettais au monde, et que de sentiments vertueux et touchants dans cette idée de charmer la mort par les souvenirs de la sagesse et de la bonté! *Madame Campan.*

Art. VI.

Romans et Contes.

Les *Romans* et les *Contes* de *Voltaire* sont des productions dignes d'une pareille plume, où une raillerie infernale se mêle à quelques paroles sensées.

Jean-Jacques Rousseau et son *roman de la Nouvelle-Héloïse* ont déjà paru.

Diderot a laissé des *Romans* et des *Contes* si licencieux qu'on ne peut même les nommer.

Duclos fit de même.

Marmontel a donné deux *Romans philosophiques : Bélisaire et les Incas.* Le premier est d'un intérêt dramatique prononcé, mais l'auteur cesse bientôt de s'occuper de son héros, pour se livrer à des dissertations sans fin sur la politique et la religion. Ce livre fut condamné à cause de ses maximes hétérodoxes.

Les Incas rapportent l'histoire de la conquête du Pérou par les Espagnols, entremêlée de fictions. Sous prétexte d'inspirer de l'horreur pour les barbaries et les cruautés des Espagnols, l'auteur des Incas rend le clergé haïssable, en faisant retomber sur lui la responsabilité de tous ces attentats. Le style de ce roman est prétentieux et emphatique ; la morale en est plus que suspecte et inspire plus de dégoût que d'intérêt.

Ses *Contes Moraux* sont écrits avec facilité et élégance, mais la soi-disant morale de Marmontel est celle du dix-huitième siècle; il ne craint pas de transformer en principes, les habitudes de la société corrompue au milieu de laquelle il vivait, .et d'en faire une peinture d'autant plus dangereuse qu'elle est plus fidèle.

Bernardin de St. Pierre, né au Hâvre (1737) d'une famille noble qui prétendait descendre d'Eustache de St. Pierre, eut, dès l'enfance, une imagination vive et aventureuse, une âme délicate et affectueuse qui l'eût porté vers Dieu et vers la vertu, si de funestes influences ne fussent venues mettre ce beau talent au service de l'école de J. J. Rousseau dont il fut l'ami. Ce jeune littérateur lisait avec délices pendant son enfance, *la*

Vie des Pères du désert ; à neuf ans il voulut passer de la théorie à la pratique et quitta un matin la maison paternelle, muni d'une corbeille qui contenait son déjeûner ; le petit Bernardin se rend dans un bois voisin et y passe la journée ; le soir, la bonne arrive, et le nouvel ermite est reconduit chez son père. A douze ans il se fit marin et partit pour la Martinique avec un de ses oncles qui était capitaine de vaisseau ; ce genre de vie convenait peu à son génie ; il revint au bout de quelques mois, faire ses études chez les Jésuites de Caen, car l'amour du beau était une sorte de passion pour lui. Ses progrès furent rapides, et son éducation glorieusement achevée lui permettait de choisir sa carrière ; mais la vie sédentaire n'était pas de son goût. Il avait souvent entendu lire au collège les *Lettres édifiantes* des Pères Jésuites des Indes, de la Chine, etc. Cette lecture enflamma l'imagination de Bernardin, et le désir de contempler ce magnifique Orient, lui donna l'idée de se faire missionnaire ; mais il lui manquait tout ce qui fait le missionnaire : foi profonde, zèle du salut des âmes et appel de Dieu ; aussi renonça-t-il à son dessein et se borna-t-il à satisfaire son attrait pour les voyages. Il visita presque toute l'Europe et partit enfin pour l'Ile de France dont il publia, au retour, une *Relation* pleine des descriptions les plus charmantes.

Ses *Etudes de la nature* révèlent une grande puissance de composer et de réunir. Bernardin médite et contemple ; son imagination est comme un brillant miroir qui, non-seulement reflète les objets qui s'y peignent, mais qui en fait ressortir tous les contrastes, toutes les harmonies ; sous sa plume douce et suave, il semble que l'on voie, que l'on entende chaque plante, chaque fleur, chaque objet créé, exposer, célébrer à

l'envi sa parure, sa richesse, sa vertu, en un mot tous les dons de son Créateur; cette oeuvre est donc remplie d'un charme ineffable. Si Bernardin ne supprime dans ses Etudes, ni Dieu ni sa Providence, il les laisse seulement, pour ainsi dire, à cette nature sans âme, et lui, reste indépendant de l'un et de l'autre. Mais comme Bernardin n'est point athée, quelques critiques trouvant le nom de Dieu sous sa plume, l'ont classé au nombre des écrivains religieux du dix-huitième siècle.

Au point de vue scientifique, Bernardin donne souvent ses rêveries pour les lois qui régissent l'univers; enfin, comme Rousseau, il provoque les révolutions par ses déclamations en faveur de la liberté et de l'indépendance.

Bernardin de St. Pierre publia, comme suite de ses Etudes, son roman de *Paul et Virginie*, pastorale d'un genre nouveau et inspirée par l'impression de ses voyages et par une anecdote recueillie à l'Ile de France. Le public fut charmé de cet ouvrage dont le style est plein de sensibilité et de grâce. Mais quelle que soit la beauté des descriptions de ce roman, quelque admirable que soit la simplicité des récits, c'est encore la production d'un déiste qui censure avec amertume les ministres de la religion et se plaît, comme Marmontel, à leur imputer les crimes les plus odieux; de plus, Paul et Virginie, dont quelques uns vantent la morale, renferme des tableaux qui ne sauraient convenir à la jeunesse.

Les *Harmonies* de Bernardin de St. Pierre, *la Chaumière Indienne*, *le Café de Surate* et ses autres *Romans*, sont des productions fort médiocres et qui contristent la morale plus encore que ses autres écrits.

Bernardin de Saint-Pierre se juge lui-même modestement, lorsqu'il dit: «*Je ne suis, par rapport à la nature, ni un grand peintre, ni un grand physicien; je*

suis un petit ruisseau, souvent trouble, qui dans ses moments de calme la réfléchit le long des rivages.»

Le génie de Bernardin de Saint-Pierre ne fut pas sans influence sur celui de Châteaubriand et de Lamartine.

Les Forêts agitées par le vent.

Qui pourrait décrire les mouvements que l'air communique aux arbres de nos forêts! Chacun a le sien: le chêne au tronc raide ne courbe que ses branches; l'élastique sapin balance sa haute pyramide; le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le sien dans les airs comme une longue chevelure. Tous, ils semblent animés de passions: l'un s'incline profondément auprès de son voisin comme devant un supérieur; l'autre semble vouloir l'embrasser comme un ami; un troisième s'agite en tous sens comme vis-à-vis d'un ennemi. Le respect, l'amitié, la colère, semblent passer de l'un à l'autre comme dans le cœur des hommes, et ces passions versatiles ne sont qu'un jeu des vents. Les bruissements des prairies, les gazouillements des bois, les grandes voix des forêts, ont pour moi des charmes que je préfère aux plus brillants accords: ils me parlent un langage mystérieux; ils me plongent dans d'ineffables rêveries; mon âme s'y abandonne; elle se berce avec le feuillage ondoyant des arbres; elle se transporte dans les temps qui les ont vus naître et dans ceux qui les verront mourir: elle étend à l'infini mon existence circonscrite et fugitive; enfin elle m'élève vers les cieux avec les cimes des arbres. *Bernardin de Saint-Pierre.*

Le Sage qui était doué d'un esprit observateur, fit de ses romans des peintures de moeurs, mais des peintures dangereuses.

Le Diable boiteux, dont il a emprunté l'idée aux Espagnols, eut un succès prodigieux; l'idée principale de ce livre est originale et ingénieuse: le diable *Asmodi*, que l'étudiant *Zambullo* a délivré de son emprisonnement dans une bouteille magique, procure à son libérateur l'amusement de voir l'intérieur des familles de Madrid, en enlevant le toit des maisons.

Gil-Blas, traduit dans toutes les langues, est un roman satirique qui peint les vices et les ridicules de l'humanité, mais qui ne respecte personne et qui fait passer par sa critique, magistrature, clergé, etc.

Préface de Gil Blas.

Avant que d'entendre l'histoire de ma vie, écoute, ami lecteur, un conte que je vais te faire: Deux écoliers allaient ensemble de Pennafiel à Salamanque. Se sentant las et altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassaient après s'être désaltérés, ils aperçurent, par hasard, auprès d'eux, sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le temps et par les pieds des troupeaux qu'on venait abreuver à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre pour la laver et ils lurent ces paroles castillanes: Ici est enfermée l'âme du licencié Pierre Garcias.

Le plus jeune de ces écoliers, qui était vif et étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit, en riant de toute sa force: «Rien n'est plus plaisant! Ici est enfermée l'âme . . . Une âme enfermée! . . . Je voudrais savoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe.» En achevant ces mots, il se leva pour s'en aller. Son compagnon, plus judicieux, dit en lui-même; Il y a là-dessous quelque mystère; je veux demeurer ici pour l'éclaircir. Celui-ci laissa donc partir l'autre; et sans perdre de temps, se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il fit si bien qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse en cuir qu'il ouvrit. Il y avait dedans cent ducats avec une carte sur laquelle étaient écrites ces paroles en latin: «Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription et fais un meilleur usage que moi de mon argent.» L'écolier, ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle était auparavant, et reprit le chemin de Salamanque avec l'âme du licencié.

Qui que tu sois, ami lecteur, tu vas ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis mes aventures sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne retireras aucun fruit de cet ouvrage; mais si tu le lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable. *Lesage.*

Arnaud Berquin (1749—1791) se fit l'aimable conteur de la jeunesse.

Parmi tous les ouvrages qu'il composa à cet effet, le plus célèbre est *l'ami des Enfants*; il contient de petits contes et de petits dialogues qui ont pour but de tracer aux enfants leurs devoirs et de leur inspirer le goût de la vertu, tout en les charmant par le naturel et la variété des tableaux qui passent sous leurs yeux. C'est encore aujourd'hui un des meilleurs recueils pour l'enfance; seulement, on regrette que Berquin, trop fidèle disciple de son siècle, n'ait pas appelé la religion à son aide pour former le coeur des enfants.

Trois noms de femmes se trouvent parmi les romanciers de cette époque; elles aussi se sont signalées par l'immoralité de leurs ouvrages:

Mme *de Tencin,* ancienne religieuse, et remarquable par son esprit, a laissé deux ouvrages d'imagination: *le Comte de Comminges, et le Siége de Calais.*

Mme *Riccoboni,* d'abord actrice, puis écrivain supérieure, a publié les *Lettres de Fanny Butler, le Marquis de Crécy,* les *Lettres de Juliette Catesby,* chefs-d'oeuvre de littérature, et enfin *Ernestine,* que La Harpe appelle un *Bijou.*

Mme *de Graffigny* donna au public les *Lettres d'une Péruvienne,* parodie fine et spirituelle des *Lettres persanes* de Montesquieu, moins leurs inconvenances et leur irréligion. Toutefois Mme de Graffigny y a semé des idées philosophiques et des tableaux contre lesquels il est bon de prémunir. Son *Drame de Cénie* eut un plein succès.

Art. VII.

Critique littéraire.

Les Eléments de littérature de Marmontel placent cet auteur parmi les meilleurs critiques de son siècle.

Malgré les défauts du *Cours de littérature de La Harpe*, cet ouvrage est devenu classique et reste l'un des plus beaux monuments en ce genre.

Art. VIII.

Lettres.

Voltaire, d'Alembert, Diderot ont écrit de nombreuses *lettres*, philosophiques et autres, remarquables par leur style et par l'esprit de leurs auteurs.

Voltaire à Melle Corneille.

Genève, 1760.

Votre nom, mademoiselle, votre mérite et la lettre dont vous m'honorez, augmentent dans madame Denis et dans moi le désir de vous recevoir, et de mériter la préférence que vous voulez bien nous donner. Je dois vous dire que nous passons plusieurs mois de l'année dans une campagne auprès de Genève; mais vous y aurez toutes les facilités et tous les secours possibles pour tous les devoirs de la religion: d'ailleurs notre principale habitation est en France, à une lieue de là, dans un château très-logeable que je viens de faire bâtir, et où vous serez beaucoup plus commodément que dans la maison d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Vous trouverez dans l'une et dans l'autre habitation de quoi vous occuper, tant aux petits ouvrages de la main qui pourront vous plaire, qu'à la musique et à la lecture. Si votre goût est de vous instruire de la géographie, nous ferons venir un maître, qui sera très-honoré d'enseigner quelque chose à la petite-fille du grand Corneille, mais je le serai beaucoup plus que lui de vous voir habiter chez moi. J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

Les *Lettres persanes* de *Montesquieu* et les *Lettres d'une Péruvienne*, par *Mme de Graffigny* ont été déjà citées.

La *Correspondance de Madame Roland* mérite encore une mention particulière, ainsi que celle de *Madame Campan.*

Fragment d'une lettre à un ami.

Tant que je suis demeurée au cabinet, collée sur un bureau, vous avez eu souvent de mes nouvelles; vous et tous nos amis du dehors, vous avez jugé de ma vie, de mon coeur, peut-être par ma correspondance; et pendant que celle-ci était continue, animée, les gens de mon voisinage, de ma ville, me regardaient comme une ermite qui ne savait causer qu'avec les morts et dédaignait tout commerce avec ses semblables. J'ai déposé la plume, suspendu les grands travaux; je suis sortie de mon Muséum; je me suis prêtée à la société; je l'ai laissée m'approcher; j'ai parlé, mangé, dansé, ri comme une autre, avec ceux qui m'environnaient; on a reconnu que je n'étais ni ourse ni constellation, mais un être tolérable et tolérant; et vous m'avez regardée comme morte. Bientôt je vais reprendre mes occupations, rentrer dans ma solitude, et la thèse changera encore une fois. Qu'avez-vous fait depuis ce temps? Vous avez sans doute accru la somme de vos connaissances; mais avez-vous augmenté votre courage pour prendre les hommes tels qu'ils sont, le monde comme il va, et la fortune telle qu'elle se présente? Pour moi j'en suis à ne plus faire cas de rien que de ce qui peut contribuer à cette fin. Vous me direz que cela n'est pas bien difficile quand on a son pain cuit, avec un second qui vous aide à faire de la philosophie et le reste; mais il y a encore bien des alentours et des choses qui ne sont pas cela, et qui ont de l'influence sur notre bonheur; c'est cette influence que ma raison change en bien, ou réduit à zéro».

M. J. Roland.

Fragment d'une lettre à une ancienne élève.

«Soignez un peu vos lettres, sans exception, même celles écrites à vos amies. Il faut vous donner le temps d'écrire et de relire vos lettres. Songez que l'on envoie bien loin de soi, en écrivant, une mesure de ses talents, de son esprit et de son éducation. Le billet d'une femme, même écrit à sa marchande de modes, peut être vu par des personnes instruites, qui jugent par là si une femme est ou n'est pas bien élevée.»

«Répondez avec soin: Songez que vos lettres seront

partout des témoignages favorables de votre éducation, ou des accusateurs. Songez que l'on ignore toujours le sort d'une lettre; que c'est un enfantillage impardonnable de se tranquilliser en disant: «Ma lettre est bien barbouillée, ne la montrez à personne». La bonne volonté, même de celle avec laquelle vous correspondez, ne peut assurer l'exécution de sa promesse».

«La première base de conduite est la soumission sans humeur à la volonté de ceux dont on dépend, et dans tout le cours de notre vie il faut dépendre; dans la jeunesse, nous obéissons à nos parents; mariées, à nos époux; et toujours aux coups du sort et de la destinée, qui quelquefois nous contrarient et nous affligent, et tantôt nous abaissent et tantôt nous élèvent: vous voyez bien que les gens qui veulent ici-bas être indépendants pourraient bien être tout simplement des fous».

Correspondance de Mme Campan.

Chapitre V.

Littérature contemporaine.

Fatiguées des agitations révolutionnaires, les âmes se retournèrent d'instinct vers la religion et la poésie. On voulut réhabiliter pour ainsi dire l'évangile, mais on en voila les traits augustes et divins sous une poésie enchanteresse et toute sensuelle. On ne pouvait encore montrer aux hommes l'autorité du christianisme, on fut réduit à ne leur parler que de son génie. Les autels du vrai Dieu se relevaient dans les églises, et on n'en voulait pas encore dans son coeur! Cette inconséquence monstrueuse, cette indécision, ce vague universel, influença la poésie du XIXème siècle. L'esprit s'affranchit, avec la volonté, du joug de la foi et de la raison; on proclama l'ancienne liberté de la poésie romane, et le *Romantisme* prit pour loi de n'en avoir aucune. C'est

ce qui explique ses routes diverses, selon les tendances de l'écrivain: tantôt, avec *Lamartine*, ce fut la religion unie à la nature, c. a. d. une extase toute sensuelle qui n'a rien de commun avec le mâle et vigoureux christianisme, tel que l'enseigne l'Evangile; tantôt, avec *V. Hugo*, il s'entoure d'un vague dangereux et prête au crime les couleurs touchantes du malheur. Enfin, au milieu de ce dédale nuageux et sentimental, il n'y a plus de devoirs, il n'y a plus que des tendances irrésistibles; aussi doit-on s'interdire complètement la lecture des romans et des poésies dus à cette école.

Heureusement, quelques écrivains de mérite n'ont pas donné dans ces déplorables écueils; notre siècle a encore des ouvrages bien pensés et bien écrits; cependant on voit des choses bien pensées qui sont entachées de romantisme dans le style; ce n'est pas qu'il faille fermer ces sortes de livres, si les principes sont bons, mais il faut au moins veiller à sa logique, tenir son goût sur ses gardes, et le retremper promptement dans un style pur et correct.

L'école romantique se rapproche davantage de la littérature allemande et de l'anglaise; l'école classique, au contraire, se rattache à celle des anciens et des écrivains français du siècle de Louis XIV.

Prose et Prosateurs du XIXème siècle.*)

Si Voltaire est regardé comme la personnification du XVIIIème siècle, on doit placer *de Chateaubriand* en

*) Contrairement à l'ordre gardé jusqu'ici, la prose sera traitée en premier lieu, à cause de l'impulsion donnée d'abord par de Chateaubriand, surtout comme prosateur.

tête du XIXème, comme chef de l'école romantique; non qu'il ait donné dans les exagérations de cette école, mais il leva l'étendard et montra la route.

De Chateaubriand, né à St. Malo (en 1769), fit des études rapides; à dix-sept ans, il reçut le brevet de sous-lieutenant, et celui de capitaine à dix-neuf. Son séjour à Paris le mit en relation avec La Harpe, Mr de Fontanes, et d'autres littérateurs distingués; mais les malheurs de la révolution l'en séparèrent et le contraignirent à l'exil. Il passa dans le nouveau Monde, erra dans les forêts du Canada, vivant avec les sauvages, et puisant peut-être dans la contemplation de ces spectacles grandioses et sombres, cette poésie mélancolique et souvent teinte d'amertume, dont il revêtit toutes ses oeuvres. A son retour d'Amérique, il rentra au service militaire, fut blessé et fait prisonnier, passa plusieurs années à Londres, et y demanda à de pénibles labeurs, le soutien de son existence.

En 1800, Châteaubriaud rentra en France et publia le *Génie du Christianisme;* il fit événement, et pour la nouveauté du sujet, et pour la nouveauté du style; loin d'attaquer le christianisme, l'auteur le défendait, montrait sa supériorité sur le paganisme et l'influence favorable qu'il avait exercée sur la poésie et sur les arts; ce plan, rendu dans un style musical, tant il est harmonieux, accompagné de descriptions, d'images et d'une grande richesse de coloris, transporta la génération nouvelle.

Atala et René, plus poétiques encore, mais fort dangereux comme morale, eurent le même succès.

Les Martyrs vinrent ensuite; Châteaubriand voulut en faire une *Iliade chrétienne;* la tâche ne fut pas remplie et les *Martyrs* n'ont ni la simplicité sublime d'Homère, ni le vrai cachet du beau chrétien.

L'Itinéraire de Paris à Jérusalem, peut-être le moins romantique des ouvrages de cet illustre écrivain, fut suivi des

Natchez, sorte de pastorale américaine dont les tableaux amollissent le coeur, tout en charmant l'imagination.

L'Espagne et son Alhambra lui fournit le sujet du charmant récit connu sous le nom du *dernier des Abencerrages.*

Enfin parurent les *Mémoires d'Outre-tombe* qui ne justifièrent pas tout-à-fait leur titre, puisqu'ils furent donnés à l'éditeur, du vivant de l'écrivain.

De Châteaubriand remplit plusieurs missions politiques, mais il ne laissa pas de causer de l'embarras au pouvoir, tantôt en se rangeant du côté des royalistes outrés, tantôt du côté des libéraux. En 1830, il se retira des affaires politiques et mourut en 1848, à l'âge de 79 ans.

CHARLOTTENBURG,
ou le tombeau de la reine de Prusse.

Le voyageur.

Sous les hauts pins qui protégent ces sources,
Gardien, dis-moi quel est ce monument nouveau?

Le gardien.

Un jour il deviendra le terme de tes courses;
O voyageur! c'est un tombeau.

Le voyageur.

Qui repose en ces lieux?

Le gardien.

Un objet plein de charmes.

Le voyageur.

Qu'on aima?

Le gardien.

Qui fut adoré.

Le voyageur.

Ouvre-moi.

Le gardien.

Si tu crains les larmes,
N'entre pas.

Le voyageur.

J'ai souvent pleuré.

(Le voyageur entrant avec le gardien.)

De la Grèce ou de l'Italie
On a ravi ce marbre à la pompe des morts.
Quel tombeau l'a cédé pour enchanter ces bords?
Est-ce Antigone ou Cornélie?

Le gardien.

La beauté dont l'image excite tes transports
Parmi nos bois passa sa vie.

Le voyageur.

Qui, pour elle, à ces murs de marbre revêtus,
A suspendu ces couronnes fanées?

Le gardien.

Les beaux enfants dont ses vertus
Ici-bas furent couronnées.

Le voyageur.

On vient!

Le gardien.

C'est un époux; il porte ici ses pas
Pour nourrir en secret un souvenir funeste.

Le voyageur.

Il a donc tout perdu?

Le gardien.

Non: un trône lui reste.

Le voyageur.

Un trône ne console pas.

De Chateaubriand.

Le Vicomte de Bonald (1754—1840), effrayé des maux qu'avait produits la démocratie, attaqua vivement ce que la révolution appelait souveraineté du peuple. Tous ses écrits sont philosophiques ou politiques, et inspirés par le sentiment religieux le plus pur et le plus élevé.

Au Comte Joseph de Maistre.

2 décembre 1817.

Monsieur le Comte,

Suis-je assez malheureux? Quand je suis en Allemagne, vous êtes je ne sais où; je viens en France, vous êtes en Russie; je retourne dans mes montagnes, vous arrivez à

Paris; je reviens à Paris, vous voilà à Turin, et nous semblons nous chercher et nous fuir tour à tour. J'avais eu l'honneur de vous écrire, et ne sachant pas bien votre adresse, j'avais mis ma lettre sous le couvert de Madame de Swetchine. Je ne sais si elle vous est parvenue, mais je n'ai plus trouvé ici cette excellente et spirituelle femme qui n'a de russe que son nom. Que je vous remercie de me l'avoir fait connaître! Je serais fort embarrassé si j'avais à vous peindre son esprit, son âme, ses principes; il me suffira de vous dire, Monsieur, que quand je vous aurai connu vous-même et en personne, il ne me restera, je crois, plus personne à voir sur la terre, et j'aurai le type, dans les deux sexes, de la perfection, de l'intelligence et de la raison. Ne la reverrons-nous plus ici, cette aimable dame? et ne vous y verrai-je jamais vous-même? Mais, Monsieur le Comte, du moins nous est-il permis de nous entendre d'une manière intime et complète dont j'avais fait depuis longtemps la remarque, avec orgueil pour moi, et avec une bien grande satisfaction comme écrivain. J'en éprouve cette impression de plaisir et de consolation qu'un homme égaré dans un désert éprouverait, en entendant la voix d'un autre homme venant à son secours . . . .

Vous êtes, ce me semble, plus que nous dans votre ancien état en Piémont. Vous ne faites pas parler de vous, et rien n'est plus heureux pour un Etat comme pour une femme. Je voudrais bien apprendre par vous que, là où vous êtes, vous êtes apprécié autant que vous êtes connu, et que l'on donne quelque exercice à vos talents et quelque influence à vos vertus. Je suis tenté de vous dire: «*Souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume,*» et si vous connaissez quelque Piémontais qui ait de bonnes raisons pour quitter son pays et pour vivre en France dans l'aimable compagnie de nos libéraux, je serais bien tenté de changer de domicile avec lui, j'irais vivre auprès de vous et j'y trouverais le repos qui me fuit.

Donnez-moi de temps en temps de vos nouvelles; instruisez-moi surtout de ce qui vous sera personnel, à quoi je prends un vif intérêt. L'élévation d'un homme de bien me rafraîchit le sang, et il me semble que je suis élevé avec lui.

Recevez, Monsieur le Comte, l'assurance de la plus tendre, de la plus sincère estime, et de l'attachement respectueux avec lequel je suis

votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Le Vicomte de Bonald.

*Le Comte Joseph de Maistre**) (1753—1821) né en Sardaigne et qui fut ambassadeur de cette cour en Russie, écrivit en français contre les philosophes du dix-huitième siècle.

Son livre *du Pape* est une justification de la papauté où il prouve que la civilisation moderne a été le fruit de l'action des souverains pontifes.

Son *Histoire de l'Eglise gallicane* renferme une critique très-fine et très-mordante de l'enseignement des Jansénistes et des Gallicans.

Dans ses *Lettres à un gentilhomme russe sur l'Inquisition espagnole*, il rétablit les faits sur cette question.

Il répondit aux blasphèmes des philosophes par un ouvrage de Plutarque qu'il traduisit: *Des délais de la Justice divine.*

C'est la même pensée qui lui a inspiré *les Soirées de St. Pétersbourg*, où il trouve moyen de relever presque toutes les populaires erreurs du siècle dernier.

On reproche au Comte de Maistre d'avoir étendu l'énergie de son blâme des délits aux coupables, et d'avoir attaqué sans plus de ménagements les philosophes et la philosophie; sans doute la charité chrétienne nous prescrit de séparer le pécheur du péché; mais c'est quand le pécheur a déjà fait lui-même cette séparation dans son coeur par le regret et le repentir; au contraire, quand il lève la tête et croit imposer

*) Prononcez l'*s* de Maistre. Cette noble famille, originaire du Languedoc, a conservé dans son nom la prononciation méridionale.

silence à force d'audace, il est glorieux de lutter sans ménagements.

La *Correspondance* de cet excellent écrivain mérite une place d'honneur dans un Recueil destiné à la jeunesse.

*A Mademoiselle Constance de Maistre.**)

Cagliari, 13 janvier 1802.

Mon très-cher enfant, il faut absolument que j'aie le plaisir de t'écrire, puisque Dieu ne veut pas encore me donner celui de te voir. Peut-être tu ne sauras pas me lire couramment, mais tu ne manqueras pas de gens qui t'aideront à déchiffrer l'écriture de ton vieux papa.

Ma chère petite Constance, comment donc est-il possible que je ne te connaisse point encore, que tes jolis petits bras ne se soient point jetés autour de mon cou, que les miens ne t'aient point mise sur mes genoux pour t'embrasser à mon aise? Je ne puis me consolor d'être si loin de toi; mais prends bien garde, mon cher enfant, d'aimer ton papa comme s'il était à côté de toi: quand même tu ne me connais pas, je ne suis pas moins dans ce monde, et je ne t'aime pas moins que si tu ne m'avais jamais quitté. Tu dois me traiter de même, ma chère petite, afin que tu sois tout accoutumée à m'aimer quand je te verrai, et que ce soit tout comme si nous ne nous étions jamais perdus de vue: pour moi, je pense continuellement à toi, et pour y penser avec plus de plaisir, j'ai fabriqué dans ma tête une petite figure espiègle, qui me semble être ma Constance. Elle a bien quelquefois certaines petites fantaisies; mais tout cela n'est rien, je sais bien qu'elles ne durent pas. Ma chère petite amie, je te recommande de tout mon cœur d'être bien sage, bien douce, bien obéissante avec tout le monde, mais surtout avec ta bonne maman et ta tante qui ont tant de bontés pour toi: toutes les fois qu'elles te font une caresse, il faut que tu leur en rendes deux, une pour toi et une pour ton papa. J'ai bien ouï dire par le monde qu'une certaine demoiselle te gâtait

*) Constance de Maistre vint au monde après le départ de son père, de sorte qu'il ne l'avait pas vue encore, lorsqu'il écrivit cette charmante lettre.

un peu, mais ce sont des discours de mauvaises langues que le bon Dieu ne bénira jamais. Si tu en entends parler, tu n'as qu'à dire que les enfants gâtés réussissent toujours. Je ne veux point que tu te mettes en train pour répondre à cette lettre; je sais que la bonne maman veut ménager ta petite taille, et elle a raison. Tu m'écriras quand tu seras plus forte; en attendant, je suis bien aise de savoir que tu aimes beaucoup la lecture, et que tu sais ton Télémaque sur le bout du doigt. Je voudrais bien parler avec toi de la grotte de Calypso et de la nymphe Eucharis que j'aime bien, mais cependant pas autant que toi. Je voudrais bien aussi te demander si tu n'as point eu peur quand tu as vu Mentor jeter ce pauvre Télémaque dans l'eau, tête première, pour l'empêcher de perdre son temps. Ah! jamais ta tante Nancy n'aurait fait un coup de cette sorte. Un bon oncle que tu ne connais pas encore te portera bientôt de ma part un livre qui t'amusera beaucoup: il est tout plein de belles images, et dès qu'on t'aura expliqué comment il faut se servir du livre, tu pourras t'amuser toute seule. Adèle et Rodolphe s'en sont bien divertis; à présent, c'est ton tour: je te le donne, et quand tu le feuilleteras, tu ne manqueras jamais de penser à ton papa.

Ta maman, ton frère, ta soeur t'embrassent de tout leur coeur; et moi, ma chère enfant, juge si je t'embrasse, si je te serre sur mon coeur, si je pense à toi continuellement. Adieu, mon cœur, ma Constance. Mon Dieu, quand pourrai-je donc te voir!

Ton papa, *Joseph de Maistre.*

A Madame la Comtesse Trissino, née Chilino.

St. Petersbourg, 26 mai 1805.

C'est par ma faute, Madame la comtesse, c'est par ma faute, c'est par ma très-grande faute. Chaque jour je me disais: paresseux! sais tu ce qui arrivera? Un beau jour tu verras arriver une lettre de cette aimable comtesse qui te préviendra, et tu mourras de honte. J'ai parfaitement deviné. La lettre est arrivée et me voilà tout honteux. Maintenant que je vous ai fait ma confession, écoutez mes excuses, Madame. Il y a dans mon pays un proverbe plein de sens qui dit: *J'ai tant d'affaires que je vais me coucher.* C'est précisément ce qui m'arrive.

J'ai tant d'affaires, que je vais me coucher, ou si vous voulez la vérité, comme en confession, j'ai tant d'affaires, que je n'en fais qu'une. *Il n'est pas bon à l'homme d'être seul*, dit la Bible; je m'en aperçois trop. Je suis seul, et la plus juste délicatesse m'empêche de demander des aides. Je plie sous le faix, d'autant plus que c'est ici un devoir de conscience de perdre la moitié de la journée, et qu'on passe une grande partie de la vie en carrosse. Ne pouvant plus écrire à tout le monde, je me suis mis à n'écrire à personne, excepté à ma femme et à mes enfants. En m'excusant ainsi, Madame la comtesse, je ne continue pas moins à me frapper la poitrine; car j'ai eu grand tort de ne pas faire une distinction en faveur d'une personne que je distingue autant. Je ne puis vous décrire le plaisir avec lequel j'ai vu arriver votre lettre, quoiqu'elle dût m'apporter quelques remords. Comment donc! elle se souvient toujours de moi, de moi qui le mérite si peu! Croyez, Madame la comtesse, qu'on ne peut être plus sensible que je le suis à vos aimables gronderies; je veux cependant ne plus les mériter.

Je voudrais bien répondre aux questions que votre amitié m'adresse sur mes espérances, mais je vois qu'il ne me reste plus assez de papier. Qu'il vous suffise de savoir, Madame, que l'espérance est, ainsi que nous l'enseigne le catéchisme, une vertu indispensable pour le salut, tout comme la foi et la charité. — Ai-je tout dit? Non. Il faut que je vous gronde sur l'épithète d'insipide que vous avez donné à vos lettres. C'est une horreur. Je vous ai recommandé la langue italienne, précisément dans l'espérance d'y gagner quelques lignes, même quelques syllabes. Voyez, Madame, comme vos lettres sont insipides pour moi! Mais vous savez bien ce qu'il en est, dans votre conscience. Adieu, Madame la comtesse. Ne m'effacez jamais de la liste de vos amis, malgré le temps et l'absence, et croyez que je mériterai constamment ce titre, lors même qu'il m'arrivera d'être paresseux. Adieu. Comment pourrai-je jamais reconnaître les politesses dont vous m'avez comblé! Ma mémoire me reporte sans cesse vers cette époque malheureusement trop courte, et ma reconnaissance est aussi fraîche que le jour où je quittai Rome.

Joseph de Maistre.

De Sainte-Beuve s'exprime ainsi, dans ses *Causeries du lundi*, sur le mérite des lettres du Comte Joseph de Maistre: «L'homme supérieur, l'homme excellent, sincère, amical, s'y montre à chaque page, dans toute la vivacité du naturel, dans tout le piquant de l'humeur, dans toute la gaieté et la cordialité du génie.»

L'Abbé Denis de Fraysinnous (1765—1842) plus tard évêque d'Hermopolis, se fit un nom par ses *Écrits*, ses *Conférences* et ses *Oraisons funèbres*, d'une éloquence mesurée, d'une logique pressante, d'un ton grave et plein d'autorité.

Le Comte Charles de Montalembert, (1810—1870) s'il n'eût donné au monde catholique littéraire que sa *Vie de la chère sainte Elisabeth*, mériterait certainement une belle mention dans ce traité; mais outre ce chef-d'oeuvre d'inspiration noble et chrétienne, de pur et céleste enthousiasme, d'une poésie pleine de naïveté et de candeur, rendu dans un style incomparable de fraîcheur, de simplicité, d'harmonie, le Comte de Montalembert a encore fait paraître un ouvrage fort apprécié par les vrais connaisseurs: *les Moines d'Occident*, et plusieurs autres, moins répandus.

Félix de Lamennais (1782—1854) ordonné prêtre, on ne sait par quelles circonstances, fit d'abord paraître l'ouvrage intitulé *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, dont le style éloquent, les pensées fortes et élevées, firent applaudir un grand écrivain; les derniers volumes sont cependant entachés d'erreur et il y émet des propositions anti-logiques et fort dangereuses, en prétendant ramener l'homme à la foi la plus ferme, par le scepticisme le plus radical.

D'autres ouvrages continuèrent sa célébrité, mais peu-à-peu le conduisirent vers l'abime. Après 1830, il

se jeta dans le parti républicain; ses écrits furent censurés à Rome, mais Lamennais, reniant toutes ses anciennes croyances, attaqua à la fois l'Eglise et la Monarchie dans *Les paroles d'un croyant*, *le Livre du peuple*, *etc.*; enfin dans ses derniers ouvrages, il niait formellement plusieurs des dogmes fondamentaux de la religion; oubliant sa foi et son génie, il n'écouta plus que les inspirations d'un esprit orgueilleux, absolu et porté aux extrêmes. Il mourut méprisé, oublié des hommes, et résistant aux instances des coeurs dévoués qui voulaient le ramener à Dieu.

Le rocher et les voyageurs.

Un homme voyageait dans la montagne, et il arriva en un lieu où un gros rocher ayant roulé sur le chemin le remplissait tout entier; et hors du chemin il n'y avait point d'autre issue ni à gauche ni à droite.

Or, cet homme voyant qu'il ne pouvait continuer son voyage à cause de ce rocher, essaya de le mouvoir pour se faire un passage, et il se fatigua beaucoup, et tous ses efforts furent vains.

Ce que voyant il s'assit plein de tristesse et dit: «Que sera-ce de moi lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude, sans nourriture, sans abri, sans aucune défense, à l'heure où les bêtes féroces sortent pour chercher leur proie?»

Et comme il était absorbé dans cette pensée, un autre voyageur survint, el celui-ci avait fait ce qu'avait fait le premier et, s'étant trouvé aussi impuissant à remuer le rocher, s'assit en silence et baissa la tête.

Et après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et aucun ne put mouvoir le rocher, et leur crainte à tous était grande.

Enfin l'un d'eux dit aux autres: «Mes frères, prions notre Père qui est dans les cieux: peut-être il aura pitié de nous dans cette détresse.» Et cette parole fut écoutée et ils prièrent de coeur le Père qui est dans les cieux.

Et quand ils eurent prié, celui qui avait dit: Prions, dit encore: «Mes frères, ce que chacun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble?»

Et ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le rocher, et le rocher céda, et ils poursuivirent leur route en paix.

Le voyageur, c'est l'homme; le voyage, c'est la vie; le rocher, ce sont les misères qu'il rencontre à chaque pas sur sa route.

Aucun homme ne saurait soulever seul ce rocher; mais Dieu en a mesuré le poids de manière qu'il n'arrête jamais ceux qui voyagent ensemble. *Lamennais.*

François Chasseboeuf, comte de Volney, (1757—1820) savant orientaliste, mais philosophe impie, renia dans ses écrits toute religion positive.

L'Histoire eut de nombreux représentants dont la liste serait trop longue. Quelques noms pourront suffire:

De Barante	*Auguste Thierry*	*Michelet*
Villemain	*Amédée Thierry*	*Sismondi*
Guizot	*Michaud*	*L. Phil. de Ségur*
Cousin	*Thiers*	*Phil. de Ségur, etc.*

Les *Mémoires* de *Bourienne* (Fauvelet de) (1769—1834) donnent bien des détails fort intéressants, (mais non-exempts de partialité,) sur l'époque où il vécut.

Las Cases, (1766—1842) compagnon d'exil de Napoléon Ier, fit paraître le *Mémorial de Ste Hélène* qui eut d'innombrables lecteurs.

Le *Roman,* ce vaste champ littéraire trop souvent mal cultivé, a eu, pour ainsi dire, des légions de travailleurs. Leur grand nombre rend le choix difficile, d'autant que presque tous ont été irréligieux, rationa-

listes; nous ne pourrons donc les citer qu'avec mesure et avec certaines restrictions.

Xavier de Maistre, frère de Joseph de Maistre (1764—1852) a écrit plusieurs petits romans où il donne, en un style ingénieux et intéressant, une peinture fidèle de mœurs complétement étrangères à nos climats. *Le Lépreux de la Cité d'Aosta*, *les Prisonniers du Caucase*, *Prascovie ou la jeune Sibérienne*, sont recommandables; tandis que les spirituels badinages, connus sous le nom de *Voyage autour de ma chambre*, *Excursion autour de ma chambre*, ne sauraient vous convenir, disent les critiques consciencieux.

Xavier de Maistre s'est aussi occupé de poésie. Les vers suivants lui ont été inspirés par un infortuné qui, dans sa prison de Sibérie, avait vu un jour voltiger un papillon dans son obscur cachot.

Le Papillon.

Colon de la plaine éthérée
Aimable et brillant papillon,
Comment de cet affreux donjon
As-tu su découvrir l'entrée?
A peine, entre ces noirs créneaux,
Un faible rayon de lumière,
Jusqu'à mon cachot solitaire
Pénètre à travers les barreaux.

As-tu reçu de la nature
Un coeur sensible à l'amitié?
Viens-tu, conduit par la pitié,
Partager les maux que j'endure?
Ah! ton aspect, de ma douleur
Suspend et calme la puissance:
Tu me ramènes l'espérance
Prête à s'éteindre dans mon coeur.

Doux ornement de la nature,
Viens me retracer sa beauté ;
Parle-moi de la liberté,
Des eaux, des fleurs, de la verdure.
Parle-moi du bruit des torrents,
Des lacs profonds, des frais ombrages,
Et du murmure des feuillages
Qu'agite l'haleine des vents.

As-tu vu les roses éclore?

. . . . . .
Dis-moi l'histoire du printemps.

. . . . . .
Dis-moi si dans le fond des bois
Le rossignol, à ton passage,
Quand tu traversais le bocage,
Faisait ouïr sa douce voix?

Le long de la muraille obscure
Tu cherches vainement des fleurs :
Chaque captif de ses malheurs
Y trace la vive peinture.
Loin du soleil et des zéphirs,
Entre ces voûtes souterraines,
Tu voltigeras sur des chaînes
Et n'entendras que des soupirs.

Léger enfant de la prairie,
Sors de ma lugubre prison ;
Tu n'existes qu'une saison,
Hâte-toi d'employer la vie.
Fuis! Tu n'auras hors de ces lieux,
Où l'existence est un supplice,
D'autres liens que ton caprice,
Ni d'autre prison que les cieux.

Xavier de Maistre.

Charles Nodier, (1780—1844) le charmant conteur, a fait paraître plusieurs *Romans* et ses *Souvenirs* que nous nous abstenons de recommander, ne les ayant pas

lus nous-même. Ces ouvrages, disent les biographes, révèlent une sensibilité vive mais exaltée; une imagination riche mais bizarre; un style élégant mais trop travaillé.

Le Pigeon, l'Hirondelle et le Moineau.

On croirait que la nature les a produits tout exprès pour entretenir dans la pensée de l'homme le souvenir de son premier état, et pour ne pas lui laisser perdre de vue ses anciens rapports avec le reste du monde créé. Ils aiment à vivre dans les bâtiments qu'il a édifiés; ils en sont les hôtes volontaires. Ils l'enchantent des grâces variées de leur vol, de leurs chants et de leurs couleurs; car le pigeon plane avec élégance et avec noblesse, il roucoule tendrement, il déploie au soleil les richesses de sa robe nuée de mille reflets, il reproduit tous les jours sous nos yeux ces miracles d'inconsolable constance dont les poètes sont obligés de lui emprunter le modèle.

L'hirondelle, au vêtement plus sévère, comme il convient à une exilée, file, s'égare et disparaît dans l'air; elle va au loin pour nous préparer à la perdre; elle vient de loin pour nous consoler par l'idée de la revoir. Elle ne sait que susurrer et se plaindre, et son murmure inquiet ressemble à des pleurs, parce qu'elle a le soin d'une famille. On sait de quels enseignements elle est chargée pour nous: elle annonce la pluie, elle annonce le beau temps, elle annonce le deuil de l'année, elle annonce le retour de la bonne saison, elle porte sur ses ailes noires le calendrier du laboureur. C'est elle qui apprit à nos pères l'art de l'architecture rustique; c'est elle qui apprend à nos filles les sollicitudes et les soins de la famille.

Le moineau, habillé comme un simple paysan, pauvre, mais robuste, de bonne humeur, et tout dispos pour une fête, le moineau est indiscret, curieux, pétulant et bouffon; il vole, sautille, bondit au milieu de nos troupeaux et de nos enfants. Il babille, il siffle, il porte partout la gaieté. Libre habitant du toit domestique, on lui doit tout ce qu'il dérobe, on lui donne tout ce qu'il demande, et il le sait si bien qu'il ne manque jamais, quand la neige couvre la

terre, où dorment les semences que nous lui avons confiées, de venir frapper du bec, avec un air résolu, à la vitre de la salle à manger, pour réclamer les miettes du festin. En vérité, j'imagine que le premier homme qui tua par simple passe-temps le pigeon de ses tourelles, l'hirondelle de son toit et le moineau de ses murailles, viola outrageusement les saintes lois de l'hospitalité. *Charles Nodier.*

Il était poète aussi, Charles Nodier, et pour ne pas y revenir, disons-le en passant.

Fragment de la Napolèone.

. . . . . .

D'un espoir trop altier ton âme s'est bercée.
Descends de ta pompe insensée,
Retourne parmi tes guerriers.
A force de grandeur, crois-tu pouvoir t'absoudre?
Crois-tu mettre ta tête à l'abri de la foudre
En la cachant sous des lauriers?

En vain la crainte et la bassesse
D'un culte adorateur ont bercé ton orgueil.
Le tyran meurt, le charme cesse,
La vérité s'arrête au pied de son cercueil.
Debout dans l'avenir, la justice t'appelle;
Ta vie apparaît devant elle
Veuve de ses illusions.
Les cris des opprimés tonnent sur ta poussière,
Et ton nom est voué par la nature entière
A la haine des nations.

En vain aux lois de la victoire
Ton bras triomphateur a soumis le destin.
Le temps s'envole avec ta gloire,
Et dévore en fuyant ton régne d'un matin.
Hier j'ai vu le cèdre; il est couché dans l'herbe.
Devant une idole superbe
Le monde est las d'être enchaîné.
Avant que tes égaux deviennent tes esclaves,
Il faut, Napoléon, que l'élite des braves
Monte à l'échafaud de Sidney.

Paris, février 1802. *Charles Nodier.*

Xavier Marmier, né en 1809, dans la Franche-Comté, exploita ses fréquents voyages en faveur de la littérature. On a fait de lui un éloge que nous répétons avec plaisir: il est de ceux qui croient qu' il n'est pas pour l'écrivain de plus lourde responsabilité que celle d'écrire une page qui puisse offenser la jeunesse. Du reste, nous ne connaissons aucun de ses *Romans,* dits *cosmopolites.*

Jules Verne, le spirituel, original et ingénieux conteur de la jeunesse, auteur fécond de relations de voyages imaginaires, n'a rien écrit que de louable, et mérite d'être cité comme romancier moral, instructif et amusant.

Rodolphe Topffer, (1799—1846) arrêté dans sa carrière d'artiste-peintre par une maladie d'yeux, fit de bonnes études et dirigea avec succès un pensionnat de jeunes gens à Genève. Sa nature enthousiaste se révèle dans plusieurs ouvrages, tels que: *Nouvelles génevoises*, *Voyages en zig-zag*,*) *Menus propos*, *Rose et Gertrude*, *le Presbytère*, *etc.*

Tout piquants et spirituels que soient les *Voyages en zig-zag*, on regrette d'y trouver plusieurs remarques, peu séantes à un instituteur, sur les prêtres et les religieux qu'il prétend avoir rencontrés. Nous n'avons lu que des fragments des autres œuvres de Topffer ci-dessus mentionnées.

Erckmann-Chatrian, connus depuis 1859 seulement, sont devenus populaires par leurs *Romans nationaux*, leurs *Contes,* leurs *Légendes*, et même par quelques *Oeuvres dramatiques. Emile Erckmann*, né à Phals-

*) Illustrés par l'auteur lui-même. Plusieurs caricatures de prêtres et de moines déparent ces jolies vignettes.

bourg, en Lorraine, et son collaborateur, *Alexandre Chatrian,* également Lorrain, racontent dans le simple langage des paysans de l'Alsace et de la Lorraine, les guerres et les évènements des deux derniers siècles.

C'est à dessein que nous passons sous silence les noms des romanciers, si fêtés par un monde au goût corrompu, puisqu'il faut en toute conscience vous interdire la lecture de leurs œuvres, si séduisant que soit peut-être leur style.

Comme pour l'Histoire, nous nous bornerons à nommer ici les meilleurs *Critiques littéraires* contemporains: *de Sainte-Beuve, Taine, Cousin, Jouffroy, Villemain, Planche, Comte et Littré, etc.*

Dames prosateurs.

Madame de Staël-Holstein, (1766—1807) fille du ministre Necker, fut entourée dès l'âge de douze ans de tout ce que la France comptait de plus distingué; son esprit s'enrichit de connaissances diverses, mais son coeur y perdit. Elevée dans la religion protestante, elle n'eut jamais aucune conviction vraiment religieuse. Cette âme grande, aux facultés puissantes, fut nourrie à l'école du XVIIIème siècle; pleine d'enthousiasme pour la liberté, elle applaudit aux premiers actes de la révolution qu'elle prit, comme tant d'autres, pour d'heureuses réformes; elle s'émut cependant quand elle vit le sang couler, et, de l'exil où les fureurs révolutionnaires l'avaient obligée de se retirer, elle écrivit une *Défense de la reine Marie-Antoinette* qui fait honneur à son coeur comme à son génie; mais en blâmant les excès de 93, elle conserva ses principes d'indépendance chimérique et tous ses écrits en portent l'empreinte. Mme de Staël habita successivement les capitales de l'Europe. Au retour des

Bourbons, elle revint elle-même à Paris et obtint de Louis XVIII, deux millions, à titre d'indemnités des sommes dues à son père.

Les Lettres de Mme de Staël sur *J. J. Rousseau* parurent avant la révolution et font l'apologie des funestes doctrines qui l'ont amenée.

En 1800, Mme de Staël publia son oeuvre sur *la Littérature, considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, puis son roman de *Delphine* qui est, disent quelques critiques, l'expression complète d'un épicuréisme vague dont la pratique se borne à adoucir les peines d'ici-bas et à en augmenter les plaisirs; c'est assez dire son immoralité.

Corinne, peut-être un peu moins mauvais comme morale, excita l'admiration de l'Europe; il cache sous le voile de la fiction, un tableau artistique et littéraire de l'Italie, plein de charme et d'intérêt. Du reste l'auteur y préconise l'émancipation féminine d'une manière fort inconvenante.

L'Allemagne, ouvrage plus sérieux, plus philosophique, relève admirablement les beautés de la littérature allemande.

Napoléon qui avait une vive répulsion pour tout ce qui n'est pas en harmonieux rapport avec les qualités d'une femme, ne pouvait goûter le caractère, l'esprit et les funestes talents de Mme de Staël, d'ailleurs fort hostile à l'empereur. Un jour qu'elle avait enfin obtenu une entrevue si obstinément recherchée, elle exposa à Napoléon un nouveau système de gouvernement. Celui-ci l'interrompit bientôt sèchement par cette apostrophe: «*Et qui donc élève vos enfants, Madame?*»

Terminons ce pénible article par une critique sévère, mais juste, énoncée par un homme de bien, spi-

rituel et instruit, clairvoyant et logique. Il s'exprime ainsi : «Cette impertinente femmelette ne comprend pas une des questions qu'elle traite. Son premier malheur fut de n'être pas née catholique. Si cette loi réprimante eût pénétré son cœur, d'ailleurs assez bien fait, elle eût été charmante au lieu d'être fameuse.

Le second malheur pour elle fut de naître dans un siècle assez léger et assez corrompu pour lui prodiguer une admiration qui acheva de la gâter. Un siècle plus sage aurait bien su la rendre estimable en la menaçant du mépris.

Quant à ses ouvrages, ces brillantes guenilles, on peut dire, sans faire un jeu de mots, que le meilleur est le plus mauvais. Elle s'est bien un peu élevée dans son *livre sur l'Allemagne*, mais nulle part elle n'a déployé un talent plus distingué que dans ses *Considérations sur la révolution française.* Par malheur, c'est le talent du mal. Boive qui voudra de son élixir du protestantisme, du philosophisme, et de toute autre drogue en *isme;* pour moi, je n'en veux point.

Une femme protestante, prenant publiquement à partie un archevêque catholique, et le réfutant sur l'origine divine de la souveraineté, peut amuser certains spectateurs; chacun son goût; mais pour moi, je préfère infiniment Polichinelle : il est plus décent et non moins raisonnable.

Enfin, quand on méprisera ces sortes d'ouvrages autant qu'ils le méritent, la révolution sera finie.

Comte Joseph de Maistre.

EXTRAIT DU ROMAN DE CORINNE.

Les Napolitains.

Le peuple napolitain, à quelques égards, n'est point du tout civilisé; mais il n'est point vulgaire à la manière

des autres peuples; sa grossièreté même frappe l'imagination. La rive africaine qui borde la mer de l'autre côté, se fait déjà presque sentir, et il y a je ne sais quoi de numide*) dans les cris sauvages qu'on entend de toutes parts. Ces visages bruns, ces vêtements formés de quelques morceaux d'étoffe rouge ou violette, dont la couleur foncée attire les regards, ces lambeaux d'habillements que ce peuple artiste drape encore avec art, donnent quelque chose de pittoresque à la populace, tandis qu'ailleurs on ne peut voir en elle que les misères de la civilisation. Un certain goût pour la parure et les décorations se trouve souvent à Naples à côté du manque absolu des choses nécessaires ou commodes. Les boutiques sont ornées agréablement avec des fleurs ou des fruits: quelques-unes ont un air de fête qui ne tient ni à l'abondance ni à la félicité publique, mais seulement à la vivacité de l'imagination; on veut réjouir les yeux avant tout. La douceur du climat permet aux ouvriers en tout genre de travailler dans la rue. Les tailleurs y font des habits, les traiteurs leur cuisine, et les occupations de la maison, se passant ainsi au dehors, multiplient le mouvement de mille manières. Les chants, les danses, des jeux bruyants, accompagnent assez bien tout ce spectacle, et il n'y a point de pays où l'on sente plus clairement la différence de l'amusement au bonheur. Enfin, on sort de l'intérieur de la ville pour arriver sur les quais d'où l'on voit la mer et le Vésuve, et l'on oublie alors tout ce que l'on sait des hommes.

Louise Germaine de Staël-Holstein.

La belle *Madame Récamier*, femme d'esprit et de goût, a laissé une *Correspondance* et des *Souvenirs*, avec d'intéressants détails sur les personnages et les évènements de l'époque. Malheureusement, cette aimable dame était grande amie de Mme de Staël.

Madame Cottin, née Sophie Ristaud, (1773—1807) auteur fort goûtée autrefois, écrivit plusieurs histoires

*) Les *Numides* appartenaient au nord de l'Afrique; c'étaient les peuples les moins civilisés de l'Afrique septentrionale, et leur langage était rude et sauvage.

pleines de sensibilité et d'intérêt, mais trop romanesques, trop passionnées. Ce sont: *Claire d'Albe*, *Amélie de Mansfeld*, *Malvina*, *Mathilde*, *Elisabeth ou les Exilés de Sibérie.* (Ce dernier roman est celui qu'a traité Xavier de Maistre, sous le nom de *Prascovie;* c'est le seul des ouvrages de Mme Cottin qu'on puisse permettre à la jeunesse, avec son poème en prose de la *Prise de Jéricho.*)

La Sibérie.

Au sud de Tobolsk s'étend le cercle d'Ischim, borné à gauche par l'Irtisch, et à droite par le Tobol. Les rives de ce fleuve sont nues et stériles; elles ne présentent à l'œil que des fragments de rocs brisés, entassés les uns sur les autres et surmontés de quelques sapins à leur pied. Dans un angle du Tobol, on trouve le village domanial de Saïmka; sa distance de Tobolsk est de plus de 600 werstes. Placé jusqu'à la limite du cercle, au milieu d'un pays désert, tout ce qui l'entoure est sombre comme son soleil, et triste comme son climat. Cependant le cercle d'Ischim est surnommé l'Italie de la Sibérie, parce qu'il a quelques jours d'été, et que l'hiver n'y dure que huit mois; mais il y est d'une rigueur extrême. Le vent du nord, qui souffle alors continuellement, arrive chargé des glaces des déserts arctiques, et en apporte un froid si pénétrant et si vif, que dès le mois de septembre le Tobol charrie des glaces. Une neige épaisse tombe sur la terre et ne la quitte plus qu'à la fin de mai. Il est vrai qu'alors, quand le soleil commence à la fondre, c'est une chose merveilleuse que la promptitude avec laquelle les arbres se couvrent de feuilles et les champs de verdure; deux ou trois jours suffisent à la nature pour faire épanouir toutes ses fleurs. On croirait presque entendre le bruit de la végétation; les chatons des bouleaux exhalent une odeur de rose; le cytise velu s'empare de tous les endroits humides; des troupes de cigognes, de canards tigrés, d'oies du Nord, se jouent à la surface des lacs; la grue blanche s'enfonce dans les roseaux des marais solitaires, pour y faire son nid, qu'elle natte industrieusement avec de petits joncs; et dans les bois,

l'écureuil-volant, sautant d'un arbre à l'autre, et fendant l'air à l'aide de ses pattes et de sa queue laineuse, va ronger les bourgeons des pins et le tendre feuillage des bouleaux. Ainsi, pour les êtres animés qui peuplent ces froides contrées, il est encore d'heureux jours; mais pour les exilés qui les habitent, il n'en est point.

La plupart de ces infortunés demeurent dans les villages qui bordent le fleuve, depuis Tobolsk jusqu'aux limites du cercle d'Ischim; d'autres sont relégués dans des cabanes, au milieu des champs. Le gouvernement fournit à la nourriture de quelques uns; ceux qu'il abandonne vivent de leur chasse d'hiver: presque tous sont en ces lieux l'objet de la pitié publique, et n'y sont désignés que sous le nom de *malheureux.*

Les Exilés de Sibérie, par Sophie Cottin.

Madame de Genlis, née de Saint-Aubain, (1746—1831) nommée *gouverneur* des princes, fils du duc d'Orléans, (Philippe-Egalité) écrivit des *Pièces de théâtre enfantin,* des *Cours de Morale,* des *Romans* et des *Contes*, au nombre de 200 volumes. La mort de Mme de Genlis, à l'imagination si féconde, à la plume si rapide, fut annoncée par cette singulière nécrologie: «*Madame de Genlis a cessé d'écrire; donc, elle a cessé de vivre.*»

La lecture de ses oeuvres ne peut être conseillée à la jeunesse, car l'auteur n'y a pas toujours respecté la morale, et même souvent, une teinte de religiosité dissimule un fonds d'immoralité, mal plus dangereux qu'une déclaration ouverte de mauvais principes.

Une Visite aux Carmélites de Saint-Denis.

Quelle abdication que celle de la fille d'un souverain, d'un roi de France, quittant sans retour le palais de Versailles, pour habiter jusqu'au tombeau une pauvre cellule de Carmélite!*) Mon imagination me présentait tous les

*) Il s'agit de Madame Louise de France, fille de Louis XV et de Marie Lekzinska, qui était entrée aux Carmélites de Saint-Denis, où elle vécut et mourut saintement.

détails de ce sacrifice, et je ne pouvais concevoir qu'une personne de 35 ans, élevée dans la pompe et dans la mollesse, pût supporter le genre de vie de ces austères recluses. Ces pensées m'occupaient sur la route de Saint-Denis, et je suis entrée avec émotion dans le parloir des Carmélites. Un instant après, le rideau de la grille a été tiré, et madame Louise a paru. Je ne puis exprimer la surprise que j'ai éprouvée en jetant les yeux sur elle. Madame Louise, qui était si maigre et si pâle, est extrêmement engraissée; elle a le teint le plus frais et les couleurs très-vives.... O paix de l'âme! doux accord des opinions et des sentiments avec les actions, la conduite et le genre de vie! c'est vous qui formez le bonheur! c'est vous qui donnez cette sérénité céleste qui maintient l'équilibre de nos forces, qui conserve le mouvement égal et salutaire des ressorts de notre existence! Lorsque rien de ce qu'on voit et de ce qu'on entend ne peut blesser et contrarier, que tout ce qui nous entoure est en harmonie avec nous, que nulle discordance, nulle opposition ne trouble le calme de nos pensées, que tout doit fixer notre imagination et nos regards sur l'objet qui nous touche et sur le but vers lequel nous courons; lorsque enfin l'exemple universel nous soutient dans notre marche, n'est-on pas aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre? Madame Louise permet les questions et y répond brièvement, mais avec bonté. Je désirais savoir quelle est la chose à laquelle, dans son nouvel état, elle a eu le plus de peine à s'accoutumer. «Vous ne le devineriez jamais, a-t-elle répondu en souriant: c'est de descendre seule un petit escalier. Dans les commencements, a-t-elle ajouté, c'était pour moi le précipice le plus effrayant; j'étais obligée de m'asseoir sur les marches et de me traîner dans cette attitude pour descendre.»

En effet, une princesse qui n'avait descendu que le grand escalier de marbre à Versailles, en s'appuyant sur le bras de son *chevalier d'honneur* et entourée de ses pages, a dû frémir en se trouvant livrée à elle-même sur le bord d'un escalier bien raide, en colimaçon. Elle connaissait longtemps d'avance toutes les austérités de la vie religieuse; pendant dix ans. elle en avait secrètement pratiqué la plus grande partie dans le château de Versailles; mais elle

n'avait jamais pensé aux *petits escaliers*. Ceci peut fournir plus d'une réflexion sur l'éducation ridicule à tant d'égards, que reçoivent en général les personnes de ce rang, qui, dès leur enfance, toujours suivies, aidées, escortées, prévenues, sont ainsi privées de la plus grande partie des facultés que leur a données la nature.

Stéphanie Félicité, Ctesse de Genlis.

Madame Guizot, née Pauline de Meulan, (1773—1827) fit paraître plusieurs *Romans* qui offrent une morale pure et des sentiments élevés. Nous citons: *Journal d'une mère, les Enfants, l'Ecolier*, ou *Raoul et Victor*, *Nouveaux Contes*, *Lettres de famille*, *Annales de l'Education*, etc.

La Nuit du Jour de l'An.

Pendant la nuit du premier jour de l'année 1797, un homme de soixante ans, debout à sa fenêtre, élevait ses regards désolés vers la voûte du ciel où nageaient et brillaient les étoiles, comme les blanches fleurs du nénuphar sur une nappe d'eau tranquille; il les rabaissait ensuite sur la terre où personne n'était aussi dépourvu que lui de joie et de repos, car il n'emportait du beau temps de sa jeunesse que des fautes et des remords, une âme vide et abattue, un cœur navré de repentir, une vieillesse triste et chagrine. «O jeunesse, s'écria-t-il, reviens à moi! ô mon père, place-moi de nouveau à l'entrée de la vie, afin que je choisisse autrement».

Mais sa jeunesse et son père n'étaient plus. Il vit des feux follets s'élever au-dessus des marécages et disparaître, et il se dit: «Voilà ce que sont mes jours de folie». Il vit une étoile tombante parcourir le ciel, vaciller et s'évanouir! «C'est là ce que je suis», s'écria-t-il, et les pointes aiguës du repentir s'enfoncèrent encore plus avant dans son cœur.

Alors il se retraça dans sa pensée tous les hommes de son âge qui avaient été jeunes avec lui; qui, maintenant répandus sur la terre, s'y conduisaient en bons pères de famille, en amis de la vérité, de la vertu, et qui passaient

doucement et sans verser de larmes cette première nuit de l'année. Le son de la cloche qui célèbre le nouveau pas du temps, vint, du haut de la tour de l'église, retentir à son oreille comme un chant pieux; ce son lui rappela ses parents, les vœux qu'ils formaient pour lui dans ce jour solennel, les leçons qu'ils lui répétaient; vœux que leur malheureux fils n'avait jamais accomplis, leçons dont il n'avait jamais profité. Accablé de douleur et de honte, il ne put regarder plus longtemps ce ciel où demeurait son père; il rabaissa vers la terre ses yeux abattus; des larmes amères coulèrent de ses yeux et tombèrent sur la neige qui couvrait le sol: il soupira, et ne voyant rien qui le pût consoler, «Ah! reviens, jeunesse, s'écria-t-il encore; reviens». Et sa jeunesse revint, car tout cela n'était qu'un rêve qui avait agité pour lui la première nuit de l'année; il était jeune encore, ses fautes seules étaient réelles; il remercia Dieu de ce que sa jeunesse n'était point passée et de ce qu'il pouvait quitter la route du vice pour reprendre celle de la vertu, pour rentrer dans le pays, tranquille, couvert d'abondantes moissons.

Pauline Guizot, née de Meulan.

La Duchesse d'Abrantès, née Laure Saint-Martin de Permon, (1787—1837) femme de Junot, descendait par sa mère des Comnène d'Orient. La perte de son mari, ses habitudes de prodigalité, sa non-entente d'un ménage bien tenu, toutes ces circonstances réunies obligèrent la duchesse à se créer de nouvelles ressources. Elle les trouva dans sa plume, en écrivant ses *Mémoires* et d'autres *Ouvrages sur les moeurs de l'Espagne.* Le premier de ces livres renferme l'histoire anecdotique de l'empire; le second, également fruit de ses observations personnelles, fut suivi d'un grand nombre *d'Opuscules,* échappés à ses loisirs.

Le style de madame d'Abrantès est rapide et facile, trop facile peut-être; les négligences et les incorrections qui s'y font remarquer ne proviennent que de

cette extrême facilité; mais il est souvent chaud et coloré: elle sait intéresser et émouvoir.

Sophie Gay, née de Lavalette, (1776—1852) se fit connaître par des *Romans*, des *Drames*, des *Poésies*, des *Romances* et des *Mémoires*. Tous ces écrits brillent par un esprit naturel, un style net et correct; de plus, ils exhalent un parfum d'élégance et de bonne compagnie. Néanmoins, la lecture des oeuvres de Mme Sophie Gay ne peut être permise à la jeunesse.

Les Usages du monde.

C'est quelque chose d'amusant que de voir et d'entendre les vieux usages se heurter avec les nouveaux. Les révérences parlementaires de la vieille baronne, avec l'air cavalier et le serrement de main sans-façon de la jeune femme à la mode. Ces mots du galant suranné, dits d'une voix tremblante: *Comment gouvernez-vous cette belle santé?* avec le *Comment ça va-t-il?* qui n'est pas moins ridicule, et qu'on s'étonne d'entendre dire à tant de personnes de bon goût; les baisements de mains, le ton respectueux, l'air esclave de l'ancienne école, avec le regard insolent, l'air moqueur, les manières indépendantes des élégants du jour. Pourtant tout cela vit ensemble, heureux de se dédaigner réciproquement. Au milieu de tant d'usages contraires, comment démêler aujourd'hui celui du monde? chaque maison a le sien!

Ici, dans un hôtel magnifique, un dîner servi avec toute la recherche possible rassemble vingt personnes qui s'écoutent manger: aucune n'oserait rompre le silence, si ce n'est la maîtresse de la maison pour vous offrir *du champagne*, si ce n'est son mari pour demander à quelque amateur de l'Opéra s'il a vu danser ***, la veille; deux façons de parler qui sont là fort en usage, et qui feraient hausser les épaules dans la maison voisine, où le meilleur ton règne dans une conversation nulle, où personne n'élevant la voix au-dessus du diapason donné, les paroles coulent comme un robinet d'eau tiède. L'usage, pour celle-ci, est d'éviter tout ce qui peut sortir de la voie tracée;

se faire remarquer par un moyen quelconque, c'est blesser les convenances. Les talents y sont traités de métiers et l'esprit de bavardage. C'est le temple de la médiocrité bien élevée.

Dans cet autre salon, chacun crie de toute la force de ses poumons sans écouter l'autre. L'emplette d'un nouveau cheval, l'événement arrivé au bois de Boulogne, la faute d'un groom ou l'adresse d'un cocher, composent ordinairement le fond de la conversation, ou plutôt du morceau d'ensemble qui s'exécute tous les soirs. Là, ne point se connaître en harnais, en ressorts, en tilbury, en calèche, en tandem, en diébitsch, en cheval de pur sang, en vrai fox-hound, en steeple chase, etc., c'est n'avoir aucun usage du monde.

Ici, l'usage du monde, c'est se soumettre aveuglément à tous les caprices de la mode; là, c'est adopter le contraire des anciennes coutumes, esclave de ce qu'il faut éviter comme on l'était autrefois de ce qu'il fallait faire: la honte de l'imitation est poussée jusqu'à l'impolitesse; ailleurs, l'usage du monde, c'est savoir jouer. Partout c'est savoir écouter.

«Comment trouvez-vous M^r^ un tel, qui s'en va d'un salon sans dire adieu à personne? En vérité, cet homme-là ne sait pas vivre,» dit-on au Marais; tandis qu'au faubourg Saint-Honoré, les maîtres de la maison ont grand soin de détourner la tête pour n'avoir pas l'air de s'apercevoir du départ furtif de leurs principaux invités; et l'usage qui blâme l'un absout les autres.

Autrefois les trois premiers mois d'un grand deuil se passaient dans la retraite; on ne rencontrait point un crêpe à l'Opéra; même à la fin d'un deuil on ne sautait pas brusquement du noir aux couleurs de rose; les différentes nuances étaient les emblèmes des gradations de la douleur décroissante. Maintenant il n'est pas rare de voir à nos théâtres une loge funèbre, remplie d'une famille d'héritiers à peine revenus du convoi paternel; cela ne fait plus scandale. Dans le temps où c'était quelque chose que de tuer un homme en duel, le vainqueur se cachait longtemps après la victoire, bien que les édits contre le duel, tombés en

désuétude, ne le missent plus en danger; car ce meurtre, commandé par l'honneur, l'humanité s'en affligeait et l'on se devait à soi-même d'en paraître affligé. De nos jours, où les révolutions nous ont, pour ainsi dire, blasés sur la mort, celle d'un insolent ou d'un insulté ne produit plus d'effet. Une ligne nécrologique dans un journal suffit pour apaiser les mânes de la victime; et l'on voit l'assassin galoper au bois de Boulogne, avant que l'herbe ensanglantée par lui ait repris sa couleur. Cela ne choque personne: c'est l'usage.

Sophie Gay.

Madame de Girardin, née Delphine Gay, (1805—1855) mérita l'éloge qu'on donna à sa mère, Sophie Gay, en disant: *Son plus bel ouvrage, c'est sa fille.* Les oeuvres de cette fille privilégiée ont été couronnées en France et en Italie. Elle donna au public des *Romans*, des *Drames* et des *Poésies*, recommandables par leurs délicieuses peintures, leur esprit et leur enjouement.

Sous le nom du Vicomte de Launay, Mme de Girardin écrivit les feuilletons du journal *la Presse*, remplis de grâce, d'esprit, d'élégance et de fine malice.

Nous ignorons si les oeuvres de cette dame sont écrites pour votre âge, excepté les *Contes d'une vieille fille* que nous vous recommandons.

Les Fleurs.

La violette arborescente! toute notre époque n'est-elle pas peinte dans ce seul mot? la *violette arborescente!* quoi! l'humble violette aussi s'est révoltée? elle aussi a reconnu que dans ce temps de présomptions favorisées et d'insolences triomphantes, la modestie était une duperie! La violette s'est faite arbre, et ses douces fleurs, naguère cachées sous l'herbe, aujourd'hui penchent orgueilleusement leur tête dans les airs. On dit qu'à ce changement elle a perdu un peu de son parfum. Eh! que lui importe, maintenant qu'elle se montre sur une tige, qu'elle ne se fait plus chercher,

elle n'a plus besoin du parfum qui la faisait découvrir. O temps! ô mœurs! la modestie n'a plus d'emblème; quelle humble fleur remplacera la violette désormais? le lis, peut-être? il mérite cette survivance, puisqu'on l'oblige à se cacher . . .

Les fleurs exotiques, ces beautés étrangères sont fort estimables sans doute; mais qu'il faut de soins pour les aider à vivre! Les charmantes frileuses regrettent le soleil natal; il faut leur faire un climat tous les jours; et c'est fort cher, un beau climat. On n'imite pas les ardeurs du tropique sans beaucoup de frais, et encore reste-t-on toujours bien loin du modèle. Le meilleur tuyau de poële ne vaut pas un rayon de l'astre du jour, non-seulement pour les poètes, mais aussi pour les fleurs; et puis, dans ces fabriques de plantes, un moment d'oubli peut tout perdre; c'est le danger des choses factices; une heure de vérité, et tout est fini; et c'est pourquoi, nous qui aimons les sentiments durables, les amis et même les ennemis sur lesquels nous puissions compter, nous préférons à ces superbes étrangères dont il faut toujours s'occuper, avec lesquelles on est toujours en cérémonie, auprès desquelles il faut toujours consulter le thermomètre, qui ne permettent pas un oubli, qui se fâchent pour une distraction, belles exilées qu'il faut toujours tromper, à qui il faut toujours cacher sa froideur, les intempéries de son caractère et les défauts de son climat, nous préférons nos simples *climbers* d'autrefois, le naïf chèvrefeuille et le jasmin fidèle. Voilà de véritables amis, des amis dévoués qui n'attendent rien de vous et qui grandissent pour vous, qui supportent le vent, la pluie et la neige, et qui les supportent sans vous; qui croissent au soleil et à l'ombre, que ne découragent ni votre malheur ni votre bonheur; qui ne vous demandent jamais rien, ni soins, ni culture, et qui ne vous révèlent leur présence que par leur parfum. Vous les oubliez pendant des années; vous admirez d'autres fleurs, et pour ces fleurs si rares, vous faites mille folies, car elles ne vivent qu'à vos dépens. Ce sont les compagnes de votre fortune; vous leur consacrez tous vos jours heureux; pour elles, vous méprisez toute chose. Qui oserait nommer le chèvrefeuille sauvage devant le *stephanoris floribunda?* qui pense au jasmin domestique en re-

gardant l'*ekythés* et l'*ipomea?* Mais viennent les jours du malheur, mais qu'un revers du destin vous rende brusquement aux douceurs de la vie modeste, ces merveilles, amantes du riche, vous délaissent aussitôt; vous-même, leur dites: «Partez; je ne puis vous garder près de moi; la pauvreté est froide, elle vous ferait mourir. Adieu.» Vous les livrez à un amateur qui spécule sur vos regrets, qui vous les enlève; et tandis qu'appuyé sur votre fenêtre, vous les regardez tristement partir, une brise embaumée vous enivre . . . c'est le chèvrefeuille du bosquet qui vous crie de loin: «Moi je reste.» Une branche de feuilles légères vous caresse doucement la main; c'est le jasmin fidèle qui vous rappelle sa présence; il a grandi pendant les jours de l'abandon; ses branches protectrices voilent de verdure votre demeure; il a grimpé jusqu'à votre fenêtre; il est monté jusqu'à vous pour vous dire: «N'aie pas de remords; tu ne m'as pas oublié, puisque j'ai toujours pour toi des fleurs et des parfums.» *Delphine de Girardin.*

Madame de Swetchine, née Sophie Soymonof, (1782—1857) qui réunissait dans son salon toutes les célébrités littéraires du monde catholique parisien, était elle-même auteur, sans le savoir ni le vouloir, car ses écrits, composés au crayon pour son propre usage, n'ont paru qu'après sa mort et ont été publiés par ses amis, admirateurs de ses vertus et de ses talents, de sa haute sagesse et de sa pénétration d'esprit.

C'est sous le modeste nom *d'Airelles* que Mme Swetchine a recueilli ses *Pensées*, ajoutant que ces petits fruits passent tout l'hiver sous les neiges de la Russie où elles s'adoucissent; de là leur nom de:

Klukva Podsnejnaia.)*

(Airelle qui a été sous la neige.)

Il y a des gens qui ne parlent jamais d'eux-mêmes, mais c'est pour y penser toujours.

---

*) Touchante allusion à son âge avancé, où l'expérience avait mûri ses pensées.

Qu'est-ce que se résigner? C'est mettre Dieu entre la douleur et soi.

On peut dire de beaucoup de chrétiens dont les actions ne répondent pas au langage: Pour la voix, c'est bien celle de Jacob, mais ce sont les mains d'Esaü.

«Ne le plaignez pas, dit-on; il est coupable». Dure et révoltante parole! Il est coupable, et c'est là à quoi s'attache ma plus vive, ma plus tendre compassion. Son seul et dernier asile, c'est notre pitié.

Nous ne jugeons pas les hommes sur ce qu'ils sont en eux-mêmes, mais sur ce qu'ils sont relativement à nous.

La conscience est l'hôte le plus doux et le plus incommode; c'est la voix qui redemandait Abel à son frère; c'est aussi l'harmonie céleste qui retentissait aux oreilles des martyrs pour adoucir leurs souffrances.

Malheur à celui qui, dans le calme de son coeur, peut désirer mourir, tant qu'il lui reste un sacrifice à faire, un bonheur à soigner, des besoins à prévenir, des larmes à essuyer.

Allons toujours au delà des devoirs tracés et restons toujours en deçà des plaisirs permis.

C'est en devenant plus malheureux qu'on apprend parfois à l'être moins.

Au fond, il n'y a dans la vie que ce qu'on y met.

La bonté nous fait apprendre et nous fait oublier bien des choses.

Il y a dans l'exemple une puissance qui surpasse toutes les autres; sans y songer, on redresse les autres en marchant droit.

Il n'y a pas de petites choses dans ce monde, attendu que Dieu se mêle de toutes. On pense à l'action de Dieu dans les grandes choses, on l'exclut dans les petites; on oublie que le maître de l'éternité est aussi le maître de l'heure.

La piété adoucit tout ce que le courage supporte.

Il faut, sans se lasser, travailler à rendre sa piété raisonnable et sa raison pieuse.

Les situations de la vie sont comme les écheveaux de fil; pour en tirer parti, il suffit de les prendre par le bon bout.

C'est dans les causes qu'il faut attaquer nos fautes, et surtout nos fautes d'habitude. Ce ne sont pas tant les actes qu'il faut combattre que la disposition qui les rend possibles.

Madame de Swetchine.

L'auteur a écrit de plus, un admirable *Traité de la Résignation* qu'elle pratiquait elle-même avec une perfection consommée, et un *Traité de la Vieillesse*, le plus beau, le plus complet, le plus suave et consolant qui ait jamais été écrit sur ce triste sujet. Il n'est pas temps encore de vous en faire des citations ; il vous plaira et vous instruira néanmoins plus tard, ce livre unique dont on ne dira jamais assez de bien.

Melle V. Monniot, rarement nommée dans les catalogues de livres à l'usage de la jeunesse, mériterait pourtant bien de l'être, et même avant beaucoup d'autres. Son *Journal de Marguerite* et *Marguerite à vingt ans* sont fort moraux, très-instructifs et très-intéressants. Les trop longs discours de Melle Valmy et trop de sentimentalité affaiblissent bien un peu ces deux ouvrages, mais après tout, c'est une lecture charmante. La même auteur a écrit : *Madame Rosély ou la marâtre chrétienne*, où l'on retrouve les personnages du livre de Marguerite, et les mêmes petits défauts, avec des caractères exceptionnels, presque impossibles. Les excellents principes de ces deux oeuvres garantissent peut-être la moralité des autres romans de Melle Monniot, romans dont nous ne connaissons que les titres : *Raphaëla de Mérans,* le *But de la vie,* la *Chambre de la grand'mère*, les *Semeuses de bon grain*, *Anne Pigard ou le Nro. 202 de la rue de la Félicité, Coralie Delmont*, etc.

Des *Romans de Melle Z. Fleuriot*, nous vous recommandons : *le petit et le jeune chef de famille*, et *la Vie en famille.*

Mme Mathilde Bourdon a donné, disent les mères consciencieuses, de petits romans fort instructifs et amusants, à l'adresse des jeunes filles. Ce sont: *Anne-Marie*, *Léontine ou Mémoires d'une jeune femme*, le *Droit d'aînesse*, la *Charité ou Légendes*, *Souvenirs d'une Institutrice*, la *Femme d'un officier*, *Melle de Neuville*, *Marc de Leiningen*, *Matin et Soir*, *Ménage d'Henriette*, *Nouvelles variées*, *Une parente pauvre*, la *Vie réelle*, *Mariage de Thècle*, *Agathe ou la 1e communion*, etc.

Il est encore d'autres livres, passés de mode, que nous osons à peine nommer, mais qui ont fait autrefois les délices de vos mères ou de vos grand'mères. Tels sont: les *Contes de Bouilly*, *Rose et Constance*, *Pauline*, *Olympe et Adèle*, publiés sous le pseudonyme de *Mme de Sainte-Marie*, les Oeuvres de *Mme de Saint-Lambert*, *de Mme de Renneville*. Enfin les mille et mille livres de la librairie Mame de Tours, dédiés à la jeunesse, et travaillés exclusivement pour elle.

Poésie et Poètes du XIXe siècle.

Ecole non-romantique.

Jean-François Ducis, (1733—1816) le modèle du littérateur honnête homme, ne produisit pas un seul ouvrage qui n'eût un caractère de moralité, un but utile. Son style, presque toujours soutenu par de grandes pensées, a de la force et de l'éclat; parfois pourtant, il manque de goût, d'élégance.

Ducis avait une simplicité, une bonhomie qui lui procura de nombreux amis. Son goût pour la vie retirée et modeste est admirablement rendu dans sa charmante épître: *A mon petit logis;* celle sur *l'Amitié*, adressée à Thomas, est un chef-d'oeuvre de sensibilité

et de grâce. L'ambition ne l'atteignit jamais; il resta insensible aux propositions du pouvoir impérial, mais il ne le fut pas au retour des Bourbons auxquels il avait gardé une touchante fidélité.

A mon petit potager.

Petit terrain qui sais fournir
De doux fruits mon petit ménage;
Où ma laitue aime à venir,
Où mon chou croît pour tout potage
Je veux tout bas t'entretenir:
Réponds-moi; j'entends ton langage.
Si je voyageais? — Et pourquoi?
Es-tu las d'être bien chez toi?
— Je voudrais vivre avec les hommes.
— Avec eux? Ce sont presque tous
Des méchants, des sots ou des fous;
Surtout dans le siècle où nous sommes.
— De leur plaire je prendrai soin.
J'en aimerai quelqu'un peut-être?
Notre esprit se plaît à connaître;
Plus instruit, je verrai plus loin.
— Que dis-tu là, mon pauvre maître?
Crois-moi, trop penser ne vaut rien;
Trop sentir est bien pire encore.
Déjà ma pêche se colore,
Mes melons te feront du bien.
— Il me faudra donc au village
Vieillir sans nom sous mon treillage!
Je pourrai voir tout à loisir
Mes lézards aller et venir
Sur les murs de mon ermitage?
— Est-ce un malheur? Va, plus d'un sage
Dans les soupirs, dans les dégoûts,
Du bonheur sur les flots jaloux
Poursuivant la trompeuse image,
S'est écrié dans son naufrage:
Ah! si j'avais planté mes choux!

Ducis.

Chose étrange! Les poésies de Ducis sont presque oubliées de nos jours, mais sa correspondance intime se lit toujours avec plaisir. En voici quelques fragments.

Versailles, le 9 août 1787.

Mes alarmes n'étaient que trop fondées; cette tendre mère, cette amie de tous les temps, cette femme rare qui a passé par son siècle avec toutes les vertus du premier âge, cette digne compagne de mon vénérable père, elle n'est plus. Je l'ai embrassée pour la dernière fois à cinq heures et demie du soir, le 30 du mois dernier, sans qu'elle ait pu me voir ni m'entendre. Elle a rendu à Dieu son âme pure et chrétienne, après soixante et dix ans d'une vie exemplaire. Vous savez, mon cher ami, combien elle m'aimait. Elle a été ma mère dans mon enfance, et presque dans ma vieillesse. Elle m'a porté dans son cœur comme elle m'a porté enfant dans ses bras.

Je rends grâces à la Providence de m'avoir fait naître d'elle, et je lui demande avec larmes de me rejoindre à elle dans un meilleur séjour. Toute sa maladie à été un exercice de résignation et de patience. L'ange de la paix n'a point quitté son lit. *Ducis.*

Versailles 1813.

«Oui, mon ami, j'ai épousé le désert comme le doge de Venise épousait la mer Adriatique. J'ai jeté mon anneau dans les forêts. La vie retirée que j'ai adoptée pour le reste de mes jours continue de faire ma consolation. Mais la plus chère, la plus douce, celle qui va le plus au fond de mon coeur, c'est (le ciel m'entend) d'avoir un ami tel que vous. J'ai fait de cruelles pertes en amitié ; mais du moins la Providence, qui m'a posé sur tant de tombeaux, ne me fera jamais, je l'espère, asseoir sur le vôtre.

Peut-être ferai-je encore des vers, quand la nature me dira de chanter. Je vois avec quelque plaisir le printemps qui n'est pas loin. Peut-être me fera-t-il encore sentir ses violettes. Venez donc que nous nous égarions ensemble dans les vergers et les prairies, pour ne plus voir que la feuille nouvelle et les riantes promesses de Flore.

Venez, venez ; les palais peuvent être étroits : les ermitages ont mille ressources. Si vous venez passer quelques jours, nous irons ensemble voir un beau jardin à Montreuil ; nous irons entendre les merles du bois de Satory. La nature n'est pas éteinte pour moi comme la société». *Ducis.*

Andrieux, (1759—1833) membre de l'Institut, professeur de belles-lettres à Paris et ami de Collin d'Harleville, ne produisit que des *Comédies* très-médiocres. Ses *Poésies fugitives*, au contraire, se distinguent par une exquise pureté de langage, jointe à une grâce facile et à un naturel piquant et ingénieux. Toute le monde connaît son joli conte en vers du *Meunier Sans-Souci*, et celui d'*Une Promenade de Fénelon.*

On regrette pourtant de trouver dans quelques productions d'Andrieux, et même dans ses cours de littérature, le ton de cette philosophie sceptique et moqueuse, fille de Voltaire, et malheuresement encore de mode parmi les poètes de ce siècle.

Le Meunier Sans-Souci.

. . . . . .

L'homme est bien variable; et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore,
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore:
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond.
. . . . . .
Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir des cerfs,
Mais des faibles humains mériter les travers.
Sur le riant coteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude,

Et de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire ;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons,
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.
Sans-Souci ! ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Epicure ;
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre ?
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois ?
En cette occasion le roi fut le moins sage ;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier ;
Il fallait sans cela renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins et masquer l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier et d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin ; que veux-tu qu'on t'en donne ?
— Rien du tout ; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut, est fort bon . . . mon moulin est à moi,
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.
— Faut-il vour parler clair ? — Oui. — C'est que je le garde.
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile ;
Presse, flatte, promet ; ce fut peine inutile ;
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire ; je ne veux pas vous vendre ma maison.
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître ;
C'est mon Potsdam, à moi. Je suis tranchant peut-être ;
Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste. »
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.

Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
«Parbleu, de ton moulin c'est bien être entêté ;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre ;
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre?
Je suis le maître. — Vous! . . . de prendre mon moulin ?
Oui, si nous n'avions pas de juges à Berlin.»
Le monarque, à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et, se tournant vers quelques courtisans :
«Ma foi, Messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique.»
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?

Andrieux.

Louis, Marquis de Fontanes (1761—1821) s'était formé à l'école des Anciens et des classiques du siècle de Louis XIV.; aussi sa diction est-elle d'une pureté, d'une élégance, d'une correction irréprochables. Parmi ses poésies les plus remarquables, on doit citer: *Le jour des Morts — La Chartreuse — Les Livres saints — Les Tombeaux de St. Denis — Les Stances à M. de Chateaubriand — Une Ode sur la mort du duc d'Enghien, le Verger*, etc. La diction n'est pas le seul mérite de ces petits chefs-d'œuvre : l'inspiration vraiment poétique, l'émotion la mieux sentie s'y joignent à la mélodie des paroles; on croit, dit Villemain, entendre au loin quelques sons, à peine affaiblis, de la lyre de Racine.

Cependant, dit un autre critique, l'imagination, le génie de l'invention, ont souvent manqué à de Fontanes.

FRAGMENT DU JOUR DES MORTS A LA CAMPAGNE.

L'Elévation.

O moment solennel ! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre et ses vitraux gothiques,
Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,
Symbôle du soleil et de l'éternité,

Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue:
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue;
Les pleurs, les voeux, l'encens qui montent vers l'autel;
Et de jeunes beautés qui, sous l'oeil maternel,
Adoucissent encore, par leur voix innocente,
De la religion la pompe attendrissante.
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux:
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible;
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où sur des harpes d'or l'immortel séraphin,
Aux pieds de Jéhovah, chante l'hymne sans fin.
C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre;
Il se cache au savant, se révèle au coeur tendre;
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.

De Fontanes.

Jean Baptiste Legouvé, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur (1764—1812) mourut dans une maison de santé. On lui doit plusieurs poèmes: *La Sépulture*, *Les Souvenirs*, *La Mélancolie*, *Le Mérite des Femmes*, le plus célèbre de tous.

Ces différents poèmes brillent peu sous le rapport de l'invention; on y rencontre bien des défauts de logique et de style, mais ils se recommandent par des passages écrits d'une manière pure, facile et brillante, empreints d'une exquise sensibilité.

FRAGMENT DU POÈME DE LA MÉLANCOLIE.

Un cimetière de campagne.

Où suis-je? à mes regards un humble cimetière
Offre de l'homme éteint la demeure dernière.
Un cimetière aux champs! quel tableau! quel trésor!
Là ne se montrent point l'airain, le marbre, l'or;
Là ne s'élèvent point ces tombes fastueuses,
Où dorment à grands frais les ombres orgueilleuses
De ces usurpateurs par la mort dévorés,
Et jusque dans la mort, du peuple séparés.

On y trouve, fermées par des remparts agrestes
Quelques pierres sans nom, quelques tombes modestes,
Le reste dans la poudre au hasard confondu.
Salut, cendre du pauvre ! Ah! ce respect t'est dû.
Souvent ceux dont le marbre immense et solitaire
D'un vain poids après eux fatigue encore la terre,
Ne firent que changer de mort dans le tombeau ;
Toi, chacun de tes jours fut un bienfait nouveau.
Courbé sur les sillons, de leurs trésors serviles
Ta sueur enrichit l'oisiveté des villes ;
Et quand Mars des combats fit retentir le cri,
Tu défendis l'Etat après l'avoir nourri.
Enfin chaque tombeau de cet enclos tranquille
Renferme un citoyen qui fut toujours utile.
Salut, cendre du pauvre! accepte tous mes pleurs.
Mais quelle autre pensée éveille mes douleurs?
Tel est donc de la mort l'inévitable empire:
Vertueux ou méchant, il faut que l'homme expire.
La foule des humains est un faible troupeau
Qu'effroyable pasteur, le Temps mène au tombeau.
Notre sol n'est formé que de poussière humaine;
Et lorsqne dans les champs l'automne nous promène,
Nos pieds inattentifs foulent à chaque pas
Un informe débris, monument du trépas.
Voilà de quels pensers les cercueils m'environnent.
Mais, loin que mes esprits à leur aspect s'étonnent,
De l'immortalité je sens mieux le besoin,
Quand j'ai pour siége une urne, et la mort pour témoin.

Legouvé.

Charles de Chênedollé, (1769—1833) honora la littérature, dite de l'Empire, par ses *Poèmes* et ses *Etudes poétiques* dont nous détachons la pièce suivante.

Avril.

Avril avait repris le sceptre de l'année,
Et, de rayons nouveaux la tête couronnée,
Le grand astre des cieux, libre et resplendissant,
Guidait, au haut des airs, son char éblouissant.

De ses plus verts gazons la terre était parée.
Le crocus au front d'or, l'hépatique empourprée,
Jetés sur la verdure en bouquets éclatants,
Embellissaient déjà la robe du printemps.
Partout germaient, naissaient et se hâtaient d'éclore,
Les riantes tribus du royaume de Flore:
L'hyacinthe qui s'ouvre aux feux d'un soleil pur,
Et l'aimable pervenche aux pétales d'azur,
Et l'humble violette à l'haleine embaumée;
Mille arbres, des jardins parure accoutumée,
Reprenant à la fois leurs vêtements de fleurs,
Semblaient rivaliser d'éclat et de couleurs.
Des oiseaux ranimés les légères familles,
Ou suspendaient leurs nids aux dômes des charmilles,
Ou, cachés dans le sein des odorants buissons,
Faisaient retentir l'air de leurs douces chansons.
Le froment, jeune encor, sans craindre la faucille,
Se couronnait déjà de son épi mobile,
Et, prenant dans la plaine un essor plus hardi,
Ondoyait à côté du trèfle reverdi.
La cerisaie en fleurs, par avril ranimée,
Emplissait de parfums l'atmosphère embaumée,
Et des dons du printemps les pommiers enrichis
Balançaient leurs rameaux empourprés ou blanchis.
Oh! comme alors, quittant le sein bruyant des villes
On aimait à fouler les campagnes fertiles!
Que les prés étaient beaux! que les yeux enchantés
Erraient avec plaisir sur leurs fraîches beautés!
A l'aspect des trésors que la terre déploie,
Les laboureurs, comblés d'espérance et de joie,
Répétaient à l'envi que, depuis quarante ans,
Aucun d'eux n'avait vu de plus riche printemps.

Charles Lioult de Chênedollé.

Louis Baour-Lormian (1770—1854) obtint du succès par ses *Poésies*, *Légendes*, *Ballades* et *Fabliaux*, d'une versification pure, élégante, harmonieuse, à laquelle on souhaiterait plus d'énergie et plus de variété. Devenu

aveugle, l'auteur mit en vers le *Poème de Job*, si conforme à son triste état.

Hymne au Soleil.

Roi du monde et du jour, guerrier aux cheveux d'or,
Quelle main, te couvrant d'une armure enflammée,
Abandonna l'espace à ton rapide essor,
Et traça dans l'azur, ta route accoutumée?
Nul astre à tes côtés ne lève un front rival!
Les filles de la nuit à ton éclat pâlissent,
La lune devant toi fuit d'un pas inégal,
Et ses rayons douteux dans les flots s'engloutissent.
Sous les coups réunis de l'âge et des autans,
Tombe du haut sapin la tête échevelée;
Le mont même, le mont, assailli par le temps,
Du poids de ses débris écrase la vallée;
Mais les siècles jaloux épargnent ta beauté;
Un printemps éternel embellit ta jeunesse;
Tu t'empares des cieux en monarque indompté,
Et les vœux de la terre t'accompagnent sans cesse.
Quand la tempête éclate et rugit dans les airs,
Quand les vents font rouler, au milieu des éclairs,
Le char retentissant qui porte le tonnerre,
Tu parais, tu souris, et consoles la terre.
Hélas! depuis longtemps tes rayons glorieux
Ne viennent plus frapper ma débile paupière!
Je ne te verrai plus, soit que dans ta carrière,
Tu verses sur la plaine un océan de feux;
Soit que, vers l'occident, le cortége des ombres
Accompagne tes pas, ou que les vagues sombres
T'enferment dans le sein d'une humide prison!

Poésies galliques de Baour-Lormian.

Joseph Michaud, (1771—1840) de l'Académie française, connu par plusieurs ouvrages historiques écrits en prose, se cacha dans les montagnes du Jura pendant la tourmente révolutionnaire. Dans cet asile champêtre, il reproduisit en vers faciles et gracieux, remarquables par leur frais coloris et d'un goût toujours pur, les

charmants tableaux qu'il avait vus et les scènes touchantes auxquelles il avait assisté durant son exil.

LE PRINTEMPS D'UN PROSCRIT.

Fin d'une belle journée de mai.

J'entends dans ces bosquets le chantre du printemps:
L'éclat touchant du soir semble animer ses chants;
Ses accents sont plus doux et sa voix est plus tendre;
Et, tandis que les bois se plaisent à l'entendre,
Au buisson épineux, au tronc des vieux ormeaux,
La muette Arachné suspend ses longs réseaux;
L'insecte que les vents ont jeté sur la rive,
Poursuit, en bourdonnant, sa course fugitive:
Il va de feuille en feuille, et, pressé de jouir,
Aux derniers feux du jour vient briller et mourir.
La caille, comme moi sur ces bords étrangère,
Fait retentir les champs de sa voix printanière;
Sorti de son terrier, le lapin imprudent
Vient tomber sous les coups du chasseur qui l'attend;
Et par l'ombre du soir la perdrix rassurée
Redemande aux échos sa compagne égarée.
Quand la fraîcheur des nuits descend sur les coteaux,
Le peuple des cités court oublier ses maux
Dans ces brillants jardins, sous ces vastes portiques
Qu'embellissent des arts les prestiges magiques.
Mais à ce luxe vain, oh! combien je préfère
Cette pompe du soir dont brille l'hémisphère,
Ces nuages légers l'un sur l'autre entassés,
Et sur l'aile des vents mollement balancés!
L'imagination leur prête mille formes:
Tantôt c'est un géant, qui, de ses bras énormes,
Couvre le vaste Olympe, et tantôt c'est un dieu
Qui traverse l'éther sur un trône de feu.
Là, ce sont des forêts dans le ciel suspendues,
Des palais rayonnants sous des voûtes de nues;
Plus loin mille guerriers, se heurtant dans les airs,
De leurs glaives d'azur font jaillir les éclairs.
Ces antiques forêts, leurs mobiles ombrages,
L'aspect changeant des lacs, des monts et des nuages,

Rappellent au proscrit tout ce qu'il a chéri.
Oh! qui pourra jamais voir sans être attendri
L'éclat demi-voilé de l'horizon plus sombre,
Ce mélange confus du soleil et de l'ombre,
Ce combat indécis de la nuit et du jour,
Ces feux mourants épars sur les monts d'alentour,
Ce brillant occident où le soleil étale
Sa chevelure d'or et sa robe d'opale,
Ce ciel qui par degrés se peint d'un gris obscur,
Et le jour qui s'éteint sous un voile d'azur?

Lieu cité.

Charles Hubert Millevoye, (1782—1816) mort à l'âge de 34 ans, a excellé dans l'*Elégie* où il exprime un sentiment vrai et une douce mélancolie. C'est avec raison qu'on lui reproche un certain abus de sensibilité, maladif sans doute, que l'indulgence peut excuser.

La Chûte des Feuilles.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Et, dans le vallon solitaire,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans:
«Bois que j'aime, adieu, je succombe,
«Votre deuil a prédit mon sort,
«Et dans chaque feuille qui tombe
«Je lis un présage de mort.»
Et je meurs!... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Arbuste en un seul jour détruit,
Quelques fleurs faisaient ma parure,
Mais ma languissante verdure
Ne laisse après elle aucun fruit.

Tombe, tombe, feuille éphémère!
Voile aux yeux ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain;
Il dit, s'éloigne . . . . et sans retour!
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe.

Millevoye.

Son poème de l'*Amour maternel* fut couronné.

Alexandre Soumet (1786—1845) a fait paraître quelques grands poèmes, dont l'un, la *divine Epopée*, c. à. d. la rédemption des damnés par une nouvelle passion de Jésus-Christ, dans les enfers mêmes, attaque certains dogmes de la religion catholique. Les autres productions littéraires de Soumet sont neuves et hardies; elles brillent tout à la fois par la beauté de la forme, par l'harmonie et par le coloris du style.

Elégie de la pauvre fille.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne,
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs;
Sa mère lui portait la douce nourriture:
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.
Oh! pourquoi n'ai-je pas de mère?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?

Rien ne m'appartient sur la terre,
Je n'ai pas même de berceau,
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre,
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur;
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur!
Je ne partage pas les jeux de la veillée;
Jamais sous un toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière,
En pleurant j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois pas étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas!

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant, peut-être, y répandit ma mère.

Souvent aussi, mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents,
La pauvre fille est sans parents,
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre!
J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée:
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée.

Alexandre Soumet.

Alexandre, Baron de Guiraud (1788—1847) consacra son talent à la poèsie lyrique et élégiaque. On estime surtout ses *Elégies savoyardes* et ses *Chants hélènes.* Comme son ami Soumet, Guiraud répandit dans ses écrits les sentiments religieux de son cœur.

Le Retour du petit Savoyard.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles!
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter:
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter!
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter!

Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main,
Qui va de France à la Savoie?
Quel est ce voyageur que l'été leur envoie?
C'est un enfant; il marche, il suit le long chemin.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier:
Il a mis, ce matin, la bure du dimanche,
Et dans son sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage!
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours;
Il est si près de son village!

Tout joyeux, il arrive et regarde; mais quoi!
Personne ne l'attend! Sa chaumière est fermée.
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée,
Et l'enfant, plein de trouble: «Ouvrez, dit-il, c'est moi.»

La porte cède; il entre, et sa mère attendrie,
Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras, et s'écrie:
«N'est-ce pas mon fils qui revient?»

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle.
«Je suis infirme! hélas! Dieu m'afflige, dit-elle;
«Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
«Car je ne voulais pas mourir sans te revoir.»

Mais lui : «De votre enfant vous étiez éloignée,
«Le voilà qui revient, ayez des jours contents;
«Vivez : je suis grandi, vous serez bien soignée;
«Nous sommes riches pour longtemps.»

Et les mains de l'enfant des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait et respirait à peine;
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne
Suspendu devant elle, et par le temps noirci.

«C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
«Et des petits enfants, qui du mien a pris soin;
«Lui qui me consolait quand mes plaintes amères
«Appelaient mon fils de si loin.

«C'est le Christ du foyer que les mères implorent,
«Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
«Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent:
«Nos fils s'en vont tout seuls, et reviennent enfin.

«Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle ?
«Ta pauvre mère a besoin de secours;
«Elle mourrait sans toi.» L'enfant, à ce discours,
Grave et joignant les mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant : «Que le bon Dieu vous fasse de longs jours!»

Alex. Giraud.

Auguste Brizeux, (1816—1858) poète breton, animé d'un amour également vif pour la poésie et pour sa chère Bretagne, a donné son *Poème de Marie*, ses *Terniaires*, et son poème national *les Bretons*, qui se distinguent tous par la pureté et la facilité de la diction, comme aussi par une sensibilité vraie. Ce poète et le suivant se rapprochent de l'école romantique de Lamartine, mais de son école noble et religieuse.

Fragment de l'Idylle de Marie.

Lorsque sur ma fenêtre, à l'heure du réveil,
Légèrement se pose un rayon de soleil,
Un rayon d'espérance entre aussi dans mon gîte:
C'est comme un ami cher, qui vous faisant visite,
Par de joyeux propos éclaire votre ennui,
Et ce jour-là vous rend égayé comme lui.
Puis je m'en vais heureux de tout ce que je vois:
Le rayon matinal dore tout devant moi.

Souvenirs du pays, au-dedans de moi-même
Ainsi vous murmurez; et les beaux lieux que j'aime,
Mes landes, mes vallons, mes rives, mes bois,
S'éveillent, et sans cesse et partout je les vois.

Aug. Brizeux.

Edouard Turquety (1807—1867) parle une langue poétique, harmonieuse, colorée, hardie, véhémente. Sa lyre est animée d'une foi vive et d'une conviction profonde. Ce n'est plus l'élan indéfini d'un spiritualisme admiratif et stérile; c'est l'hymne chrétien dans sa noble et vigoureuse expression. Mais tout près de ces belles strophes, l'élégie se montre en deuil et soupire avec une mollesse ionienne.

Aux Catholiques.

Anathème à qui cache au fond de sa poitrine
Cette foi des vieux jours rayonnante et divine!
Anathème au coeur bas que la honte retient!
Anathème, anathème à qui croit et renie!
A qui, traîné devant la haine et l'ironie,
Ne crîra pas: je suis chrétien!

Et nous, ô Christ! et nous qui, plongés dès l'aurore
Dans les épais brouillards d'un siècle où l'on t'ignore,
Marchons au but commun les yeux tournés vers toi;
Nous, qu'un espoir soutient, nous qui, malgré le blâme,
Gardons soigneusement comme on garde son âme
Les étincelles de la foi;

S'il est dit que notre âge éclos dans la tempête
Ne pourra, quoiqu'il fasse, en arracher sa tête ;
Si nous tombons avant qu'un port nous soit offert,
Avant ces jours pieux que l'avenir prépare,
Avant qu'un divin souffle ait ranimé le phare
Au fronton du temple désert,

Ah ! nous aurons du moins, comme cette humble femme,
Qui, les pleurs dans les yeux et la pitié dans l'âme,
Répandit des parfums sur tes pieds défaillants;
Nous aurons, ô mon Christ, versé des larmes pures
Sur tes pieds qu'on outrage, et baisé tes blessures
Que l'on rouvre après deux mille ans !

Edouard Turquety.

Souffrances d'Hiver.

Oh ! vous ne savez pas ce qu'on souffre à toute heure
Sous ces toits indigents, frêle et triste demeure,
Où l'aquilon pénètre, et que rien ne défend :
Non, vous ne savez pas ce que souffre une mère
Qui, glacée elle-même au fond de la chaumière,
Ne peut réchauffer son enfant !

Non, vous n'avez pas vu ces fantômes livides
Sous vos balcons dorés tendre des mains avides :
Le bruit des instruments vous dérobe à moitié
Ce cri que j'entendais au pied de vos murailles;
Ce cri de désespoir qui va jusqu'aux entrailles :
«Oh ! pitié ! donnez par pitié !»

Pitié pour le vieillard dont la tête s'incline !
Pitié pour l'humble enfant ! pitié pour l'orpheline
Qu'un peu d'or ou de pain sauve du déshonneur !
Ils sont là ; leur voix triste essaie une prière :
Dites, resterez-vous aussi froids que la pierre
Où s'agenouille la douleur ?

Donnez : ce plaisir pur, ineffable, céleste,
Est le plus beau de tous, le seul dont il nous reste
Un charme consolant que rien ne doit flétrir;
L'âme trouve en lui seul la paix et l'espérance.
Donnez : il est si doux de rêver en silence
Aux larmes qu'on a pu tarir !

Donnez: et quand viendra cette heure où la pensée
Sous le vent de la mort languit tout oppressée,
Le frisson de la mort sera moins douloureux;
Et quand vous paraîtrez devant le juge austère,
Vous direz: «J'ai connu la pitié de la terre,
«Je puis la demander aux cieux!»

Edouard Turquety.

Auteurs dramatiques de la même Ecole.

Ducis voulut reproduire sur la scène française les beautés du théâtre anglais; il fit jouer *Hamlet, Roméo et Juliette, le roi Lear, Macbeth, Othello;* malgré le succès qu'obtinrent ces pièces, les bons critiques conviennent que Ducis les a affaiblies en voulant les accommoder au goût français.

Oedipe chez Admète, n'est qu'une imitation de la tragédie d'Euripide et de Sophocle.

Abufar ou la famille arabe, la seule tragédie qui lui appartienne en propre, renferme des tableaux intéressants de la vie patriarchale.

J. Fr. Collin d'Harleville, (1759—1833) d'un caractère fort aimable, a laissé plusieurs *Drames* dans le genre comique; les *Châteaux en Espagne* et *le Vieux Célibataire* sont ses chefs-d'œuvre; la versification de Collin-d'Harleville est douce et facile; le sentiment des convenances littéraires l'empêcha de descendre au bas-comique, quoiqu'on ne puisse lui accorder le vrai génie de la comédie.

Ce grand ami de Picard et d'Andrieux produisit de plus de charmantes poésies fugitives.

*Le Pessimiste. *)*

Je vous soutiens, Monsieur, qu'ici-bas tout est mal;
Tout, sans exception, au physique, au moral.

---

*) Le *Pessimisme* trouve que l'état des choses est le plus mauvais possible.

Nous souffrons en naissant, pendant la vie entière;
Et nous souffrons surtout à notre heure dernière.
Nous sentons, tourmentés au-dedans, au-dehors,
Et les chagrins de l'âme et les douleurs du corps.
Les fléaux avec nous ne font ni paix ni trève;
Ou la terre s'entr'ouvre, ou la mer se soulève.
Nous-mêmes à l'envi, déchaînés contre nous,
Comme si nous voulions nous exterminer tous,
Nous avons inventé les combats, les supplices.

. . . . . .

On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes,
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.
On fait de plate prose et de plus méchants vers;
On raisonne de tout, et toujours de travers;
Et dans ce monde, enfin, s'il faut que je le dise,
On ne voit que noirceur, et misère, et sottise.

L'Optimiste. *)

Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant.
Vous ne le croyez pas vous-même ressemblant.
De cet excès d'humeur je ne vois point la cause.
Pourquoi donc, mon ami, s'emporter quand on cause?
Vous parlez de volcans, de naufrage . . . Eh! mon cher,
Demeurez en Touraine et n'allez point sur mer.
Sans doute autant que vous je déteste la guerre;
Mais on s'éclaire enfin; on ne l'aura plus guère.
Bien des gens, dites-vous, doivent; sans contredit,
Ils ont tort; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?
On fait de méchants vers? Eh! ne les lisez pas!
Il en paraît aussi dont je fais très-grand cas.
On déraisonne? Eh! oui, parfois un faux système
Nous égare... Entre nous, vous le prouvez vous-même.
Calmez donc votre bile, et croyez qu'en un mot
L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot.

. . . . . .

Je savoure les biens; les maux, je les supporte.
Que gagnez-vous, de grâce, à gémir de la sorte?

*) L'*Optimisme* prétend, au contraire, que tout ce qui existe est le mieux possible.

Vos plaintes, après tout, ne sont qu'un mal de plus.
Laissez donc là, mon cher, les regrets superflus;
Reconnaissez du ciel la sagesse profonde,
Et croyez que tout est pour le mieux dans le monde.

Collin-d'Harleville.

Louis Benoît Picard (1769—1818) composa plus de quatre-vingt pièces, comédies, vaudevilles, opéras-comiques, etc. tant en vers qu'en prose; il y oublie toute réserve et toute délicatesse.

Andrieux, ami des deux poètes précédents qui lui soumettaient leurs œuvres, justifia ce vers:

La critique est aisée et l'art est difficile.

Car s'il jugeait bien les comédies de Collin-d'Harleville et de Picard, il n'en put produire lui-même que de médiocres: *les Etourdis*, *le vieux Fat*, *Helvétius*, etc.

Legouvé fit représenter plusieurs *Tragédies*, dont les meilleures sont: *la Mort d'Abel*, *la Mort de Henri IV*, *Epicharis et Néron*, etc., qui brillent peu, toutefois, sous le rapport de l'invention.

Terreurs de Néron.

. . . Mon trône est renversé!
De l'univers entier je me vois repoussé!
Me voilà seul, portant la haine universelle!
Puisse-t-on ignorer le lieu qui me récèle!
Qu'au moins mes jours sauvés . . . Dois-je former ces vœux?
N'avoir d'autre palais que ces caveaux affreux,
D'autre cour que leur deuil, leur silence et leur ombre,
Et ne voir d'autre jour que cette clarté sombre?*)
Ah! cette vie horrible est semblable au trépas!
Où suis-je? un songe affreux! . . Non, non, je ne dors pas!
De mon cœur soulevé**) c'est un secret murmure:
Je m'entends appeler meurtrier et parjure!

---

*) Antithèse fausse.

**) Expression puérile.

Je le suis . . . Mais quels cris ! quels lugubres accents !
Une sueur mortelle a glacé tous mes sens . . . .
Ne me trompé-je pas ? je crois voir mes victimes. . . . .
Je les vois, les voilà ! . . . . Du fond des noirs abîmes
S'élancent jusqu'à moi des fantômes sanglants ;
Ils jettent dans mon sein des flambeaux, des serpents ;
Je ne puis me soustraire à leur troupe en furie. . . . . .
Arrêtez. . . . . Est-ce toi, vertueuse Octavie ?
Tu suis contre Néron un trop juste transport.
Qu'oses-tu m'annoncer ? . . . . Ah ! je t'entends . . . . la mort !
La mort ! . . . . Tu viens aussi me l'apporter, mon frère !
Mais que vois-je, grands dieux ? Agrippine ! ma mère !
Tous les morts, aujourd'hui, sortent-ils du tombeau ?
«Meurs ! meurs !» criez-vous tous. . . Quel supplice nouveau !
Contre moi l'univers appelle la vengeance,
Et la tombe elle-même a rompu son silence !
Je n'en peux douter, la mort, la mort m'attend :
Eh ! comment soutenir ce redoutable instant ?

Épicharis et Néron, acte V, sc. IV.

Baour-Lormian s'est fait remarquer aussi par quelques *Tragédies : Omasis ou Joseph en Egypte,* dont quelques scènes sont très-belles ; *Mahomet II* et plusieurs *Opéras : Jérusalem délivrée*, *Aminte*, *l'Oriflamme*, *Alexandre à Babylone*, etc.

Procession des croisés.

La marche s'ouvre, on part. Le vénérable Pierre
S'avance le premier, et porte la bannière
Où rayonne une croix, dont le flottant aspect,
Même aux anges du ciel, commande le respect.
Sur deux lignes rangés, humbles, le front austère,
Les prêtres d'un pas lent suivent le solitaire.
Leur suppliante voix forme un double concert,
Qui dans la plaine, au loin, se prolonge et se perd.
Les pontifes, brillants d'éclat et d'opulence,
Après eux s'avancent dans un profond silence.
Godefroy marche seul ; précédant leurs soldats,
Les princes et les chefs accompagnent ses pas ;

De tout ce camp nombreux l'appareil les protége.
Le peuple vient ensuite et ferme le cortége.
A leurs chants solennels et pieux à la fois,
Le clairon des combats n'ose mêler sa voix.
Leurs chants font retentir les profondes vallées,
Les rives du Jourdain, les grottes reculées.
On dirait que les bois, les rochers frémissants,
S'animent tout à coup au bruit de ces accents;
Et d'échos en échos, d'une voix attendrie,
Prolongent les doux noms du Christ et de Marie.

Baour-Lormian.

Soumet donna à la scène française les *Tragédies* de *Clytemnestre*, de *Saül*, de *Cléopâtre*, de *Jeanne d'Arc*, d'*Elisabeth de France*, d'*Une fête de Néron* (travaillée avec Belmontet) de *Norma*, du *Gladiateur* et de *Jeanne Grey*, faites avec sa fille Gabrielle.

Ce poète, sans tomber dans les écarts du romantisme, voulut plus d'indépendance que les classiques et imprima à la poésie des allures plus libres, mais non déréglées.

Berceuse de la jeune Italienne.

«Dors, mon fils! dors, mon fils! ces rameaux, heureux voiles,
«Sans dérober ton front au baiser des étoiles,
«Te protégent . . . Bercé par les flots murmurants,
«Que ta vie ait encor des flots plus transparents!
«Que chacun de tes jours, harmonieuse fête,
«Ressemble au nid d'oiseaux qui chantent sur ta tête,
«Et ne connaisse pas l'orage de douleurs
«Qui se lève sur nous après le mois des fleurs!»

Et l'oiseau, de ses chants, sur son nid qui sommeille,
Jette aux échos du ciel la sonore merveille;
Ou, mourant de langueur, de ses accords changés
Traîne en soupirs plaintifs les refrains prolongés.

«Dors, mon enfant! c'est l'heure où l'on voit, sous le saule,
«Etinceler d'amour le ver luisant qui vole.
«Dors! je t'ai consacré les veilles de mon coeur.
«La nuit n'a pas de rêve égal à mon bonheur!

«Comme l'enfant Jésus rayonne sur sa mère,
«D'un souris de mon fils tout mon être s'éclaire;
«C'est mon astre, mon ciel, mon ange le plus beau;
«L'horizon de ma vie est autour d'un berceau.»

Et l'oiseau, de ses chants, sur son nid qui sommeille,
Jette aux échos du ciel la sonore merveille;
Ou, mourant de langueur, de ses accords changés
Traîne en soupirs plaintifs les refrains prolongés.

«Dors, mon petit enfant! l'arbre qui t'environne
«Ouvre toutes ses fleurs dans l'air pour ta couronne!
«L'aurore a des rayons plus doux que ceux du soir.
«Dors! tes yeux bleus demain s'ouvriront pour me voir.
«Demain viendra le jour; mais mon âme en prière,
«Dans ton regard aimé cherchera la lumière.
«Silence, flots légers! Oiseaux, chantez plus bas!
«J'écoute mon enfant qui ne me parle pas».

Alex. Soumet.

Guiraud fit jouer la *Tragédie des Machabées* qui obtint de grands succès. Ses autres compositions dramatiques furent moins heureuses, et Guiraud abandonna de bonne heure le théâtre pour d'autres travaux littéraires.

Ecole romantique du XIXe siècle.

Poésies diverses.

Alphonse de Prat Lamartine, (1792—1870) dont la poésie, harmonieux écho de la société d'alors, exprimait ce que le coeur de l'homme a de plus intime, cette mélancolie de la pensée, ces doutes inquiets où jetait une société vieillie sans croyance, publia ses *Méditations poétiques* qui eurent un succès prodigieux. Chacun retrouvait, en lisant cette oeuvre admirable, ses propres méditations, exprimées en vers mélodieux, en chants doux et tristes, pleins d'une suave harmonie.

Les *secondes Méditations* et les *Harmonies poétiques et religieuses* ajoutèrent encore à la réputation du jeune poète. On a dit que la *religiosité* était dans les *Méditations* et la *religion* dans les *Harmonies*. En effet, dans les premières, le sentiment religieux est comme un sentiment artiste; dans les secondes il est plus, il est une conviction. Malgré les beaux sentiments de ces deux ouvrages, il y règne une vague rêverie, une tristesse, tantôt voluptueuse, tantôt amère, qui ammolit trop le coeur et qui est capable de faire de funestes impressions.

Le Voyage en Orient, *Jocelyn*, *la Chûte d'un Ange* et les *Recueillements poétiques* de Lamartine sont des ouvrages très-dangereux; ils contiennent de nombreuses et graves erreurs en religion, en philosophie et en morale.

Malgré la grandeur de ses pensées, la fécondité de son génie et la beauté de ses images, de Lamartine néglige souvent ses expressions, s'épuise trop en développements et manque parfois de variété dans le style.

Mes Confidences, *Graziella* et *Raphaël* semblent avoir dû servir de pendants aux *Mémoires d'outre-tombe* de Châteaubriand; ils parurent du moins à la même époque.

Les défauts reprochés à de Lamartine, ne se trouvent pas dans l'ode suivante.

Bonaparte.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonnier de loin voit blanchir sur la rive
Un tombeau, près du bord par les flots déposé;
Le temps n'a pas encore bruni l'étroite pierre,
Et, sous le vert tissu de la ronce et du lierre,
On distingue . . . un sceptre brisé.

Ici gît . . . point de nom! Demandez à la terre
Ce nom! Il est inscrit en sanglant caractère,
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le coeur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Il est là! . . . Sous trois pas un enfant le mesure!
Son ombre ne rend pas même un léger murmure.
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Superbe et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire.
Tu marchais. . . . Tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un coeur ami.

Jamais pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse.
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire et les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes,
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient, comme un vent, la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure,
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure;
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

Etre d'un siècle entier la pensée et la vie,
Emousser le poignard, décourager l'envie,
Ebranler, raffermir l'univers incertain,
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde;
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
Quel rêve! . . . Et ce fut ton destin.

Tu tombas cependant de ce sublime faîte;
Sur ce rocher désert, jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau.
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde,
Et du fleuve orageux suivre, en flottant, le cours;
Tel du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité, seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever;
Le signe rédempteur toucha son front farouche. . . .
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom . . . qu'il n'osait achever.

Achève, . . . c'est le Dieu qui règne et qui couronne,
C'est le Dieu qui punit, c'est le Dieu qui pardonne.
Pour les héros et nous il a des poids divers.
Parle-lui sans effroi: lui seul peut te comprendre.
. . . . . .
. . . . . .

Son cercueil est fermé; Dieu l'a jugé, silence!
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance:
Que des faibles mortels la main n'y touche plus!
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie?
. . . . . .

De Lamartine.

Victor Hugo, né en 1802, doit nécessairement trouver place ici, comme l'un des chefs de l'Ecole romantique, mais non comme auteur recommandable.

Notre époque, avec l'indécision de ses doctrines, la mobilité et l'indifférence de ses croyances, son équivoque moralité, son dédain pour le passé, l'inconséquente ardeur de ses désirs, ses téméraires innovations, ses caprices bizarres, ses essais monstrueux, ses rêves parfois sublimes, se retrouvent jusqu'à un certain point dans les inspirations de V. Hugo. Ses ouvrages les plus remarquables sont: *Odes*, *Odes et Ballades*, *les Orientales*, *les Feuilles d'Automne*, *les Chants du Crépuscule*, *les Voix intérieures*, *les Rayons et les Ombres*, *les Contemplations*, *la Légende des siècles*, *les Chansons des rues et des bois*, etc., outre les Romans: *Notre-Dame de Paris*, *le Dernier jour d'un condamné*, *les Misérables* et *les Travailleurs de mer*, etc. Un auteur qu'on ne saurait accuser de puritanisme, Goethe, a pu dire du premier de ces romans: «*Quel temps que celui où un pareil livre est possible! bien plus, où on le supporte, où on y prend plaisir!*»

L'imagination du poète n'a reculé devant rien: l'enfer a mis à sa disposition ses plus sombres couleurs, le ciel ses plus riants tableaux; multipliant les contrastes, il a rapproché et confondu les extrêmes du laid et du beau, du bizarre et du sublime. Pourvu qu'il fasse vibrer dans les âmes une fibre jusque-là sans émotion, peu lui importe que ce soit en la touchant avec l'aile d'un ange ou avec celle d'un démon.

Hardi dans ses *Odes*, gracieux dans ses *Ballades*, extravagant et magnifique à chaque page des *Orientales*, tour à tour concitoyen des anges et des gnomes, repoussant par la noirceur de son délire, séduisant par

la grâce naïve des fleurs poétiques qu'il va cueillir sur des bords inconnus, qui pourrait donner une idée précise du fantasmagorisme de Hugo ?

L'envahissement du scepticisme dans le coeur du poète cause une lente impression d'effroi. Nous ne citons qu'à regret les lignes suivantes, mais il faut justifier ce qu'on avance : «*Que le poète*, dit Victor Hugo, *aille donc où il veut dans le grand jardin de la poésie qui n'a pas de fruit défendu ; qu'il y fasse ce qui lui plaît : c'est la loi. Qu'il croie en Dieu ou aux dieux, à Pluton ou à Satan, à tout ou à rien ; qu'il acquitte le péage du Styx, qu'il soit du sabbat ; le poète est libre.*»

Et pourtant ! ce même Victor Hugo aime les enfants de toute la tendresse, de toute l'indulgence d'un bon père. Ecoutez-le lui-même.

La vie aux champs.

. . . . . Là, je ne sais pourquoi,
Tous les petits enfants accourent autour de moi.
Dès que je suis assis, les voilà qui viennent.
C'est qu'ils savent que j'ai leurs goûts ; ils se souviennent
Que j'aime comme eux l'air, les fleurs, les papillons,
Et les bêtes qu'on voit courir dans les sillons.
Ils savent que je suis un homme qui les aime,
Un être auprès duquel on peut jouer, et même
Crier, faire du bruit, parler à haute voix ;
Que je riais comme eux et plus qu'eux autrefois,
Et qu'aujourd'hui, sitôt qu'à leurs ébats j'assiste,
Je leur souris encor, bien que je sois plus triste ;
Il disent, doux amis, que je ne sais jamais
Me fâcher ; qu'on s'amuse avec moi ; que je fais
Des choses en carton, des dessins à la plume ;
Que je raconte à l'heure où la lampe s'allume,
Oh ! des contes charmants qui vous font peur la nuit ;
Et qu'enfin je suis doux, pas fier et fort instruit.
Aussi, dès qu'on m'a vu : «Le voilà !» Tous accourent
Ils quittent jeux, cerceaux et balles ; ils m'entourent

Avec leurs beaux grands yeux d'enfants, sans peur, sans fiel,
Qui semblent toujours bleus, tant on y voit le ciel!
Ils m'apportent des nids de merles qu'ils ont pris,
Des albums, des crayons qui viennent de Paris;
. . . . . .
J'admire les crayons, l'album, les nids de merles;
Et quelquefois on dit, quand j'ai bien admiré:
«Il est du même avis que monsieur le curé.»
Puis, lorsqu'ils ont jasé tous ensemble à leur aise,
Ils font soudain, les grands s'appuyant à ma chaise,
Et les petits toujours groupés sur mes genoux,
Un silence, et cela veut dire: «Parle-nous!»

Je leur parle de tout. Mes discours en eux sèment
Ou l'idée ou le fait. Comme ils m'aiment, ils aiment
Tout ce que je leur dis. Je leur montre du doigt
Le ciel, Dieu qui s'y cache, et l'astre qu'on y voit.
Tout, jusqu'à leur regard, m'écoute. Je dis comme
Il faut penser, rêver, chercher. Dieu bénit l'homme,
Non pour avoir trouvé, mais pour avoir cherché.
Je dis: Donnez l'aumône au pauvre humble et penché;
Recevez doucement la leçon ou le blâme.
Donner et recevoir, c'est faire vivre l'âme!
Je leur conte la vie, et que, dans nos douleurs,
Il faut que la bonté soit au fond de nos pleurs,
Et que, dans nos bonheurs, et que, dans nos délires,
Il faut que la bonté soit au fond de nos rires;
Qu'être bon, c'est bien vivre, et que l'adversité
Peut tout chasser d'une âme, excepté la bonté;
Et qu'ainsi les méchants, dans leur haine profonde,
Ont tort d'accuser Dieu. Grand Dieu! nul homme au monde
N'a droit, en choisissant sa route, en y marchant,
De dire que c'est toi qui l'as rendu méchant.

Victor Hugo.

Demain.

Oh! demain, c'est la grande chose!
De quoi demain sera-t-il fait?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fera mûrir l'effet.

Victor Hugo.

Ecrit au bas d'un crucifix.

Vous qui pleurez, venez à lui, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

Victor Hugo.

Népomucène Lemercier, (1773—1840) regardé comme le précurseur de l'école romantique, a composé plusieurs poèmes, épiques ou badins: *l'Atlantiade*, dont Newton est le héros; *la Mérovéide*, etc., et un *Cours de littérature*. Hardi de pensée et d'expression, véritablement original, Lemercier unit dans ses oeuvres des beautés de premier ordre à des bizarreries inconcevables.

Bélisaire.

Un jeune enfant, un casque en main,
Allait quêtant pour l'indigence
D'un vieillard aveugle et sans pain,
Fameux dans Rome et dans Byzance:
Il disait à chaque passant
Touché de sa noble misère:
«Donnez une obole à l'enfant
Qui sert le pauvre Bélisaire.»

«Je tiens le casque du guerrier
Effroi du Goth et du Vandale;
Il fut, dit-on, sans bouclier
Contre l'imposture fatale.
Un tyran fit brûler ses yeux,
Qui veillaient sur toute la terre;
La nuit voile à jamais les cieux
Au triste et pauvre Bélisaire.»

«L'infortuné pour qui ma voix
S'élève seule et vous supplie,
Après son char traîna les rois
De l'Afrique et de l'Italie.

On sait que, même en triomphant,
Il n'eut point d'orgueil téméraire:
Quand je le nomme, il me défend
De dire le grand Bélisaire.»

Privé du plaisir des regards,
Le héros, qui rêve sa gloire,
Du monde et de tous ses hasards
Voit le spectacle en sa mémoire.
Son jeune guide apprend de lui
Que la fortune est mensongère,
Et s'étonne d'être l'appui
Que Dieu laisse au grand Bélisaire.

Nép. Louis Lemercier.

Pierre J. de Béranger, (1780—1857) le chansonnier du peuple, est, sous ce nom modeste, l'un des plus grands poètes français.

On trouve dans beaucoup de ses chansons cet enthousiasme, ces accents mâles et fiers, cette poésie sublime, cette cadence harmonieuse et sévère qui font les grands lyriques. Mais un rire spirituel, une gaieté pétillante, une verve facile ne pourront jamais faire excuser, ni ce cynisme effronté, ni ce dévergondage de principes, ni ces plaisanteries indécentes qui se jouent de tout ce qu'il y a de plus vénérable, les moeurs et les choses saintes.

Les Hirondelles.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier courbé sous ses fers,
Disait: Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers,
Hirondelles que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France,
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine. . . .
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas:
Elle écoute, et puis elle pleure. . . .
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma soeur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge,
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village? . . .
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps l'étranger peut-être
Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître,
De ma soeur il trouble l'hymen.
Pour moi, plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas. . . .
Hirondelles, de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

Béranger.

Casimir Delavigne (1793—1848) naquit et grandit au milieu des tempêtes révolutionnaires, des factions qui se déchiraient le pays et des invasions étrangères. Il devint l'héritier du XVIIIème siècle et plusieurs de

ses oeuvres poétiques, ses *Epîtres* surtout, sont animées de cet esprit philosophique si fatal à l'inspiration.

Delavigne consacra au récit des malheurs de son pays, plusieurs *Elégies* auxquelles il donna le nom de *Messéniennes*, en souvenir de l'antique et infortunée Messénie. C'est lui qui est l'auteur de *la Parisienne*, chant patriotique, né durant les jours de la révolution de Juillet 1830, et répété d'un bout à l'autre de la France, comme naguère *la Marseillaise de Rouget de l'Isle* et le *Chant de départ des Girondins.*

Sans tomber dans les graves écarts du Romantisme, Casimir Delavigne emprunta à l'école nouvelle plus de hardiesse dans les situations, plus de liberté dans l'allure, plus de familiarité dans le style. Somme toute, il est resté le plus pur et le plus classique des poètes de notre époque.

Le jeune Diacre ou la Grèce chrétienne.

Que la brise du soir est douce et parfumée!
Que des feux d'un beau jour la mer brille enflammée!
Mais pour un peuple esclave il n'est plus de beaux jours!

Qu'entends-je? C'est le bruit de deux rames pareilles,
Ensemble s'élevant, tombant d'un même effort,
Qui de leur chute égale ont frappé mes oreilles.
Assis dans un esquif, l'oeil tourné vers le bord,
Un jeune homme, un chrétien, glisse sur l'onde amère.
Il remplit dans le temple un humble ministère;
Ses soins parent l'autel; debout sur les degrés,
Il fait fumer l'encens, répond aux mots sacrés,
Et présente le vin durant le saint mystère.

Les rames de sa main s'échappent à la fois;
Un luth qui les remplace a frémi sous ses doigts.
Il chante. . . . Ainsi chantaient David et les prophètes,
Ainsi, troublant le coeur des pâles matelots,
Un cri sinistre et doux retentit sur les flots,
Quand l'alcyon gémit au milieu des tempêtes.

«Beaux lieux, où je n'ose m'asseoir,
«Pour vous chanter, dans ma nacelle,
«Au bruit des vagues, chaque soir,
«J'accorde ma lyre fidèle,
«Et je pleure sur nos revers,
«Comme les Hébreux dans les fers,
«Quand Sion descendit du trône,
«Pleuraient au pied des saules verts,
«Près des fleuves de Babylone.

«Mais dans les fers, Seigneur, ils pouvaient t'adorer;
«Du tombeau de leur père, ils parlaient sans alarmes;
«Souffrant ensemble, ensemble ils pouvaient espérer;
«Il leur était permis de confondre leurs larmes. . . .
«Et je m'exile pour pleurer!

«L'oiseau des champs trouve un asile
«Dans le nid qui fut son berceau;
«Le chevreuil sous un arbrisseau,
«Dans un buisson le lièvre agile.
«Effrayé par un léger bruit,
«Le ver qui serpente et s'enfuit,
«Sous l'herbe ou la feuille qui tombe,
«Echappe au pied qui le poursuit . . .
«Notre asile, à nous, c'est la tombe!»

Il chantait, il pleurait, quand d'une tour voisine
Un musulman se lève. Il court, il est armé.
Le turban du soldat sur son mousquet s'incline,
L'étincelle jaillit, le salpêtre a fumé,
L'air siffle, un cri s'entend. . . L'hymne pieux expire.
Ce cri, qui l'a poussé? Vient-il de ton esquif?
Est-ce toi qui gémis, lévite? est-ce ta lyre
Qui roule dans tes mains avec ce bruit plaintif?
Mais de la nuit déjà tombait le voile sombre;
La barque se perdait sous un épais brouillard,
Et sans garde et sans guide, errait comme au hasard.
Elle resta muette et disparut dans l'ombre.

La nuit fut orageuse. Aux premiers feux du jour,
Du golfe avec terreur mesurant l'étendue,

Un vieillard attendait, seul, au pied de la tour.
Sous des flocons d'écume un luth frappe sa vue;
Un luth qu'un plomb mortel semble avoir traversé,
Qui n'a plus qu'une corde à demi détendue,
Humide et rouge encor d'un sang presque effacé.
Il court vers ce débris, il se baisse, il le touche . . .
D'un frisson douloureux soudain son corps frémit;
Sur les tours de Coron il jette un oeil farouche,
Veut crier: la menace expire dans sa bouche.
Il tremble à leur aspect, se détourne et gémit.

Mais du poids qui l'oppresse enfin son cœur se lasse,
Il fuit les yeux cruels qui gênent ses douleurs,
Et regardant les cieux, seuls témoins de ses pleurs,
Le long des flots bruyants il murmure à voix basse:
«Je t'attendais hier, je t'attendis longtemps;
«Tu ne reviendras plus, et c'est toi qui m'attends!»

*Messénienne VI*ème *de Cas. Delavigne.*

Auguste Barthélemy (1794—1867) et *Joseph Méry*, (1798—1866) tous deux Marseillais, travaillèrent ensemble á un Poème épique: *Napoléon en Egypte* et à la rédaction d'un journal satirique et révolutionnaire: *la Némésis.*

Mort du général Ney.

Les apprêts furent courts, l'assassinat fut prompt;
On lui troua cinq fois la poitrine et le front.
Quel est-il? C'est celui que tout bulletin nomme,
C'est l'homme qui fut grand, même près du grand homme,
C'est le glorieux Ney, c'est celui qui trouva
Un baptême nouveau devant la Moskowa;
Celui qui, revenu des confins de la terre,
Réchauffait sous les plis de son manteau de guerre,
Nos soldats égarés sous des bois inconnus,
Et rougissait la neige au sang de leurs pieds nus;
Celui qui, des canons éteignant la fournaise,
Suivit, plus de dix ans, l'Iliade française,
Sans qu'un boulet vomi des cent mille volcans
Osât frapper de mort l'Achille de nos camps!

Eh bien! il est tombé comme un vil réfractaire
Qu'on livre, pour l'exemple, au prévôt militaire,
Comme un lâche conscrit qu'un plomb vulgaire abat,
Pour avoir déserté la veille du combat!

. . . . . .

Et comment tant de gloire est-elle disparue?

Aug. Barthélemy.

LES FLEURS MYSTÉRIEUSES.

Fleur de la Passion.

Cette fleur étrange sur laquelle on trouve tous les instruments de la Passion de Jésus-Christ, existait, sans nul doute, avant le sacrifice du Calvaire. C'est la fleur-prophète; elle annonçait la Rédemption sur les pelouses d'Eden, même avant la faute originelle.

Dans les ménages rustiques du midi de la France, demeures patriarcales où le scepticisme n'a pas droit d'entrée, la fleur de la Passion est vénérée comme une relique végétale tombée du Ciel; les murs extérieurs de l'humble maisonnette champêtre en sont décorés; les mères s'en servent comme d'un livre pour apprendre à leurs enfants la sublime histoire de Golgotha. Et les petits, toujours si disposés au ravage, ne touchent qu'avec religieuse vénération la fleur qui leur parle des souffrances du Christ en un langage si compréhensible. Quand arrive le Jeudi-saint, les enfants récoltent par gerbes cette fleur symbolique et en ornent le reposoir de la Passion.

Joseph Méry.

Jean Reboul, (1796—1864) le boulanger-poète de Nîmes, s'est fait un nom par ses poésies, empreintes d'esprit religieux, et par son Poème épique; *Le dernier jour.*

L'Hirondelle du Troubadour.

Zéphyr, du souffle de son aile,
A triomphé de nos frimas;
La terre de fleurs étincelle:
Tout revient, et mon hirondelle
Ne revient pas.

Pour te recevoir, ma fenêtre
Est toujours ouverte à demi;
Qui peut t'empêcher d'y paraître?
Crains-tu de retrouver un maître
Dans ton ami?

Non, tu ne m'es pas infidèle:
Les serres d'un cruel vautour
T'auront d'une étreinte mortelle
Surprise, ô ma pauvre hirondelle!
A ton retour;

Ou, volant à perdre courage,
Pour traverser d'immenses eaux,
Sur quelque perfide équipage
As-tu rencontré l'esclavage
Pour le repos?

N'a-t-il pas craint pour son navire,
L'impitoyable ravisseur?
Car j'ai toujours entendu dire,
Oiseau du ciel, que de te nuire
Porte malheur.

Hélas! dans la campagne immense,
La fleur va faire place au fruit;
De jour en jour l'été s'avance,
Et de te revoir l'espérance
S'évanouit.

Ma voix, si joyeuse et si vive,
N'aura plus que de tristes chants;
Infidèle, morte ou captive,
Ta perte la rendra plaintive
Pour bien longtemps.

Jean Reboul.

Alfred de Vigny, (1799—1863) écrivain brillant mais sage de l'école romantique, publia des *Recueils de Poésies*, inspirées par la Bible, sa lecture favorite. Nous nommerons: le *Déluge*, *Moïse*, *Eloa*, *Dolorida*, et dans un autre genre: *Cinq-Mars*, roman historique, *le Cor*,

Grandeur et Servitude militaire. (L'auteur, capitaine au 55e de ligne, écrivait avec connaissance de cause.) *Stello, ou les diables bleus*, est un recueil de Contes qu'un médecin fait lire à son malade. Un peu de prétention et d'afféterie gâtent le style d'ailleurs fort élégant d'Alfred de Vigny.

Le Cor.

J'aime le son du cor, le soir au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre et plus souvent pleuré!
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des Paladins antiques.

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazons;
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?
Roncevaux! Roncevaux! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée!

. . . . . .

Dieu! que le son du cor est triste au fond des bois!

Alfred, Comte de Vigny.

Charles Augustin de Sainte-Beuve, (1803—1869) longtemps connu sous le pseudonyme de *Joseph Delorme*, a fait paraître sous ce nom: *Vie, Poésies, Pensées, Consolations* et *Pensées d'août*, aux accents mélancoliques et tendres, timides, rêveurs, mais religieux comme la mystique du moyen-âge. Ce critique d'un esprit si délicat est pourtant tombé dans quelques erreurs de versification reconnues par lui-même, lorsqu'il dit:

. . J'ai trouvé, bien las enfin et mûr,
Que pour l'art même et sa beauté plus vive,
Il n'est rien tel qu'une grâce naïve.

Souvenirs d'enfance.

Oui, je l'avais, Seigneur, cette vérité sainte;
Nourri de ta parole, élevé dans l'enceinte
Où croissent sous ton oeil tes enfants rassemblés,
Mes plus jeunes désirs furent par toi réglés;
Ton souffle de mon coeur purifia l'asile;
Tu le mis sur l'autel comme un vase fragile,
Et, les grands jours, au bruit des concerts frémissants,
Tu l'emplissais de fleurs, de parfums et d'encens.
Tu m'aimais entre tous, et ces dons qu'on désire,
Ce pouvoir inconnu qu'on accorde à la lyre,
Cet art mystérieux de charmer par la voix,
Si l'on dit que je l'ai, Seigneur, je te le dois.
Tu m'avais animé pour chanter tes merveilles,
Comme le rossignol qui chante quand tu veilles.
Qu'ai-je fait de tes dons? . . . . .

De Sainte-Beuve.

Auguste Barbier, (1803—1882) connu par ses Satires politiques: *la Curée* et les *Jambes*, a de la force et de l'originalité dans sa poésie, mais cette vigueur va parfois jusqu'à la crudité.

Ses vers se sont ammolis pourtant, depuis son voyage en Italie qu'il a raconté sous le titre d'*Il Pianto*.

Napoléon.

Cette pièce est une allégorie de la France représentée sous l'image d'une jeune cavale que Napoléon pousse à travers l'Europe, sans pitié, sans relâche, sur mille champs de bataille, jusqu'à ce qu'elle le désarçonne en tombant.

O Corse à cheveux plats, que ta France était belle
Au grand soleil de messidor!
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière et d'un pied libre heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois:
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager,
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger;
Tout son poil était vierge, et, belle, vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressés, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre et les tambours battants,
Pour champ de course alors tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps;
Alors plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail;
Quinze ans, son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya les générations;
Quinze ans, elle passa fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,

De pétrir l'univers, et comme une poussière
De soulever le genre humain;
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Prête à fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas!
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse;
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents:
Elle se releva: mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

Auguste Barbier.

Auteurs dramatiques de la même Ecole.

Pierre Lebrun, né en 1785, s'est fait un nom par plusieurs poèmes de bon goût et d'imagination; mais sa belle imitation de la *Marie Stuart* de Schiller est celui de ses ouvrages qui lui fait le plus d'honneur.

Transports de Marie Stuart en sortant de sa prison.

Ah! laisse-moi jouir
D'un bonheur que je crains voir s'évanouir.
Combien le jour est pur! que le ciel est serein!
Ne sommeillé-je pas? n'est-ce qu'un songe vain?
A mon cachot obscur suis-je en effet ravie?
Suis-je de mon tombeau revenue à la vie?
. . . . . .
Mais si ce n'est qu'un songe, ah! laisse-moi du moins,
Soulevant un instant ma chaîne douloureuse,
Rêver que je suis libre et que je suis heureuse.
Ne respiré-je pas sous la voûte des cieux?
Un espace sans borne est ouvert à mes yeux.
Vois-tu cet horizon qui se prolonge, immense?
C'est là qu'est mon pays; là l'Ecosse commence.

Ces nuages errants qui traversent le ciel,
Peut-être hier ont vu mon palais paternel.
Ils descendent du nord, ils volent vers la France.
Oh! saluez le lieu de mon heureuse enfance!
Saluez ces doux bords qui me furent si chers!
Hélas! en liberté vous traversez les airs.

. . . . . .

Entends-tu ces sons et ces lointaines voix
Dont la chasse bruyante a rempli tous les bois?
Anna, les entends-tu? Que ne puis-je sans guide
M'élancer tout à coup sur un coursier rapide!
Que ne suis-je emportée à travers les forêts!
Ces sons tristes et doux ont ému mes regrets:
Ils m'ont soudain rendue aux monts de ma patrie.

Pierre Lebrun.

Le bonheur que procure l'étude.

Mais quoi! l'étude encor vient charmer les hivers.
Dans la saison brumeuse où les champs sont déserts,
Où la ville-elle-même et s'attriste et s'ennuie,
Lorsqu'à travers la vitre on voit la froide pluie
Tomber, tomber encore; ou, de légers flocons,
La neige au loin blanchir le faîte des maisons,
Oh! que l'étude alors est douce et délectable!
A couvert des frimas, quel charme inexprimable
De lire et de rêver, tranquille en son réduit,
Près du feu rayonnant qui brûle à petit bruit!
Le soir, quand le silence occupe nos demeures,
Que seules de la nuit se répondent les heures,
Qu'on aime à prolonger le doux travail des jours!
Le temps fuit, l'airain sonne, et l'on veille toujours;
Et dans la longue extase où se perd la pensée,
On ne se souvient plus de la nuit avancée.
Mais qui n'a pas joui des charmes du matin?
De l'heure où, réveillé par le timbre argentin,
Je me lève avant l'aube, alors que tout sommeille,
Et ranime au foyer la cendre de la veille.
Il fait nuit: du matin le calme et la fraîcheur
D'un plaisir inconnu font palpiter mon cœur.

Dans le sommeil de tous trouvant ma solitude,
Près du foyer brillant, doux ami de l'étude,
Assis à la clarté du flambeau matinal,
Je médite Corneille, ou Montaigne ou Pascal,
Ou les hommes fameux de Rome et de la Grèce
Et de leurs vieux écrits l'éternelle jeunesse.
. . . . . .
Je me rappelle encor, non sans ravissement,
La classe, son travail, son silence charmant;
Je tressaille en songeant aux paisibles soirées,
Sous les regards du maître au devoir consacrées,
Quand devant le pupitre, en silence inclinés,
Nous n'entendions parfois, de nous-mêmes étonnés,
Que d'instant en instant quelques pages froissées,
Ou l'insensible bruit des plumes empressées,
Qui, toutes à l'envi, courant sur le papier,
De leur léger murmure enchantaient l'écolier.
O jeunesse! ô plaisirs! jours passés comme un songe.
Du moins, ces temps heureux, l'étude les prolonge!
Elle laisse à nos cœurs cette première paix
Que les autres plaisirs ne prolongent jamais.
Celui qui dans l'étude a mis sa jouissance
Garde sa pureté, ses mœurs, son innocence;
Le miroir de sa vie est riant à ses yeux,
Les jours ne sont pour lui que des moments heureux.

Pierre Lebrun.

François Raynouard, (1761—1836) savant et lettré, donna, outre ses *Poésies originales des Troubadours* et ses oeuvres scientifiques, la belle tragédie des *Templiers* qui eut de si brillants succès.

Luce de Lancival, (1764—1810) a laissé plusieurs tragédies dont la meilleure est *Hector*.

Marie Joseph de Chénier, (1764—1811) frère de l'infortuné André Chénier, fit représenter plusieurs tragédies où il exprima, dans un style pur, noble et énergique, un vif amour de la liberté, inspiré par son en-

thousiasme des idées républicaines. Ces tragédies sont: *Charles IX*, *Henri VIII*, *la mort de Calas*,*) *Gracchus*, *Fénelon*, *Timoléon*. Les suivantes ne parurent sur la scène qu'après la mort de l'auteur: *Philippe II*, *Brutus et Cassius*, *Oedipe roi*, *Oedipe à Colone* et *Tibère*, son chef-d'oeuvre.

La pensée humaine.

Tout passe! tout s'éteint: les conquérants périssent;
Sur le front des héros les lauriers se flétrissent;
Des antiques cités les débris sont épars;
Sur des remparts détruits s'élèvent des remparts;
L'un par l'autre abattus, les empires s'écroulent;
Les peuples entraînés, tels que des flots qui roulent,
Disparaissent du monde: et les peuples nouveaux
Iront presser les rangs dans l'ombre des tombeaux:
Mais la pensée humaine est l'âme tout entière:
La mort ne détruit point ce qui n'est point matière;
Le pouvoir absolu s'efforcerait en vain
D'anéantir l'écrit né d'un souffle divin.

. . . . . .

Survivant au pouvoir, l'immortelle pensée,
Reine de tous les lieux et de tous les instants,
Traverse l'avenir sur les ailes du temps.

Marie-Joseph de Chénier.

Alexandre Pineu Duval (1767—1842) a écrit près de 50 pièces de théâtre. C'est lui qui composa le drame lyrique de *Joseph* dont la musique, due à Méhul, est bien supérieure au poème. (Ne confondez pas cet auteur avec *George Duval* qui travailla surtout pour les petits théâtres.) (1777—1853.)

Casimir Delavigne, (1793—1843) a donné plusieurs tragédies célèbres:

---

*) *Calas*, négociant de Toulouse, soupçonné d'avoir étranglé son fils, fut roué vif en 1762, sans preuves certaines de culpabilité. Sa mémoire a été réhabilitée depuis, grâce aux efforts généreux de Voltaire.

1° *Les Vêpres Siciliennes*, où l'on remarque de la force, de la chaleur, de l'intérêt, des situations dramatiques, mais qui contiennent aussi une satire habile de l'influence religieuse.

2° *Le Paria*, qui présente une peinture peu fidèle des moeurs et des caractères indiens; le style en est la partie brillante. Cette tragédie est en même temps un plaidoyer déclamatoire en faveur de l'égalité.

3° *Les Enfants d'Edouard* firent la juste renommée du poète; les caractères y sont fortement dessinés, les moeurs savamment peintes, les contrastes habilement saisis et les scènes profondément pathétiques.

Les Comédiens et *l'Ecole des Vieillards*, deux *Comédies* du même auteur, ont obtenu un grand succès.

Le massacre des Français à Palerme.

Du lieu saint, à pas lents, je montais les degrés,
Encor jonchés de fleurs et de rameaux sacrés.
Le peuple, prosterné sous les voûtes antiques,
Avait du roi-prophète entonné les cantiques.
D'un formidable bruit le temple est ébranlé;
Tout à coup sur l'airain les portes ont roulé;
Il s'ouvre: des vieillards, des femmes éperdues,
Des prêtres, des soldats assiégeant les issues,
Poursuivis, menaçants, l'un par l'autre heurtés,
S'élancent loin du seuil à flots précipités!

. . . . . .

Du vainqueur, du vaincu, les clameurs se confondent;
Des tombeaux souterrains les échos leur répondent.
Le destin des combats flottait encor douteux.
La nuit répand sur nous ses voiles ténébreux.

. . . . . .

Que de morts, de mourants! Faut-il qu'un jour nouveau
Eclaire de ses feux cet horrible tableau?
Puisse le soleil fuir, et cette nuit sanglante
Cacher au monde entier les forfaits qu'elle enfante!

Les Vêpres Siciliennes, acte 5, sc. 3.

Eugène Scribe, (1794—1861) puisqu'il faut le nommer, fournit sa large part à la composition de plus de 350 pièces de théâtre et fit les paroles de plusieurs opéras qui sont encore en vogue.

Une jeune fille qui se respecte, ne peut ni lire ni voir représenter les pièces d'Eug. Scribe.

Mon fils est là.

«Mes pleurs, rien ne les tarira!
Tu vois ce tertre que j'arrose . . .
Mon fils est là!»

«Cette rose qui, d'elle-même,
Vient de naître sur un tombeau,
Me retrace ce fils que j'aime;
Vois, hélas! comme il était beau!
Cette fraîcheur, c'était la sienne;
Son teint si vermeil, le voilà;
Ce parfum, c'est sa douce haleine.
Mon fils est là!»

«Que la fortune moins jalouse,
Jeune étranger, comble tes vœux!
Que le sort te donne une épouse,
Et que ton fils ferme tes yeux!
Moi, cette fleur que je protége,
Chaque matin me reverra.
En d'autres lieux que deviendrais-je? . . .
Mon fils est là!»

Le voyageur, vers l'autre année,
Revint comme un ancien ami.
La rose, hélas! était fanée . . .
Le tertre s'était agrandi . . .
Lors, s'informant de l'étrangère,
Le pasteur qu'il interrogea
Lui dit en lui montrant la terre:
«Tous deux sont là!»

Eugène Scribe.

Alfred de Vigny, (1799—1863) fit représenter *la Maréchale d'Ancre* et *Chatterton*)*, drame émouvant qui eut beaucoup de succès.

Victor Hugo, (né en 1802) a fait plusieurs *Drames* dont la liste serait bien inutile: jamais honnête femme ne les lira en son particulier; encore moins osera-t-elle se compromettre au point d'aller les voir représenter au théâtre. Le poison et le poignard, les plus abominables forfaits, le crime triomphant et sans remords, voilà les éléments et les ressorts habituels de ces épouvantables drames, non moins étranges de style que d'idées et dont la représentation ne peut être que funeste pour l'esprit et pour le coeur.

Toutefois on doit signaler une charmante pièce: *Regard jeté dans une mansarde*, qui, par l'inspiration religieuse dont elle est empreinte, rappelle les beaux jours de la foi de V. Hugo.

Joseph Autrun, (1813—1877) l'enthousiaste chantre de la mer et de la vie champêtre, ouvrit sa carrière dramatique par la belle tragédie d'*Eschyle* qui eut l'honneur du couronnement.

Fabulistes des deux Ecoles.

Antoine François Le Bailly (1756—1832) prit La Fontaine pour modèle. Ses *Fables*, un peu satiriques, mais élégantes et pleines de bonhomie, sont fort estimées; la plupart sont trop longues. Il écrivit de plus quelques Opéras et des Poésies fugitives.

---

*) *Thomas Chatterton*, auteur dramatique anglais, mourut de faim et de poison, à l'âge de 17 ans, après avoir donné plusieurs satires et poésies qui ne lui fournirent pas les moyens d'existence.

*Les deux Paysans et le Nuage.**)

«Guillot, disait un jour Lucas
D'une voix triste et lamentable,
Ne vois-tu pas venir là-bas
Ce gros nuage noir? C'est la marque effroyable
Du plus grand des malheurs. — Pourquoi? répondit Guillot.
— Pourquoi? regarde donc; ou je ne suis qu'un sot,
Ou ce nuage est de la grêle
Qui va tout abimer: vigne, avoine, froment;
Toute la récolte nouvelle
Sera détruite en un moment.
Il ne restera rien; le village en ruine
Dans trois mois aura la famine;
Puis la peste viendra; puis nous périrons tous.
— La peste, dit Guillot; doucement, calmez-vous;
Je ne vois point cela, compère:
Et s'il faut vous parler selon mon sentiment,
C'est que je vois tout le contraire;
Car le nuage assurément
Ne porte point de grêle; il porte de la pluie.
La terre est sèche dès longtemps,
Il va bien arroser nos champs;
Toute notre récolte en doit être embellie.
Nous aurons le double de foin,
Moitié plus de froment, de raisin abondance;
Nous serons tous dans l'opulence,
Et rien, hors les tonneaux, ne nous fera besoin.
— C'est bien voir que cela! dit Lucas en colère.
— Mais chacun a ses yeux, lui répondit Guillot.
— Oh! puisqu'il en est ainsi, je ne dirais plus mot;
Attendons la fin de l'affaire.
Rira bien qui rira le dernier. Dieu merci,
Ce n'est pas moi qui pleure ici.
Ils s'échauffaient tous deux; déjà dans la furie,
Ils allaient se gourmer, lorsqu'un souffle de vent
Emporta loin de là le nuage effrayant:
Ils n'eurent ni grêle ni pluie.

Le Bailly.

*) C'est encore, vous le voyez, le *Pessimiste* et *l'Optimiste*, mais campagnards.

Antoine Vincent Arnault (1766—1834) composa des *Fables allégoriques* pleines de bon sens mais aussi de satire. Arnault est encore connu par ses *Tragédies républicaines* qui eurent un grand succès.

La Feuille.

De ta tige détachée,*)
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a frappé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose**)
Et la feuille de laurier.**)

Ant. Vinc. Arnault.

Laurent de Jussieu (1792—1853) vérifia le mot de La Fontaine sur le champ de l'Apologue;

Il ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Ses *Fables* ont de la douceur, de l'abandon et un charme secret qui tient aux bonnes moeurs de l'écrivain.

La Fontaine et le Saule.

Au pied d'une colline aride,
Une fontaine jaillissait,
Et de temps en temps remplissait
Un frais bassin creusé par son onde limpide.

*) Peu harmonieux.
**) La beauté et la gloire.

Rarement elle suffisait
Pour former un ruisseau qui baignât la vallée,
Car le soleil la tarissait,
Et nulle ombre, nulle feuillée,
Des feux brûlants du jour ne la garantissait.
Dans le temps qu'elle en gémissait,
Voilà qu'un jeune saule, enfant de la nature,
Non loin d'elle dépérissait;
Abaissant sa pâle verdure,
Que nulle eau ne refraîchissait,
La fontaine compatissante,
Elle-même s'oublie en le voyant souffrir,
Et, pour aller le secourir,
Elle fait un effort, et détourne sa pente.
Tout alentour du tronc déjà mort à moitié,
Bientôt le doux ruisseau serpente.
Il baigne la racine, il humecte le pied;
Il renouvelle enfin la sève nourrissante
Qui monte, qui circule en maint vaisseau caché,
Et reporte la vie à la tige mourante
Du pauvre saule desséché.
Soudain il reverdit, il étend son feuillage,
Il se penche, non plus par défaut de vigueur,
Mais pour couvrir de son ombrage
La fontaine, sa tendre sœur,
Sa bienfaitrice, son amie,
Celle qui lui rendit la vie,
Et dont il peut enfin être le protecteur.
A son tour il veille sur elle:
Son ombre de la source entretient la fraîcheur.
S'échappant du bassin, l'onde à grands flots ruisselle
Et va courir dans le vallon,
Parmi les fleurs et le gazon
Qu'elle embellit et renouvelle.
C'est ainsi qu'il se faut l'un l'autre secourir.
La bienveillance mutuelle
Est pour nous tout profit, comme elle est tout plaisir.

Laur. de Jussieu.

Pierre Lachambeaudie, (1806—?) le fabuliste démocrate, passa une vie fort orageuse et colporta lui-même ses *Fables populaires* qui obtinrent un prix de l'Académie française.

L'Enfant et les Fleurs.

Dans les champs voisins d'une ferme
De beaux froments étaient en germe;
En même temps germaient aussi
La blanche pâquerette et le jaune souci.
Du printemps la saison vermeille,
De ses sucs généreux fertilisant les blés,
Aux sillons prodigua les fleurs de sa corbeille.
On voyait croître, entremêlés,
Bluets, coquelicots, marguerites, pensées,
Muguets, boutons d'or étoilés,
Et clochettes traînant leurs tiges enlacées.
Lorsque pour voir ses blés s'en va le laboureur,
Alfred, son jeune fils, admire chaque fleur.
Que la tempête au loin répande les alarmes,
Que la bise tardive apporte des glaçons,
«Grand Dieu! dit le fermier, protégez nos moissons!
— Ciel, épargnez mes fleurs!» dit l'enfant tout en larmes.

Dans l'été, lorsque les passants
Emerveillés disaient: «Oh! les blés ravissants!»
Alfred disait tout bas: «Que ces fleurs sont gentilles!»
Les épis arrivant à leur maturité,
Dès l'aube le fermier fait armer de faucilles
Ses fils et ses voisins, qui, pleins d'activité,
S'en vont des blés jaunis recueillir mille gerbes;
Alfred de son côté, fait des gerbes de fleurs.
«Oh! l'enfant paresseux, avec ses folles herbes!»
Criaient, en ricanant, les rudes moissonneurs.
Et lui, d'un seul objet nourrissant sa pensée,
En chantant poursuivait sa tâche commencée.
Mes gens gagnent enfin, à la chute du jour,
La ferme où les attend une table frugale.
Ruisselant de sueur, Alfred vint à son tour,
Et dignement il veut qu'on la régale.

«Qui ne travaille pas ne mange pas, enfant!»
Lui dit-on aussitôt; mais lui, tout triomphant,
Il offre aux conviés mainte fraîche guirlande.
Pour prix de sa naïve offrande
Chacun l'embrasse, et de grand cœur
On l'accueille au repas comme un bon travailleur.

L'enfant que j'ai chanté, c'est l'artiste candide
Qui sur un monde austère et de richesse avide
Des poétiques fleurs aime à verser le miel . . .
Mais quand sa tête est lasse et que la faim le presse,
Il trouve rarement, (paria qu'on délaisse),
Une table commune, un foyer paternel.

Pierre Lachambeaudie.

Dames-Poètes du XIXe Siècle.

Marceline Desbordes-Valmore (1787—1859) s'engagea malheureusement au théâtre, après des revers de fortune et pour subvenir aux besoins de sa famille.

Dans ses moments de loisir, elle se consacra à la poésie. Ses vers, adressés aux enfants, sont de véritables bijoux. Qui ne connaît: *l'Ecolier*, *un Conte d'enfant*, *l'Oreiller d'une petite fille*, *le petit Menteur*, *l'Enfant abandonné*, etc.?

La petite Soeur.

Bon passant, dis-moi, je t'en prie,
N'as-tu point vu dans la prairie,
Dans les bois ou sur le chemin,
N'as-tu point vu mon petit frère
Qui doit errer tout solitaire?
O mon Dieu! je le cherche en vain.

Sa tête est brunette et bouclée,
Ses yeux noirs, sa main potelée,
Un tout joli petit enfant!
Si tu l'avais vu sur la route,
Tu le reconnaîtrais sans doute:
On dit qu'il me ressemble tant!

Oh! pour lui je suis bien en peine;
Depuis une longue semaine
Il ne jouait plus avec moi;
Et quand j'en demandais la cause,
On me répondait: Il repose;
Et je ne savais pas pourquoi.

Un jour, j'allai dans sa chambrette;
Je le trouvai sur sa couchette
Aussi blanc que son oreiller,
Que son oreiller à dentelle;
Je l'appelai, comme on l'appelle;
Mais je ne pus le réveiller.

Il était joli comme un ange;
Il avait mis sa robe à frange,
Qu'il met quand il va promener;
Son beau tablier de percale
Et les bottines jaune-pâle,
Que l'on venait de lui donner.

Je m'avançai jusqu'à sa couche
Et je l'embrassai sur la bouche,
En me glissant le long du bord;
Mais, malgré toutes mes prières,
Il n'entr'ouvrit point les paupières.
Il fallait qu'il dormît bien fort!

Plus tard, j'aperçus en grand nombre
Des hommes au visage sombre,
Portant quelque chose de noir.
Ils sortaient de notre demeure;
Et maintenant ma mère pleure,
Depuis le matin jusqu'au soir.

Et je n'ai pu revoir mon frère;
Je l'ai cherché dans le parterre,
Dans les jardins et dans les cours,
Partout où nous jouions ensemble,
Sous le grand chêne, sous le tremble:
Tu vois, je le cherche toujours.

J'ai cru le trouver dans les plaines
Qu'une fois je vis toutes pleines
De fleurs que nos jardins n'ont pas,
Et de papillons dont les ailes
Brillaient comme des étincelles,
Et j'ai voulu suivre ses pas.

Mais vois, partout dans les prairies,
Les pauvres fleurs se sont flétries;
Les papillons avec effroi
Ont fui, pour éviter la bise.
Partout la terre semble grise,
Ne sens-tu pas comme il fait froid?

Oh! dans quelque forêt bien sombre
Mon frère s'est perdu dans l'ombre;
Je suis sûre qu'il a bien peur,
Qu'il a bien froid, qu'il pleure, crie,
Ou qu'à genoux, peut-être, il prie
Le bon Dieu d'appeler sa soeur.

Il faut que je trouve sa trace,
Je ne suis point encore lasse,
Et Dieu doit l'avoir entendu;
Ma mère serait trop heureuse
Quand je ramènerai, joyeuse,
Son tout petit enfant perdu.

Oh! dis-moi, dis-moi, je t'en prie,
N'as-tu point vu dans la prairie,
Dans les bois ou sur le chemin,
N'as-tu point vu mon petit frère,
Qui doit errer tout solitaire?
O mon Dieu! je le cherche en vain.

Marc. Desbordes-Valmore.

Amable Tastu, née Voïart, (née en 1798) est fille de la vertueuse poète, *Elise Voïart*. Le talent de Madame Tastu se plie à toutes les variétés du langage poétique; elle remporta plusieurs fois le prix aux jeux floraux de Toulouse. On a de cette auteur: *le Narcisse,*

gracieuse idylle; *la Chevalerie française*, *les Chroniques de France*, et quelques volumes de *Poésies diverses.*

*Les feuilles de saule.**)

L'air était pur; un dernier jour d'automne
En nous quittant arrachait la couronne
Au front des bois;
Et je voyais, d'une marche suivie,
Fuir le soleil, la saison et ma vie,
Tout à la fois.

Près d'un vieux tronc, appuyée en silence,
Je repoussais l'importune présence
Des jours mauvais;
Sur l'onde froide, ou l'herbe encor fleurie,
Tombait sans bruit quelque feuille flétrie,
Et je rêvais!...

Au saule antique incliné sur ma tête,
Ma main enlève, indolente et distraite,
Un vert rameau:
Puis j'effeuillai sa dépouille légère,
Suivant des yeux sa course passagère
Sur le ruisseau.

De mes ennuis, jeu bizarre et futile!
J'interrogeais chaque débris fragile
Sur l'avenir;
Voyons, disais-je à la feuille entraînée,
Ce qu'à ton sort ma fortune enchaînée
Va devenir?

Un seul instant je l'avais vue à peine,
Comme un esquif que la vague promène,
Voguer en paix:
Soudain le flot la rejette au rivage;
Un léger choc décida son naufrage . . .
Je l'attendais!

---

*) «Un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait.» *De Chateaubriand.*

Je fie à l'onde une feuille nouvelle,
Cherchant le sort que pour mon luth fidèle
J'osai prévoir;
Mais vainement j'espérais un miracle,
Un vent rapide emporta mon oracle
Et mon espoir.

Sur cette rive où ma fortune expire,
Où mon talent sur l'aile du zéphire
S'est envolé,
Vais-je exposer sur l'élément perfide
Un voeu plus cher? . . . Non, non, ma main timide
A reculé.

Mon faible coeur en blâmant sa faiblesse,
Ne put bannir une sombre tristesse,
Un vague effroi:
Un coeur malade est crédule aux présages;
Ils amassaient de menaçants nuages
Autour de moi.

Le vert rameau de ma main glisse à terre:
Je m'éloignai pensive et solitaire,
Non sans effort;
Et dans la nuit mes songes fantastiques,
Autour du saule aux feuilles prophétiques
Erraient encore!

Sabine-Casimire-Amable Tastu, née Voïart.

Elise Mercœur de Nantes, (1809—1835) d'abord heureuse et fêtée à Paris, connut de bonne heure les jours mauvais. Presqu'à ses derniers instants, elle adressa une touchante supplique au ministre Guizot, en faveur de sa mère. En voici la fin:

Je n'ai rencontré pour ma vie
Qu'indigence, regrets, vains désirs; et pourtant,
J'ai peur de la quitter, cette existence amère,
Et je viens vous crier: Sauvez-moi pour ma mère.

L'élégie était dans la nature de son talent, bien que ses Poésies se soient distinguées souvent par une touche mâle et forte.

La Feuille flétrie.

Pourquoi tomber déjà, feuille jaune et flétrie?
J'aimais ton doux aspect dans ce triste vallon.
Un printemps, un été, furent toute ta vie;
Et tu vas sommeiller sur le pâle gazon.

Pauvre feuille! il n'est plus, le temps où ta verdure
Ombrageait le rameau dépouillé maintenant.
Si fraîche au mois de mai! faut-il que la froidure
Te laisse encore à peine un incertain moment?

L'hiver, saison des nuits, s'avance et décolore
Ce qui servait d'asile aux oiseaux des cieux;
Tu meurs; un vent du soir vient t'embrasser encore,
Mais ces baisers glacés pour toi sont des adieux.

Elise Mercœur.

Louise Colet, née Révoil, (1810—1876) quitta sa belle Provence après la mort de ses parents, pour venir à Paris y cultiver son talent poétique. Plusieurs fois couronnée par l'Académie, Madame Colet publia, en suite de ses *Fleurs du midi* et du Poème intitulé *Ma Mère*, un autre volume de Poésies, nommé *Penserosa*, suivi de *Charlotte Corday* et de *Madame Roland*, scènes dramatiques en vers. Les sujets grands et sévères vont mieux à Madame Colet que les sujets doux et gracieux auxquels son talent flexible s'est toutefois plié avec bonheur.

Le matin, auprès de ma mère.

De ma couche alors, levant le blanc rideau,
Ma mère, tu semblais soulever le fardeau
Qui pesait sur mon cœur; et, soudain éveillée,
Puis, par tes douces mains avec soin habillée,

Après avoir prié pour mon père et pour toi
Le ciel où maintenant vous priez Dieu pour moi;
Après avoir reçu de ta lèvre adorée
Ce baiser du matin dont la mort m'a sevrée,
Plus calme et ranimant mon cœur à ton amour,
Je te suivais au champ pour voir lever le jour.
Et d'abord sous cet orme à l'ombre séculaire,
Qui, sur la grande cour, dresse un toit circulaire
Comme pour abriter avec son vert manteau
Du soleil du midi les murs blancs du château;
Sous cet orme où l'oiseau pose son lit de mousse,
Où le coq matinal chante, où la poule glousse,
Où le paon fait briller son plumage étoilé,
D'abord tu t'arrêtais en égrenant du blé;
Et la poule et le coq, à la crête écarlate,
Accouraient en frappant le gazon de leur patte;
Et le paon, déployant sa queue en tournesol,
Leur disputait le grain qui tombait sur le sol;
Et les oiseaux dans l'air jetaient mille ramages,
Et le soleil jouait dans leurs brillants plumages.

Je rêvais en voyant ta sublime bonté
Embrasser la nature en son immensité,
Se répandre, depuis les douleurs du génie
Jusqu'à l'agneau bêlant, en tendresse infinie,
Et donner à tout être, hélas! qu'on foule au pied,
Une part de ton cœur, tout amour et pitié.
Je rêvais en voyant tout ce que l'homme blesse,
Misère, probité, génie, amour, faiblesse,
Dans ton âme si grande et si simple à la fois,
Trouver un sentiment, des larmes, une voix.
Cette troupe d'oiseaux, à tes pieds accourue,
Peignait la pauvreté, qui, par toi secourue,
Venait à la même heure, au bord de ton chemin,
Recevoir chaque année l'aumône de ta main.

La charité qui meurt dans ce siècle du *moi*,
O ma mère! elle était inépuisable en toi.
Sur les tourments du corps, sur les douleurs de l'âme,
Sur tout ce qui souffrait tu jetais ton dictame.

Oui, l'amour qui console et guérit, tu l'avais . . . .
Voilà pourquoi, marchant près de toi, je rêvais ;
Pourquoi, quand je sondais ma pensée orgueilleuse
Qui mendiait aux arts une gloire douteuse,
Je me sentais rougir de désirer si peu ;
Au lieu de tes vertus, la gloire ! . . . Oh ! non, mon Dieu !
La gloire, écho qui meurt, terre un jour éboulée,
Source qui se dessèche, après s'être écoulée ;
La gloire, qui n'a pas un ami près de soi ;
Cette gloire, ô mon Dieu ! détournez-la de moi ;
Et faites-moi chercher la charité féconde
Dont ma mère reçut la couronne en ce monde,
Et qui vint se pencher, riante à son chevet,
Le jour où son exil, ici-bas, s'achevait.

Louise Colet, née Révoil.

Anaïs Ségalas, née Ménard (en 1813) s'est fait un nom en littérature par ses *Algériennes* et ses *Enfantines.* Une autre partie de ses Poésies fugitives forment un volume, appelé modestement : *Oiseaux de passage.*

Le voyageur.

Je veux partir, je veux partir,
Et laisser ma ville en arrière,
Ses toits, ses clochers, sa barrière :
C'est ma prison, j'en veux sortir.
Un cheval à la jambe fine,
Qui saute fossés et ravin !
Ou bien encore une berline
Qui roule sur le grand chemin !
Un vaisseau qui glisse sur l'onde !
Un vaisseau ! qu'il souffle un bon vent,
Et je passe ce pont mouvant
Qui va du vieux au nouveau monde.

J'irai voir l'Occident, l'Orient, jardin vert,
Où tout est feux au ciel, dans les yeux, dans les âmes.
Voir les déserts, les mers et leurs mousseuses lames ;
Les volcans, bouches de l'enfer ;

Les montagnes: j'irai sur leur tête glacée;
L'aigle verra mes pas sur les plus hauts sommets;
Je veux poser mes pieds où vous n'avez jamais,
Vous tous, posé que la pensée!

Antilles, je veux voir vos îles de senteurs;
Belle Espagne, cueillir tes grenades vermeilles;
Et tes dattes, Egypte; à toutes les corbeilles
Prendre des fruits, sentir des fleurs;
M'asseoir sous l'aloès, où l'Indien s'arrête,
Et sous les hauts palmiers, parasols des déserts,
Voir chaque aigrette, voir les panaches divers
Dont le globe pare sa tête.

J'irai te trouver, nègre, ô frère des démons,
Nègre aux deux yeux ardents sur une face noire;
Albinos, mort vivant, aussi blanc que l'ivoire;
Et toi, Maure cuivré; partons!
Je veux partout voir l'homme aimer, souffrir et vivre;
Savoir si l'âme change ou lance un même éclair,
Quand on la voit briller sous les masques de fer,
Sous ceux d'albâtre et ceux de cuivre.

Oh! voyager! semer ses jours dans maints climats,
Semer sur maints chevets ses rêves, et sans cesse
Voir et passer! mon cœur en bondit! quelle ivresse!
Juif errant, je ne te plains pas!
Toi, maudit, parcourir le globe vert et riche! . . .
Oh! pour le châtier, votre Juif passager,
Seigneur, en saint de pierre il fallait le changer,
Et puis le sceller dans sa niche!

Mais c'est trop m'engourdir à rester sous mon toit!
Marchez, mes pieds, marchez, touchez chaque rivage;
Vous, mes yeux, regardez, pendant mon long voyage,
Tout ce que l'œil du soleil voit;
Terre, allons, montre-leur chaque pan de ta robe;
Respirez, mes poumons, les airs de tous les cieux;
Toi, ma vaste pensée, à mon retour, je veux
Que tu rapportes tout le globe!

Anaïs Ségalas, née Ménard.

Gabrielle d'Altenheim, *née Soumet*, (1814) fille du célèbre poète Alexandre Soumet, travailla avec son père à la composition du *Gladiateur* et de *Jeanne Grey*, tragédies fort estimées du public connaisseur. Elle a donné de plus: les *Filiales*, *Berthe Bertha*, poème qui l'a fait proclamer la *Muse des larmes et de la miséricorde.*

Puissance de la Musique.

Le peintre, le sculpteur, le poète, attachent leurs inspirations à des objets plus ou moins précis, plus ou moins déterminés; mais la musique, libre et puissante, suffit seule à toutes les inspirations; elle se place du premier vol dans un monde de son choix et fait naître de rien, comme Armide, le séjour magique où elle entraîne ses adorateurs; car, singulier phénomène, les arts semblent s'élever et s'agrandir à proportion que les moyens d'imitation leur manquent; ils sont bien moins une copie qu'une divination; ils s'associent pour ainsi dire à la pensée primitive du Créateur, et, participant de sa toute-puissance, ils conservent dans le monde sensible les types éternels de la beauté. Platon voyait dans la musique la ressemblance du beau idéal et lui donnait le nom de loi. Renfermant en elle-même l'inspiration et le calcul, la mélodie et l'harmonie, l'image et la mesure; représentant le mystère du nombre sept dans la diversité de ses notes, et celui de l'unité première dans son accord parfait; embrassant toutes les phases des passions terrestres et divines dans le cercle de ses créations, grave et sublime pour les sentiments religieux, ardente et impétueuse pour ceux de l'amour, héroïque pour l'instinct guerrier, gémissante pour celui des larmes qui convient si bien à l'homme, enivrante pour celui de la joie, le dernier de tous; la musique semble être la science de l'âme; et le mensonge des émotions factices est la seule chose qu'elle ne puisse point exprimer.

De là vient la haute puissance, la puissance miraculeuse que les peuples de l'antiquité lui ont reconnue unanimement. Consacrée à tous les cultes, c'est d'elle que ces mêmes cultes semblent recevoir une consécration nouvelle. Chaque

temple a besoin de son harmonie, comme chaque autel, de son dieu. La mythologie, lumineuse sous un beau ciel, abandonne le cours des astres à de voluptueux accords, et les châtiments de son tartare à la lyre de son Orphée. La loi mosaïque, dictée dans les foudres du Sinaï et gravée sur la pierre avec un ciseau de fer, cette loi de servitude elle-même donne à Marie, sœur du grand-prêtre, le psaltérion à trois cordes pour chanter le Dieu de Jacob: elle place au désert deux chœurs de jeunes Lévites, comme deux lampes ardentes, comme deux encensoirs chargés de parfums devant le tabernacle errant; et, pendant le sacrifice quotidien des mille taureaux, elle a besoin que deux mille soixante-quatre chanteurs viennent, au son des harpes, inaugurer le temple d'or de Salomon. C'est elle aussi qui enseigne à David enfant à combattre par des hymnes l'esprit de ténèbres devenu visible dans la démence du roi Saül; et comment ne pas croire aux effets mystérieux de la musique sur les cœurs souffrants, surtout quand les souffrances portent une empreinte divine, quand elles ne ressemblent qu'à un châtiment! la religion chrétienne qui a tout compris, n'a pas dédaigné cette puissance, puisque, toute charité, elle s'est faite toute mélodie. Voyez-la, dans sa sollicitude maternelle, bercer ses enfants nouveaux-nés avec des cantiques d'amour, les suivre pas à pas dans la vie, et leur distribuer les bienfaits d'âge en âge, chantant toujours; près de l'infortuné, elle a des psaumes de consolation; des psaumes d'espérance au lit d'un mourant, et des gémissements harmonieux pour les peuples qui n'entendent pas sa parole. *Gabr. d'Altenheim, née Soumet.*

Mélanie Waldor, née Villenave, est supérieure à bien des dames poètes de notre siècle, par la grâce et la fraîcheur de ses idées, par une imagination douce et rêveuse qui l'a fait réussir dans le genre tendre et mélancolique.

L'Orpheline.

Et moi, fermant bientôt mes paupières lassées,
Je ne me souvins plus de mes peines passées.

Mon front appesanti s'inclina sur ma main,
Et, près de m'endormir, je vis dans un nuage
Des anges occupés à tracer un chemin
Où leurs ailes laissaient un lumineux passage;
L'un d'eux me souriait comme pour me bénir,
Puis, en me soulevant doucement de la terre,
Semblait avec mystère
M'avertir que ma vie était près de finir.

Et je sentis alors qu'avec de blanches ailes
Je parcourais dans l'air des régions nouvelles;
Des sons mélodieux me berçaient mollement,
Leurs accords inconnus parcouraient la surface
De cet azur que Dieu nomma le firmament,
Se perdaient, renaissaient et mouraient dans l'espace.
Une clarté nouvelle alors frappa mes yeux;
Et mon ange gardien, qui me servait de guide,
Cessa son vol rapide....
«Où sommes-nous!» lui dis-je; il me répond: «Aux cieux.»

Et la Vierge Marie, en m'appelant sa fille,
Me dit: «Approche, enfant, je te rends ta famille.»
Alors je vis ma mère; elle m'ouvrit ses bras.
Mon père souriait à ma joie enfantine;
Des chérubins jetaient des roses sous mes pas,
Et des voix répétaient: «Tu n'es plus orpheline.»
Soudain je crus sentir un baiser maternel:
Sous ce premier baiser tressaillant tout entière,
Je rouvris ma paupière....
Hélas! j'étais encor seule au pied de l'autel!

Et, voyant le bonheur fuir sans pouvoir le suivre,
Je regardais le ciel, et je pleurais de vivre.

Mélanie Waldor, née Villenave.

Elise Moreau fit déjà, à l'âge de six ans, une chanson pour célébrer le *Gâteau des Rois.* Au sortir du couvent, elle vint habiter Paris avec sa mère, et c'est de là qu'elle a publié les *Rêves d'une jeune fille*, *une Destinée* et les *Souvenirs d'un petit enfant.* La

poésie d'Elise Moreau est douce et mélancolique, son style correct, simple et élégant, tout à la fois.

Un soir à Paris.

Sur Paris déjà se balance
Le crêpe brumeux de la nuit;
Un lugubre et profond silence
Règne dans notre humble réduit.
L'ai-je rêvé, ma bonne mère?
Dis, n'est-ce point une chimère?
Ce soir n'allons-nous pas au bal?
— Oui, mon enfant, ta robe est prête;
Des rubans vont orner ta tête . . . .
— Maman, ces apprêts me font mal! . . .

Aller au bal! lorsque navrée
Par des douleurs qu'il faut céler,
Notre pauvre âme est déchirée,
Nos larmes prêtes à couler!
Aller au bal quand la souffrance
A nos yeux voile l'espérance,
Quand nous ignorons si demain
Nous aurons du pain! . . . ô ma mère!
Aller au bal quand la misère
Nous presse avec sa froide main! . . .

Non, non! il faudrait être folle,
Ou bien n'avoir pas plus de cœur
Que ce monde à l'âme frivole,
Au sourire faux et moqueur! . . .
Dans cette paisible retraite,
Jusqu'au moment où l'alouette
Commence son chant matinal,
A la lueur de ma bougie,
Je vais rimer une élégie
Pour le feuilleton d'un journal! . . .

Mais, quoi! je n'ai plus de pensées!
Elles ont pâli sous mes pleurs;
L'air de Paris les a glacées,
Comme l'hiver glace les fleurs!

De mes derniers accords vibrante,
Comme la voix d'une mourante,
Ma lyre se tait pour toujours :
Adieu donc, sainte poésie ! . . .
Hélas ! mon cœur t'avait choisie
Pour appuyer mes tristes jours ! . . .

Je croyais tes goûts moins volages,
Noble fille de l'Eternel !
Mais il te faut de verts ombrages,
Un chaume obscur sous un beau ciel ;
Des ruisseaux perdus dans la plaine,
Des zéphyrs à la pure haleine,
Un banc sur des gazons fleuris.
Fuis ! blanche vierge au doux visage ;
Fuis ! ces biens ne sont qu'au village,
Et je les cherchais à Paris ! . . .

Elise Moreau.

Chapitre supplémentaire.

Nouvelle Poésie provençale.

Comme renaît la fleur au doux printemps, plus fraîche et plus belle, ainsi la romantique Provence célèbre-t-elle aujourd'hui son *Renouveau*, en faisant surgir de sa terre féconde et embaumée, mille et mille fleurettes, gracieuses et odorantes, qui réjouissent la génération nouvelle, qui lui inspirent des images plus saines et plus pures, qui lui montrent des champs nouveaux à explorer, qui s'élèvent vers un ciel plus azuré, plus serein, comme le regard enthousiaste et inspiré du chaste et pieux *Troubaïré* provençal.

Le Pouèmo di Betelén du Curé *Lambert*, sorte de Romancero chrétien, chante avec foi et amour, le mystère d'un Dieu-Enfant, né pour nous à Bethléem. C'est un riche trésor de pensées élevées et gracieuses, de chants doux et mélodieux, d'images vives et ingénieuses, de sentiments aussi délicats que profonds. Ce charmant poème parut en 1870.

Les Recueils poétiques de *Joseph Roumanille*, libraire à Avignon, sont dignes d'éloges, à tous égards. C'est lui qui dirige la poétique nouvelle association des *Felibre* provençaux (amis du beau), établie depuis 1854 seulement; c'est lui, le Chansonnier du peuple méridional, qui composa: *Li Margaridelo*, (les marguerites) *Li Souniarello*, (les rêveurs) *La part di Diéu*, *Le Campano mountado*, *Le Nouvé de Roumanille et de Saboly*, et *Li Prouvençalo*, dans lesquels Roumanille sait mêler avec une dextérité merveilleuse, les senteurs agrestes de la poétique populaire, au doux arome du dialecte méridional; où tantôt il excite à un rire franc et cordial par sa joviale humeur, puis transporte et élève par l'enthousiasme ardent de sa lyre.

Le disciple de Roumanille, *Frédéric Mistral*, est le poète épique du cercle des Felibre. *Mirèiro*, poème qui a eu déjà sa sixième édition en 1875, l'épopée de *Calendau*, et le recueil lyrique *Lis Iselo d'or*, forment la glorieuse couronne du célèbre poète Mistral.

Jean Aicard de Toulon dispute cependant la palme du triomphe poétique à Mistral, depuis la publication de sa charmante idylle: *Miette et Nore*, qui vit le jour en 1880.

Théodore Aubanel mérite encore d'être nommé, malgré ses égarements, malgré son penchant marqué pour les productions corrompues de notre siècle. On

retrouve parfois dans ses accents, des notes harmonieuses et pures, un élan plein de foi, des cris plaintifs et touchants, une sorte de repentance chrétienne qui arrache au poète les aveux candides d'un enfant coupable. *La Miougrano entreduberto* de Théodore Aubanel, (la grenade entr'ouverte) romance trop passionnée, trop méridionale, sans doute, renferme toutefois les pensées les plus nobles, les plus religieuses.

Fragment de Poésie provençale de la nouvelle époque.

NB. Déjà vient de paraître la traduction des nouvelles poésies ci-dessus nommées. Celle du P. Kreiten, en langue allemande, est une œuvre fort heureuse et attrayante, parfaitement réussie, et reste un petit chef-d'œuvre, même sous sa forme non-originale.

La Courouno.

Jouineto
Chatouneto,
Mounte vas roudouleja?
L'estello,
Qu'es tant bello,
Tout-bèu-just a pouncheja.

Juste l'Aubo
Cargo tout plan-plan
Sa raubo;
Juste l'Aubo
Met soun faudau blanc.

Vas courre
Sus li moure,
Dins li coumbo e li valoun;
Menado
Pèr l'aubado
Que canton lis auceloun.

La Couronne.

Jeune et belle
Jouvencelle,
Où donc cheminer si tôt?
Au ciel d'azur,
L'astre si pur,
Déjà de voiles s'est entouré;
Le point du jour, de blanc paré,
A l'horizon montera tantôt.
L'aube matinale,
En robe nuptiale,
Lentement s'avance,
Toute d'espérance.

Poursuis ta promenade,
Par monts et par vallons;
Conduite par l'aubade
Que donnent les oisillons.

— Troubaire,
Pèr ma Maire,
La Vierge di Sèt Doulour,
Vau querre
Dins li serre
Un galant bouquet de flour.

— Countènto,
De flour gènto
Vole iuei encapela
Sa caro
Tristo e claro,
E soun front desparaula.

— Jouineto
Chatouneto,
Te faran coume fas tu :
Pièucello
Sajo e bello,
Courounaran ta vertu.

Anselme Matthieu.

Poète, c'est pour ma mère,
La Mère aux sept douleurs,
Que parmi la fougère,
Je cueille mainte jolie fleur.

En couronnerai son doux visage,
Sa tant suave, si pure image.

Jeune et belle
Jouvencelle,
Ce que tu fais, on te le fera :
Au Paradis éternel,
Le Fils de Marie couronnera
Ta vertu, tón pieux zèle.

Traduction libre.

TABLE DES MATIÈRES.

Littérature française.

Ie Partie.

Style.

Pages.

Chap. Ier. Qualités du style 5
§ I. Pureté 5
§ II. Clarté 7
§ III. Précision 8
§ IV. Naturel 9
§ V. Noblesse 11
§ VI. Harmonie 11
§ VII. Coloris et chaleur 12
§ VIII. Mouvement et richesse 13
Chap. II. Genres de style 13
§ Ier. Style coupé 13
§ II. Style périodique 14

IIe Partie.

Figure.

Chap. Ier. Figures de mots 16
§ Ier. Figures grammaticales 16
Ellipse 17
Syllepse 17
Inversion 17
Pléonasme 18

Pages.

Conjonction 19
Apposition 19
Disjonction 20
§ II. Tropes 20
Métaphore 20
Allégorie 21
Métonymie 22
Antonomase 22
Synecdoque 22
Chap. III. Figures de pensée 23
Enumération 23
Gradation 24
Comparaison 24
Euphémisme 24
Périphrase 24
Allusion 25
Ironie 25
Hyperbole 25
Litote 25
Contraste 26
Prétérition 26
Suspension 26
Réticence 27
Prolepse 27
Correction 27
Apostrophe 28
Interrogation 28
Prosopopée 28
Exclamation 29
Obsécration 29
Imprécation 29

IIIe Partie.

Composition. 31

Chap. Ier. Narration ou Récit 31
Chap. II. Description 33
Chap. III. Portrait, Caractère, Parallèle 35

Pages.

Chap. IV. Lettre ou Epître 39
Chap. V. Sujets sérieux 44

IVe Partie.

Rhétorique. 48

Chap. Ier. Plan régulier d'un bon discours . . . 48
Chap. II. Genres d'éloquence: de la tribune . . . 50
du barreau 50
de la chaire 50
académique 50
militaire 51
Appendice. Formes d'argumentation 51
Syllogisme 51
Entymème 51
Epichérème 51
Sorite 52
Dilemme 52

Ve Partie.

Poésie. 53

Chap. Ier. Grands genres 53
§ Ier. Poésie lyrique 54
Ode 54
Dithyrambe 55
Cantate 55
Hymne 55
Cantique 55
Ode badine 56
Chanson 56
Romance 56
§ II. Poésie épique 57
Epopée 57
Poème héroïque 57
Poème héroï-comique 57
Poème badin 57

Pages.

§ III. Poésie dramatique 58
Tragédie : 58
Drame 58
Mélodrame 58
Opéra 58
Comédie 59
Opéra comique 59
Vaudeville 59
Pièces à tiroir 59
§ IV. Poésie didactique 59
Genre descriptif 59
Epître 59
Fable ou Apologue 59
Conte 59
Chap. II. Genres secondaires 60
§ Ier. Poésie pastorale 60
Eglogue 60
Idylle 60
§ II. Elégie 60
Chap. III. Petits genres ou Poésies fugitives . . . 61
§ Ier. Epigramme et Madrigal 61
§ II. Sonnet et Ballade 62
§ III. Rondeau et Triolet 64
§ IV. Epitaphe et Inscription 64
§ V. Enigme, Charade, Logogriphe . . . 64

Histoire littéraire, avec Biographies. 67

Chap. Ier. Enfance de la Littérature 69
Origines de la langue française 69
Quelques remarques sur les Dérivés du Latin, du Provençal, du vieux français 70
§ Ier. Littérature provençale 72
Chanson 72
Pastourelle 73
Sirvente 73
Lai ou Complainte 73
Tenson 73
Jeux floraux 73

Pages.

Poésie provençale 73
Troubadours 74
§ II. Littérature wallone 75
Trouvères 76
Romans 76
Fabliaux 77
Poésies diverses 77
Tragédies 78
Mystères 78
Comédies 80
Moralités ou Sotties 80
Chroniques 80
Mémoires 80
Chap. II. Renaissance 83
§ Ier. Poésie et Poètes du XVIe siècle . . 83
§ II. Prose et Prosateurs du XVIe siècle . . 86
Chap. III. Age d'or 91
§ Ier. Première Partie du XVIIe siècle . . 91
Poésie et Poètes de cette époque . . 92
Prose et Prosateurs de cette époque . . 93
§ II. Seconde Partie du XVIIe siècle . . . 93
Poésie lyrique 94
Poésie dramatique 94
Tragédie 95
Comédie 101
Opéra 104
Poésie didactique 104
Poésie pastorale 109
Prose et Prosateurs de cette époque . . 109
Eloquence de la chaire 109
Philosophie 118
Morale 121
Histoire 124
Mémoires 125
Romans 126
Lettres 127
Chap. IV. Décadence 131
§ Ier. Poésie. Art. Ier. Poésie lyrique . . 132

Pages.

Art. II. Poésie épique . . 133
Art. III. Poésie dramatique . . 135
Tragédie . . . 135
Comédie . . . 136
Drame . . . 137
Opéra . . . 137
Art. IV. Poésie didactique . . 138
» » Propr. dite 138
» » Descriptive 139
» » Satirique . 141
» » Fables . 141
» » Epîtres . 142
» » Pastorale . 142
» » Elégiaque . 144
§ II. Prose. Art. Ier. Eloquence de la chaire . 145
Art. II. Apologistes de la Religion 148
Art. III. Ecole philosophique . . 149
Art. IV. Histoire 160
Art. V. Mémoires 163
Art. VI. Romans et Contes . . 167
Art. VII. Critique littéraire . . 173
Art. VIII. Lettres 174
Chap. V. Littérature contemporaine 176
Prose et Prosateurs du XIXe siècle . . . 177
Histoire 177
Mémoires 188
Romans 188
Dames Prosateurs 194
Poésie et Poètes du XIXe siècle 210
Ecole non-romantique . . . 210
Auteurs dramatiques de la même Ecole 228
Ecole romantique 233
Poésies diverses 233
Auteurs dramatiques de la même Ecole 251
Fabulistes des deux Ecoles . . 257
Dames Poètes du XIXe siècle . 262
Chapitre supplémentaire. Nouvelle Poésie provençale . 275

Liste des Auteurs nommés dans ce livre.

	Pages.
Abrantès	202
Aicard	276
Alembert	159 174
Altenheim	271
Amyot	87
Andrieux	213 230
Angennes	91
Arnauld	118
Arnault	259
Aubanel	276
Aubigné	129
Autrun	257
Avrigny	124
Bachaumont	94
Baour-Lormian	218 231
Barante	188
Barbier	249
Barruel	149
Barthélemy, l'abbé	162 164
Barthélemy Aug.	245
Bassompierre	125
Bayard	87
Beaumarchais	137
Béranger	56 241
Bergier	148 164
Bernard	137
Berquin	142 173
Berruyer	160
Berry	43
Boileau	27 33 60 61 62 92 104
Bonald	180
Bonnot de Mably	161
Born	75
Bossuet	27 112
Boulainvilliers	125
Bourdaloue	45 116
Bourdon	210
Brantôme	87
Brizeux	225
Buffon	156
Calmet	160
Campan	166 174 175
Chapelain	92
Chapelle	94
Charles d'Orléans	77
Chasseboeuf	188
Chateaubriand	56 177
Chatrian	193
Chaulieu	94
Chênedollé	217
Chénier, André	143 144
Chénier, M. Joseph	253
Colet	267
Collin d'Marleville	228
Commines	82
Comte	194
Condorcet	160
Corneille, Pierre	95 101

	Pages.
Corneille, Thomas	101
Cousin, Victor	188 194
Cottin	197
Crébillon	134
Daniel	125
Delavigne	63 242 254
Delille	133 140
Desbordes-Valmore	262
Descartes	121
Deshoulières	109
Destouches	136
Diderot	134 159 168 174
Ducis	210 228
Duclos	158 161 163 168
Duguet	119
Dupanloup	37
Dupin	124
Duplessis	146
Duval, Alex. Pineu	254
Duval, George	254
Ecouchard-Lebrun	132
Erckmann	193
Fénelon	109
Fléchier	14 114
Fleuriot	209
Fleury	125
Florian	141 142
Foa	127
Fontanes	215
Fontenelle	157
Froissard	81
Galland	126
Gay	203
Genlis	199
Gérard	149
Gilbert	141 145
Girardin	205
Graffigny	173 174
Gresset	134 136 142
Grignan	129
Guénée	148
Guillaume d'Aquitaine	74
Guiraud	223 233
Guizot	188
Guizot, Mme Paul	201
Helvetius	160
Holbach	160
Houdar de Lamothe	104
Hugo	177 237 257
Jodelle	94
Joinville	80
Jouffroy	194
Jussieu	259
La Beaumelle	163
La Bruyère	39 123
Las Cases	188
Lachambeaudie	261
La Chaussée	137
Lacordaire	36
La Fare	94
Lafayette	126
La Fontaine	106
La Harpe	136 174
Lally-Tollendal	164
La Luzerne	149
Lambert	276
Lamartine	177 233
Lamennais	186
Lancival	253
La Rochefoucauld	121
La Bailly	257
Lebrun, Pierre	251
Lefranc de Pompignan	132
Legouvé	216 230
Le Maître de Saci	119
Lemercier	240

Pages.

Lemoyne 92
Le Nain de Tillemont . 124
de L'Hôpital . . . 88
Lesage . . . 137 171
Littré 194
Lulli 104
Maintenon . . . 129
Maistre, Jos. . . 41 182
Maistre, Xav. . . . 189
Malebranche . . . 121
Malfilâtre 132
Malherbe 84
Mame 210
Marguerite de Navarre 83 86
Marguerite de Savoie . 83
Marguerite de Valois 84 88
Marivaux . . . 137
Marmier 193
Marmontel . 164 168 173
Marot 83
Mascaron . . . 116
Massillon . . . 116
Matthieu 277
Maupertuis . . . 160
Maury 32
Mercœur 266
Méry 245
Mésenguy . . . 160
Mézerai 125
Michaud . . . 118 219
Michelet 188
Millevoye . . . 221
Millot 160
Mistral 276
Molière . . 38 101 103
Monniot 209
Montaigne . . . 88
Montalembert . . . 186

Pages

Montesquieu . . 153 174
Montpensier . . . 126
Moreau 273
Motteville . . . 126
Neuville . . . 131 145
Nicole 122
Nodier 190
Pascal 119
Pellegrin 137
Perrault 127
Picard 230
Piron 136
Planche 194
Pontchartrain . . . 125
Pontis 126
Poulle 146
Quinault 104
Rabelais 86
Racan 85
Racine, Jean . 9 29 97 101
Racine, Louis . . 26 138
Rameau 137
Raynouard . . . 253
Reboul 246
Récamier 197
Regnaud de Segrais . 109
Renneville . . . 210
Retz 126
Riccoboni . . . 173
Rohan 125
Roland . . 164 174 175
Rollin . . . 33 46 161
Ronsard 84
Rotrou 101
Roucher 140
Roumanille . . . 276
Rousseau, J. B. . . 94
Rousseau, J. J. 34 102 151 168

	Pages.
de Saci, S.	90
Saint-Amant	92
Sainte-Beuve	186 194 249
Saint-Lambert le marq.	139
Saint-Lambert Mme	210
Sainte-Marie	210
Saint-Pierre	168
Saint-Simon	163
Sales	46 88
Sarrazin	93
Satire Ménippée	87
Saurin	137
Scarron	126
Scribe	256
Scudéri	92
Sedaine	137
Ségalas	269
Ségaud	145
Ségur	188
Ségur	188
Sévigné	40 127
Simiane	129
Sismondi	188
Soumet, Alex.	222 232
Sourdiac	104
Staël-Holstein	194
Stuart	84
Swetschine	44 207
Taine	194
Tastu	264
Tencin	173
Thierry, Amédée	188
Thierry, Aug.	188
Thiers	188
Topffer	193
Torcy	126
Trémouille	87
Turenne	126
Turquety	226
Vaugelas	93
Vauvenargues	157
Verne	193
Vigny	247 257
Villhardouin	80
Villemain	188 194
Voïard	264
Voiture	93
Voltaire 133 135 149	159 161 167 174
Waldor	272
Xénault	62

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 073940238